



**Guide  
du Conseil  
de quartier  
Trudaine  
Rochechouart**



**Trudaine-Rochechouart dans tous ses éclats**

**Trudaine  
Rochechouart  
dans tous ses  
éclats**

**Trudaine  
Rochechouart  
dans tous ses  
éclats**

**Trudaine  
Rochechouart  
dans tous ses  
éclats**

*Jeanne Caussé  
Marie-José Le Breton  
Christiane Delpy  
Lise Thély-Muller*



*Trudaine-Rochecouart*



*dans tous ses éclats*

Réalisé par :  
Jeanne Caussé  
Christiane Delpy  
Marie-José Le Breton  
Lise Thély-Muller  
dans le cadre du Conseil de quartier  
Trudaine-Rochecouart





La publication de ce guide culturel et historique est une initiative inhabituelle de la part des animateurs d'un Conseil de quartier. Pourtant, elle témoigne de ce qui fait le cœur de la vitalité démocratique du 9<sup>e</sup> arrondissement : le désir de vivre ensemble, le plaisir de connaître et de se connaître, la volonté de transmettre le respect et l'amour des lieux que nous habitons.

Car ce guide est bien un témoignage d'amour – le mot n'est pas trop fort – pour ce quartier méconnu, entre boulevard de Rochechouart, carrefour Barbès et faubourg Poissonnière. Énorme travail de documentation et d'écriture,

il témoigne du plaisir qu'ont leurs auteures à y vivre, et de la générosité qui leur fait partager ce plaisir.

Mine d'anecdotes et de citations, ce guide se veut une véritable encyclopédie vivante de ce territoire d'un quart de kilomètre carré. Vivante, car ce livre n'est pas, ou pas seulement, l'œuvre d'amoureuses du patrimoine. Il n'y a nulle nostalgie dans ce travail, plutôt le souci de rendre vivante l'histoire d'un faubourg de Paris encore en train de s'écrire.

Je veux remercier chaleureusement les auteures de ce guide, qui n'ont pas compté leur temps et leur énergie, dans le seul but de vous faire partager le fruit de leur curiosité. Elles démontrent que ce qui fait l'âme de Paris, ce n'est pas seulement la beauté de la ville, la richesse de son patrimoine ou son rythme de vie : c'est avant tout la passion d'y vivre des Parisiennes et des Parisiens.

Jacques Bravo  
Maire du 9<sup>e</sup> arrondissement

## *Sommaire*

Le mot du maire	3
Pourquoi ce guide ?	7
En bref...	9
PLEIN SUD	
Rue de Rochechouart à rue du Faubourg Poissonnière [Sud]	11
Rue La Fayette	12
Rue de Montholon	13
Square Montholon	16
Rue Mayran	17
Rue Rochambeau	18
Rue Pierre Sémard	19
Rue de Bellefond	21
Rue de Chantilly	23
Rue du Faubourg Poissonnière	25
Rue d'Abbeville	30
Rue de Maubeuge	30
Rue Cadet	34
Rue de Rochechouart, jusqu'au 42	35
LEVANT	
Rue de Rochechouart à rue du Faubourg Poissonnière [Nord]	41
Rue de Rochechouart, à partir du 46-48	42
Rue Condorcet, jusqu'aux 21/30	56
Rue Thimonnier	57

## *Sommaire*

Rue Lentonnet	58
Rue Pétrelle	58
Rue de Dunkerque, des 38/51 au 66	60
Rue du Delta	62
Rue du Faubourg Poissonnière, à partir du 143	66
Boulevard de Rochechouart, du 1 au 19 (voir suite dans Couchant)	70
COUCHANT	
Boulevard de Rochechouart à rue Viollet-le-Duc	79
Boulevard de Rochechouart, à partir du 21	81
Rue de la Tour d’Auvergne	86
Rue Condorcet, à partir du 23	87
Rue Turgot	90
Rue Rodier, à partir du 38	91
Rue de Dunkerque, à partir du 68	94
Rue Gérando	94
Place et Square d’Anvers	96
Avenue Trudaine	98
Rue Bochart de Saron	106
Rue Jean-Baptiste Say	108
Rue Crétet	109
Rue Lallier	110
Rue Viollet-le-Duc	113
Index	115
Bibliographie	120
Remerciements	124



Conception graphique  
 et mise en page :  
 Jeanne Caussé  
 Lise Thély-Muller

## *Pourquoi ce guide ?*

La délimitation géographique du quartier Trudaine-Rochechouart a été déterminée par Jacques Bravo, maire du IX<sup>e</sup> arrondissement, et son équipe. Habitantes de ce quartier, nous avons déploré dès la première réunion du Conseil de quartier, le 15 janvier 2002, que, en dehors de quelques secteurs de cet arrondissement dont la réputation n'est plus à faire : les Grands Magasins, la Nouvelle Athènes et le quartier Saint-Georges, l'avenue Trudaine, la rue des Martyrs, Pigalle ou Montmartre – ce voisin ô combien célèbre dans le monde entier –, l'image de cet arrondissement – et particulièrement celle de notre quartier – demeurerait assez floue et n'éveillait que peu d'intérêt touristique. Pourquoi ce manque d'intérêt et d'écrits sur notre secteur ?

Quartier populaire coincé entre la gare du Nord et Pigalle, il est mal connu, voire mal aimé. Flirtant étroitement avec le carrefour Barbès, cette proximité pourrait expliquer ce désintérêt. Mais nous nous refusons énergiquement à prêter le flanc à cet argument. Aussi, pour mieux faire connaître notre quartier, avons-nous proposé la rédaction de ce guide qui refléterait notre enthousiasme et sympathie à l'égard des milliers de personnes qui s'y croisent chaque jour, habitants, touristes venus de tous pays à la conquête de Montmartre ou de Pigalle.

Nous avons donc décidé de redonner à Trudaine-Rochechouart ses lettres de noblesse, de faire reflourir les jardins, les vignes, les « folies », de vous offrir une promenade dans les abattoirs, les cabarets, les théâtres, les échoppes, de vous faire participer au travail de Godillot, Pleyel, Chaboche et de la Compagnie du gaz. Nous évoquons aussi ceux qui ont marqué notre quartier de leur passage ou de leur séjour : Amedeo Modigliani, Erik Satie, Pierre-Auguste Renoir, Fernandel, Adolphe Sax, Georges Bizet, la famille Medrano, Maurice Chevalier, Joséphine Baker, Émile Reynaud, Willy Ronis, André Breton, Patrick Modiano, et tant d'autres encore ! En parcourant ces pages, vous ferez également la connaissance de résidents et d'artisans installés depuis fort longtemps ici, parfois dès le début des années 1930, et qui pour l'occasion deviennent témoins parmi nous.

Mais la nostalgie n'étant pas de rigueur, vous aurez du mal, avouons-le sans détour, à retrouver aujourd'hui cette fourmilière travailleuse et menant « joyeuse vie » qui a caractérisé l'animation de notre quartier jusqu'à la fin des années 1940. Comme partout, l'arrivée de la télévision dans les foyers a marqué petit à petit le déclin de ces nombreux lieux de divertissement – cinémas, cirques, théâtres –, et entraîné leur fermeture.



## ❖ Pourquoi ce guide ?

Dans les années 1960, la famille Ouaki ayant progressivement acheté l'ensemble des commerces et hôtels filant sur la portion du boulevard de Rochechouart, côté XVIII<sup>e</sup>, pour y implanter l'enseigne Tati, a aussi quelque peu transformé la physionomie de notre quartier. Aujourd'hui, le groupe de textile à prix cassés Vutura a racheté ce monument du « Plus bas prix » pour renouer avec l'âge d'or de cette belle aventure. La relance de ce « marché aux puces du neuf » a été un immense soupir de soulagement pour tous les commerçants du quartier et les chalands. La fréquentation d'une clientèle haute en couleur arrivant de tous horizons pour acheter à un petit prix jusqu'aux robes de mariée donne à notre quartier un tempo incomparable.

Vous en apprécierez, nous en sommes sûres, l'exotisme, la mixité ethnique, la grande diversité sociologique, mais aussi le renouveau économique impulsé par l'arrivée de grandes enseignes telles que Darty, Marionnaud, Celio et Virgin Mégastore par exemple.

Le nez au vent et guide en main, nous vous invitons à vous promener le long du boulevard de Rochechouart, nouvellement aménagé en « coulée verte » ; vous pourrez y admirer les ateliers d'artistes, les immeubles haussmanniens et les beaux vieux théâtres qui le bordent. Reposez-vous square d'Anvers en croquant quelques fruits achetés sur le marché du vendredi soir, juste à côté. Savourez le plaisir de la flânerie piétonne ou de la balade à vélo sur les grands axes voisins, « civilisés », boulevards Barbès et de Magenta. Engagez-vous dans les petites rues adjacentes : nous sommes sûres que vous serez conquis par leur charme discret. Peut-être y assisterez-vous aussi au tournage d'un film pour le cinéma ou la télévision, ce qui arrive fréquemment dans notre quartier.

Les coups de cœur ayant guidé nos pas, ce guide n'a pas la prétention d'être exhaustif. Il n'est pas non plus exempt d'erreurs : nous ne sommes pas des historiennes ! Cela dit, nous espérons en toute modestie vous faire partager, au travers de ces pages et des photos que nous avons prises, le plaisir quotidien que nous éprouvons à vivre ici.

Aussi, nous vous souhaitons la bienvenue !

## *En bref...*

### **Administrativement, notre quartier comprend :**

- 1 boulevard,
- 1 avenue,
- 25 rues,
- 1 impasse,
- 1 cité, petite rue pavée qui dessert un ensemble d'immeubles,
- 2 places, bien que celle d'Anvers soit une rue,
- 4 squares, dont ceux de Maubeuge et Pétrelle qui sont en réalité des impasses privées.

Curieusement, aucun nom de rue n'est lié à la mémoire culturelle du quartier alors que de nombreux écrivains, musiciens, personnalités du spectacle... y ont vécu. Leurs noms ont plutôt honoré des écoles ou collèges.

Notre quartier peut s'enorgueillir d'être bien desservi par 4 stations de métro (Barbès, Anvers, Cadet et Poissonnière) et 9 lignes d'autobus (n<sup>os</sup> 26, 30, 31, 32, 42, 43, 48, 54 et 85). Les lignes 26, 31, 42, 43 et 54 sont également assurées les dimanches et fêtes et les lignes 01 et 02 du Noctilien prennent la relève la nuit.

**On apprend, et on se cultive aussi** avec un éveil à la sociabilité dès la plus tendre enfance :

- 4 crèches municipales, rues de la Tour d'Auvergne, de Dunkerque et Turgot,
- 1 halte-garderie municipale, rue de la Tour d'Auvergne,
- 2 écoles maternelles publiques, rue de Rochechouart,
- 1 école élémentaire, rue Turgot,
- 2 lycées d'État, avenue Trudaine (Jacques-Decour) et rue du Faubourg Poissonnière (Lamartine),
- 1 lycée technique privé, rue Pétrelle,
- 3 centres de formation professionnelle dans les domaines du commerce (avenue Trudaine), de la biochimie et de la biologie (rue de Dunkerque),
- 1 bibliothèque-cédéthèque municipale, rue de Rochechouart (centre Valeyre),
- 1 écrivain public, rue du Faubourg Poissonnière.

### **Après l'esprit, le corps!**

On peut aussi s'adonner à des activités sportives :

- 2 centres sportifs, rues de Rochechouart et de la Tour d'Auvergne, l'un bénéficiant également d'un terrain extérieur (centre Valeyre),
- 2 piscines couvertes, rues de Rochechouart (centre Valeyre) et Bochart de Saron (Georges Drigny),

et aller au marché d'alimentation découvert le vendredi après-midi, inauguré en juin 2004 (place d'Anvers).

### **Et juste de l'autre côté des boulevards Barbès et de Magenta...**

Les gares du Nord et de l'Est desservent non seulement l'Angleterre, mais aussi toute l'Europe du Nord, mettant Londres, Bruxelles et Liège à moins de 2 heures de chez nous, Anvers, Bruges, Rotterdam ou Luxembourg à moins de 3 heures. Vous pouvez également faire une jolie escapade à Amsterdam, Stuttgart, Cologne ou Francfort en moins de 4 heures. Sans oublier Berlin, en liaison directe par train de nuit. Alors bienvenue aussi au futur TGV Est européen (juin 2007).

Le Louxor, ancien cinéma, symbole du style égyptisant des années 1920, a été racheté par la Ville de Paris en 2003. Ses façades de mosaïque quelque peu en péril sont inscrites à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques depuis 1981. Aujourd'hui, sauvé du naufrage, il est en cours de réhabilitation.

La Cigale, Le Trianon et l'Élysée-Montmartre : trois théâtres-salles de spectacle dont la réputation n'est plus à faire et qui vous attendent.

*Plein Sud*

**RUE DE ROCHECHOUART  
À RUE  
DU FAUBOURG POISSONNIÈRE  
[SUD]**



- \* RUES LA FAYETTE \* DE MONTHOLON \* SQUARE MONTHOLON
- \* RUES MAYRAN \* ROCHAMBEAU \* PIERRE SÉMARD
- \* DE BELLEFOND \* DE CHANTILLY \* DU FAUBOURG POISSONNIÈRE
- \* D'ABBEVILLE \* DE MAUBEUGE \* CADET
- \* DE ROCHECHOUART JUSQU'AU 42

**MARIE JOSEPH PAUL YVES  
ROCH GILBERT MOTIER,  
PLUS CONNU SOUS LE NOM  
DE MARQUIS DE  
LA FAYETTE (1757-1834)**

Il est célébré ici en tant que héros de l'indépendance des États-Unis d'Amérique. En avril 1777, tout juste âgé de vingt ans, il brave l'interdiction de Louis XVI et s'em-



barque pour l'Amérique, où il met son épée au service du Congrès en déclarant avec force : « C'est à l'heure du danger que je souhaite partager votre fortune. » Incorporé dans l'armée des États-Unis avec le grade de major général et après de hauts faits guerriers, il participe en octobre 1781 aux côtés de George Washington et de Rochambeau au siège de Yorktown.

La capitulation du général anglais Charles Cornwallis marquera pratiquement la fin de la guerre de l'indépendance américaine. Les Américains voueront une reconnaissance éternelle à La Fayette, en particulier par le don en 1824 de 12 000 hectares de terres en Floride, et l'élèveront à titre posthume « citoyen d'honneur des États-Unis d'Amérique », un privilège rare qui a été accordé à quatre reprises seulement dans l'histoire américaine. Le parc situé à Washington en face de la Maison Blanche porte son nom et un monument y a été élevé en 1891.

## RUE LA FAYETTE

La rue La Fayette est née dans le cadre de l'aménagement de l'ancien enclos Saint-Lazare : ce n'est qu'un terrain vague lorsqu'il est cédé, en 1821, à un groupe de financiers à charge d'y créer un quartier et des voies nouvelles, dont trois grandes rues traversantes. La première, réalisée dès 1825, prolonge la rue de Meaux de la rue du Faubourg Saint-Martin à la rue du Faubourg Poissonnière ; elle prend le nom de Charles X en 1824, et sera renommée La Fayette peu de temps après la révolution de 1830.

Le prolongement de la rue La Fayette figure à la fois sur le plan de l'Empereur et sur celui de la commission des Embellissements, mais son tracé subit des variantes avant d'aboutir, presque par hasard, derrière l'Opéra. Le décret d'utilité publique est signé le 27 août 1859 pour le premier tronçon, qui va de la rue du Faubourg Poissonnière à la rue du Faubourg Montmartre, et l'opération est concédée, en 1862, à Ardoin, Ricardo et C<sup>ie</sup>, qui reçoit de la Ville une subvention de 22,7 millions de francs. Dans le système de la concession, la compagnie prend en charge les expropriations, les travaux de viabilisation (même si les ingénieurs de la Ville en ont la maîtrise technique) et les constructions riveraines. Pour payer les subventions versées en échange, la Ville emprunte au Crédit foncier. Les maisons de chaque îlot doivent avoir « les mêmes hauteurs d'étage et les mêmes lignes principales de façade », « des façades en pierre de taille avec balcons, corniches et moulures » afin que tout l'îlot forme « un seul ensemble architectural », nous dit l'architecte Pierre Pinon. Ces contraintes produiront un urbanisme dont certains admirent la régularité tandis que d'autres, tel le journaliste et écrivain Alfred Delvau, en fustigent la monotonie : un alignement



Cariatide de l'immeuble du 91 rue La Fayette.

de «maisons froides, incolores, régulières comme des casernes et tristes comme des prisons». Cependant, la distribution intérieure, l'ornementation des façades différencient les classes d'immeubles.

**Au 65<sup>bis</sup>**, dans les années 1960, un cinéma de quartier, Le Dauphin, permettait à chacun de «se faire une toile». Remplacé par le Comptoir des chocolats et des alcools, c'est aujourd'hui un magasin de conserveries.

**Au 91**, tout près du métro Poissonnière, vous pouvez admirer le très bel immeuble de rapport, de «première classe», avec son couple de cariatides soutenant le balcon filant du deuxième étage, sa reprise au quatrième étage, ses frontons arrondis qui soulignent les trois fenêtres des pièces de réception, ses mascarons néo-Renaissance à tête de jeune homme et d'homme mûr, ses médaillons face à face, ses guirlandes et son décor végétal...

À cette époque, Haussmann n'est pas encore en butte aux violentes critiques qui provoqueront sa chute en 1869, mais l'opinion commence à se rebeller contre ces voies «sans tournants, sans aventures de perspectives, implacables de ligne droite» auxquelles les Goncourt se déclarent «étrangers», dans leur *Journal* en 1860. D'autre part, la nouvelle voie fait éclater un quartier (la Nouvelle-France) et un paysage urbain ancien, celui des coteaux précédant la colline de Montmartre, qu'elle modèle artificiellement.

Qu'en pense-t-on aujourd'hui? L'écrivain Jean Rolin, dans *Zones*, répond par une formule abrupte :

Maudite rue La Fayette, aimable comme une tranchée coupe-feu ou comme un couloir d'avalanche.

Mais ces lieux de passage, sans souvenirs historiques, sans charme poétique, n'en attireront pas moins les écrivains surréalistes. André Breton déambule vers l'Opéra,

à la fin de l'un de ces après-midi désœuvrés, comme [il] a l'habitude d'en passer,

lorsqu'il rencontre Nadja qu'il retrouvera le lendemain au coin de la rue La Fayette et de la rue du Faubourg Poissonnière.

## RUE DE MONTHOLON

Son ouverture a été autorisée en 1780, sur la demande et aux frais des propriétaires du terrain qu'elle traverse, de la rue Sainte-Anne (maintenant rue du Fau-

### MAIS QU'EST DONC UN IMMEUBLE DE RAPPORT ?

C'est un immeuble abritant plusieurs logements en location. À Paris, il se répand à partir du règne de Louis XVI. Pendant la Restauration et la période haussmannienne, de vastes terrains sont lotis par des spéculateurs qui y construisent des immeubles.

Les règlements urbains et la destination souvent populaire des immeubles encouragent le réemploi des mêmes types de façades et de bâtiments. La vogue de l'immeuble de rapport est ainsi l'une des sources de l'homogénéité architecturale du Paris actuel.



*La ménagerie impériale : le castor.* Caricature de Haussmann par Paul Hadol en 1870.

La famille Montholon possédait un bel hôtel au 29 boulevard Poissonnière. Elle a donné son nom à cette rue. **NICOLAS DE MONTHOLON** a été premier président du parlement de Metz (1765) puis de celui de Normandie (1775). Il était conseiller d'État en 1780.



## \* Plein Sud

bourg Poissonnière) à la rue de Rochechouart. Voici un bel exemple d'une rue ancienne que le prolongement de la rue La Fayette, en 1862, a coupée de façon si radicale qu'on oublie sa vocation première : relier le faubourg Poissonnière à la rue de Rochechouart.

**Au 26**, l'immeuble qui fait l'angle avec la rue Mayran, construit en 1865 par l'architecte Guyot, est réaménagé en 1926 par la Société des hôtels Bohy. Nous devons aux architectes Lecœur et Jodart la création d'un dôme sur l'angle de cet immeuble, un nouveau décor sur la façade (classée), des balcons : il sera acheté en 1946, par la Maison des travailleurs chrétiens, qui acquerra également les immeubles des 28 et 30.

Immeuble de la CFDT, aujourd'hui et hier.



Manifestation en 1977.



### De la CFTC à la CFDT

Dans les années 1960-1970, le square Montholon est associé à la CFDT et l'incarne : la presse parle du « pouvoir du square Montholon », on attend « l'avis du square Montholon ».

De la CFTC, créée en 1919, à la CFDT, en 1964, la nouvelle Confédération, tout en restant fidèle à ses valeurs d'humanisme, souhaite associer davantage le syndicat à la vie politique et économique, aider à la démocratisation des divers pouvoirs. La CFDT est bien installée dans le quartier. Son développement dans les couches de la « nouvelle classe ouvrière », son intérêt pour les questions de société l'amènent dès 1968 à conduire des luttes sociales localisées, souvent violentes, où les travailleurs s'expriment sur leurs conditions de travail, voire prennent en main les destinées de leur entreprise lorsqu'elle bat de l'aile. Un an après, le long conflit chez LIP à Besançon marquera en ce sens un tournant dans l'histoire de l'action syndicale et des acquis sociaux obtenus. Il n'était pas rare de croiser Eugène Descamps et Edmond Maire dans le secteur. La CFDT vend ses immeubles en 1990 à l'Isica, institution de retraite et de prévoyance pour le secteur de l'agroalimentaire, qui y installera son siège cinq ans après.

**Au 28**, Étienne Méhul, auteur de la musique du *Chant du départ*, chant patriotique écrit en 1794 sur des paroles de Marie-Joseph Chénier, meurt le 18 décembre 1817 à l'âge de cinquante-quatre ans. Le matin du 1<sup>er</sup> juin 1895, à 11 heures, après vingt et un coups de canon tirés depuis le mont Valérien, ce *Chant du départ* sera joué pour les obsèques de Victor Hugo avec *La Marseillaise* et *La Marche funèbre* de Chopin.



La victoire en chantant  
Nous ouvre la barrière  
La liberté guide nos pas  
Et du Nord au midi  
La trompette guerrière  
A sonné l'heure des combats. [...]

*Refrain*

La république nous appelle,  
Sachons vaincre ou sachons périr ;  
Un Français doit vivre pour elle,  
Pour elle un Français doit mourir. [...]

**Au 37**, vous êtes devant la librairie Au Troisième Œil. N'hésitez pas, même si l'espace vous paraît bien exigü, à pousser la porte de la première librairie parisienne spécialisée dans le roman policier et la criminologie, fondée en 1973 par François Guérif. Sur les rayons, le polar côtoie la criminologie, le fantastique, la science-fiction, les fanzines, aussi bien dans le neuf que dans l'occasion. Cet endroit est devenu le domaine de Stéphane Bourgoïn, l'un des plus grands spécialistes français des assassins psychopathes multirécidivistes. Analyste au Centre international de sciences criminelles et pénales, enseignant à l'École nationale de gendarmerie, il est l'un des organisateurs du premier colloque international consacré, en octobre 1998 à Paris, aux tueurs en série...





Portrait de Jean-Charles Alphand par Alfred Roll.

## SQUARE MONTHOLON

Dans son projet d'urbanisme pour Paris, Napoléon III accorde une place privilégiée à la création d'espaces verts publics, pour des raisons essentiellement hygiéniques et philanthropiques, affirme le baron Ernouf :

Il s'agissait de ménager dans un tissu social et urbain dense, des plages de détente, de véritables «trouées vertes» nécessaires à l'oxygénation de la ville. À l'instar d'un corps vivant, Paris, qui se dotait d'appareils circulatoires (la percée des grands boulevards) et éliminatoires (le réseau des égouts), devait aussi se pourvoir d'un système respiratoire. Cette notion nouvelle, l'urbanisme à vocation sociale, est celle qui présida à l'aménagement ou à la création de 24 squares [...], 4 jardins, 4 parcs et 2 bois, pour le seul bien-être des Parisiens. Les quartiers les plus pauvres, les plus peuplés, n'ont pas été les moins favorisés dans cette répartition d'air, de lumière et de verdure ; et ce n'était que justice !

### JULIEN LORIEUX (1876-1915)

Sculpteur et graveur de médailles, il fut l'élève d'artistes académiques comme Falguière, Perrin et Mercier à l'École des beaux-arts de Paris. Il participa, avec un certain succès, dès 1893, au Salon avec toute une série de bustes. Sa *Sainte Catherine* est l'une de ses œuvres les plus connues.

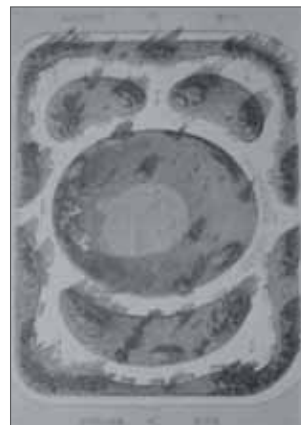
Le Service des promenades et plantations, créé en 1854, est chargé de l'aménagement de l'ensemble des espaces verts. Haussmann en confie la direction à un jeune polytechnicien de trente-sept ans, Jean-Charles Alphand (1817-1891), assisté par le paysagiste Jean-Pierre Barillet-Deschamp et l'architecte Gabriel Davioud dont les services ont dessiné tout le mobilier urbain qui nous est encore familier : les bancs de jardin à lattes de bois, ceux de la voie publique à piétement métallique aux armes de la ville, les réverbères dont la forme et le décor varient selon le lieu d'implantation. Le square a été totalement réaménagé par Alain Provost en 1971, après la construction d'un parking souterrain. Toutes les sculptures animalières qui le

décoraient ont disparu : une en bronze de Rolard, fondue pendant l'Occupation en 1944, a eu le même destin que celle du square d'Anvers. Mais si vous voulez avoir une idée de ce qu'était ce square à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, allez voir celui des Batignolles dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement ; lui aussi a été dessiné par Alphand.



## Que reste-t-il aujourd'hui ?

Seul vestige du square d'origine, la grille en fonte à motifs décoratifs de cœurs entourant des motifs floraux, œuvre du fondeur Christophe-François Calla (1802-1884) réalisée en 1864. Deux platanes d'Orient plus que centenaires ombragent un groupe en marbre du sculpteur Julien Lorieux : *La Sainte Catherine – Hommage à l'ouvrière parisienne*. Acquis par la Ville de Paris en 1913 et installé dans le square en 1925, ce groupe de cinq jeunes filles, en costume de la Belle Époque, évoque de manière réaliste la tradition qui consiste, pour les jeunes filles célibataires de plus de vingt-cinq ans, à porter un chapeau le jour de la sainte Catherine. Et si vous êtes attentifs, vous pourrez aussi admirer le vol gracieux des mésanges bleues ou charbonnières, dites les « Attilas des chenilles ».



### PLAN D'ALPHAND

À l'origine, sur une surface de 4 000 m<sup>2</sup>, le plan du square tracé par Alphand mettait en œuvre un style paysager avec en particulier pièce d'eau, rocaille, pelouses vallonnées, bosquets d'arbustes et massifs de fleurs.

Avant de quitter le square, nous vous invitons à avoir une pensée émue pour Louis Eugène Varlin, *leader* de la Commune de Paris, qui, après avoir participé à la barricade du 17 rue de la Fontaine-au-Roi, est reconnu square Montholon, arrêté place Cadet et conduit à Montmartre où il sera fusillé le 28 mai 1871.

Les rues Mayran, Rochambeau et Pierre Sémard, tracées en 1862 et qui encadrent le square, sont un héritage du Paris remodelé par Haussmann.



## RUE MAYRAN

Au 8 de cette rue très courte, ouverte en 1862, vous pouvez admirer, au-dessus de la porte d'entrée d'un immeuble construit par Charles-Léon Le François de Lalande, un mascarón à tête de lion avec des cornes d'abondance garnies de fruits et de fleurs. Vous retrouverez un peu plus haut, avenue Trudaine, un pâté d'immeubles du même Lalande.



Réclame du début du xx<sup>e</sup> siècle pour le fabricant C. Lefebvre, rue Mayran.



Brocante annuelle rue Mayran.

Au 10, l'immeuble d'Alfred Nolle a été construit en 1865.

### LE GÉNÉRAL JOSEPH DÉCIUS NICOLAS MAYRAN (1802-1855)

commande la troisième division lors de la guerre de Crimée. Il est blessé le 18 juin, au cours de l'assaut manqué de Malakoff, et meurt quatre jours plus tard. Le général Mayran figure dans le tableau de Paul-Alexandre Protais (1826-1890), *Attaque du mamelon vert et des ouvrages blancs*. 7 juin 1855, conservé au musée du château de Versailles.

## RUE ROCHAMBEAU



L'enseigne du 10 signale les Ateliers Bataillard, spécialisés dans la conception et la réalisation de ferronnerie classique ou contemporaine.

### Abel Bataillard et la ferronnerie d'art

C'est en 1901 qu'Abel Bataillard fonde son atelier de ferronnerie sur le flanc de la butte Montmartre. Rapidement, mobiliers, luminaires, grilles et réalisations diverses lui apportent une large renommée, tandis que l'atelier grandit jusqu'à compter près de 40 personnes à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Dans les années 1950, Abel Bataillard est rejoint par son petit-fils, Jean-Pierre Guigo, qui a appris le métier, comme les autres apprentis, tout en acquérant une solide formation

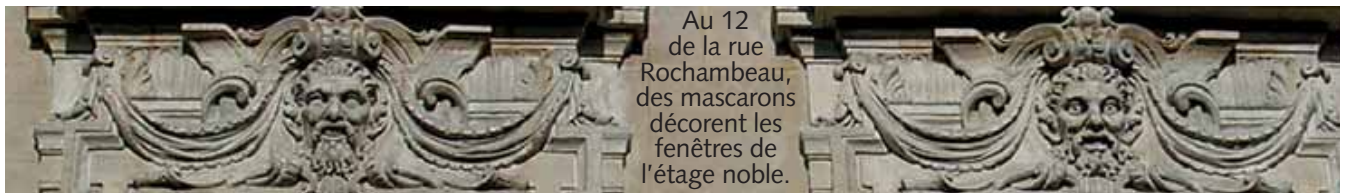
artistique aux Arts appliqués. Une association avec Christian Largardelle, au début des années 1970, lui ouvre de larges débouchés tant en France qu'à l'étranger. Il participera en particulier à la restauration de la place Stanislas à Nancy, par exemple, et dans notre quartier on lui doit la réalisation du kiosque du square d'Anvers, sur un dessin de Raymond Subes.

#### JEAN-BAPTISTE DONATIEN DE VIMEUR, COMTE DE ROCHAMBEAU (1725-1807)

a une grande expérience militaire quand La Fayette obtient, à la fin de 1779, que la France s'engage auprès des Insurgents en envoyant outre-Atlantique 5500 hommes. C'est à lui qu'est confié le commandement de ce corps expéditionnaire, formé par certains des meilleurs régiments du royaume, qui débarque en Amérique en juillet 1780. C'est également lui qui conseille à George Washington, alors commandant en chef, d'attaquer en priorité les troupes de Cornwallis engagées dans le Sud...

En 1983, l'entreprise, dans l'obligation de se restructurer, se recentre sur la ferronnerie d'art, traditionnelle et contemporaine. Le client peut consulter, rue Rochambeau, les archives riches de plusieurs milliers de dessins permettant de sélectionner des modèles originaux, à partir desquels sera élaboré son projet. Le dessin choisi, à l'échelle 1/1, définit dans les moindres détails les courbes des volutes, leurs sections, les principes d'assemblage..., puis est alors transmis à l'atelier, situé à Vercourt dans la Somme. La fabrication est réalisée, à la main et selon des techniques traditionnelles, par des compagnons de grande expérience et des jeunes en formation pour assurer la relève.





Au 12 de la rue Rochambeau, des mascarons décorent les fenêtres de l'étage noble.

## RUE PIERRE SÉMARD

Initialement, cette rue s'appelait rue de l'amiral Charles-Louis Baudin (1784-1854). On lui a donné le nom de Pierre Sémard (1887-1942) en 1944, pour honorer la mémoire du militant syndical qui devint, à la Libération, le symbole de la résistance des cheminots.

### Le syndicaliste Pierre Sémard

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, la Fédération des cheminots était installée au 19 de la rue Baudin. Longtemps dirigée par un réformiste, sa tendance se renverse en 1921 au profit des révolutionnaires. Pierre Sémard, élu des cheminots, doit quitter la rue Baudin aux mains des minoritaires réformistes. Pour autant, son syndicat n'est pas reconnu par la CGT, rue de la Grange-aux-Belles. C'est alors que les onze fédérations où les révolutionnaires sont devenus majoritaires réclament la tenue d'un congrès unitaire. Pierre Sémard combattra le contrôle du Parti sur l'activité syndicale en France et restera à l'avant-scène du syndicat des cheminots. En échange de la non-entrée des cheminots dans les grèves de 1936, il négocie avec le gouvernement des avantages significatifs: la semaine de 40 heures, les conventions collectives, 21 jours de congés. En 1939, il est arrêté pour activités syndicales et politiques, puis incarcéré pour son appartenance au parti communiste. Transféré au château-prison de Gaillon dans l'Eure, il est pris comme otage le 7 mars 1942, et fusillé par les Allemands à Évreux.

... Cette initiative débouchera sur la victoire de Yorktown. Rentré en France, Rochambeau devient gouverneur militaire de Picardie. Membre de l'Assemblée des notables en 1787, il se rallie à la Révolution, commande l'armée du Nord en 1790, mais démissionne de ses fonctions en 1792. Arrêté pendant la Terreur, libéré après le 9 Thermidor, il reçoit, en 1803, une pension de maréchal. Il en profitera peu: il meurt à Thoré en 1807.

Remarquez **au 6**, un autre immeuble d'Alfred Nolle, et surtout **au 8**, une délicate tête de femme Renaissance, dans un décor végétal, mi-sculpté, mi-incisé. Le tronçon qui monte de la rue Rochambeau à la rue de Maubeuge date de 1865 et passe sous la rue de Bellefond:

Les voies nouvellement ouvertes sous le second Empire, explique Pierre Pinon, créent fréquemment des situations de croisement à des niveaux différents, nécessitant la construction de viaducs, notamment sur les pentes du quartier Nord. La voie nouvelle glisse sous le viaduc établi au niveau de la voie ancienne. En général métallique, le viaduc, dont l'image renvoie plutôt aux lignes de chemin de fer, figure l'intrusion incongrue du monde de l'industrie dans le paysage urbain.





En levant les yeux, vous verrez que le tablier est constitué d'entretoises métalliques et de petites voûtes en briques, identiques à celles du viaduc du métro aérien.

Le viaduc joue un rôle dans le film *Les 102 Dalmatiens*, dont certaines scènes ont été tournées dans cette rue où se sont réfugiés les méchants Le Pelt (Gérard Depardieu) et Cruella d'Enfer (Glenn Close). Cette suite des *101 Dalmatiens*, sortie en 2001, est réalisée par Kevin Lima, qui dirigeait ici pour la première fois des acteurs au lieu de personnages de dessins animés.

Au 5, la façade droite de l'ancienne boutique d'un marchand de vins *Fleurs d'Acanthe*, a été repeinte pour les besoins du film.



D'autres vitrines anciennes ont été conservées : la papeterie Baudin, au 21, dans un immeuble signé « A. D. Mercier, 1869 », avec son beau mascaronn à tête de femme au-dessus de la porte cochère, son balcon au deuxième étage sous les trois fenêtres centrales regroupées à la vénitienne.



Au 23, la couleur foncée d'une ancienne Boucherie-Triperie-Volailles contraste avec le blanc des refends et des persiennes du premier étage.



La rue monte doucement, en droite ligne, vers la rue de Maubeuge. Tous les immeubles ont été construits entre 1865 et 1869, mais sans générer de monotonie. Les façades, de largeur inégale, sont animées par de simples grilles (au 25), des balcons étroits, des décors variés : mascarons à têtes d'hommes ou de femmes néo-Renaissance (aux 28 et 29), mufles de lion (au 22), décors végétaux, parfois un peu lourds au 11 (consoles de l'immeuble de Charles-Léon Le François de Lalande), ou très stylisés (aux 17 et 26). Le calme de cette rue est une invitation à l'observation.

## RUE DE BELLEFOND

Tracée vers 1650 sur le territoire de l'abbaye de Montmartre et appelée Jolivet au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette rue porte le nom de Marie Gigault de Bellefonds (1658-1717) depuis 1721. Toute en pente, cette rue encore pavée nous rappelle certaines rues de San Francisco et si l'on se laisse un peu plus aller, le viaduc qui enjambe la rue Pierre Sémard, le pont des Soupirs. Mais ne nous égarons pas!



---

### Une belle fontaine Belle-Font ou Bellefond?

Comme son nom, en deux mots, était gravé à chaque coin de la rue, les étymologistes ne tardèrent pas à soutenir que l'eau d'une belle fontaine avait servi à y gâcher les premiers sacs de plâtre provenant des carrières de Montmartre. Sur le plan de Turgot, de 1739, la rue Belle-Font sert de limite à la ville de Paris et ne va pas encore jusqu'à la rue du Faubourg Poissonnière, alors faubourg Sainte-Anne. Une des bornes qui avaient tenu lieu de mur d'enceinte à cette époque attenait, vingt-cinq ans après, à la maison du sieur Moreau, s'élevant à 83 toises de l'encoignure de ladite rue du Faubourg, où se trouvait déjà portée l'embouchure de la rue Bellefond. C'est dès 1728 que l'on commença à numéroter les maisons, mais l'ordre numérique faisait d'abord le tour de chaque rue sans séparer les chiffres pairs des impairs. Il a donc fallu un chassé-croisé général pour que le premier et le dernier numéro ne soient plus vis-à-vis.

---

En 1875, une circulaire a été adressée à un grand nombre de propriétaires leur demandant une note sur les origines de leur maison. Grâce à la courtoisie des gens qui se donnèrent la peine d'y répondre, nous disposons aujourd'hui d'un ensemble d'informations sur les habitants de rues entières de Paris et parmi celles-ci la rue de Bellefond. D'autres voies plus récentes ne disposent pas de cette base de données inattendue. Un certain Desdomène, fils et successeur du Ramponneau de la Nouvelle-France, marchand de vins, cabaretier, a largement contribué à l'animation de la rue: on y dansait, on s'y amusait comme aux Porcherons, avant que les barrières fussent portées au-delà de la rue de Bellefond. Il possédait les numéros **13, 17, 19, 21, 23 et 25**. Comme guinguette, l'une d'elle portait l'enseigne Au Pérou.

### UN PROPRIÉTAIRE RÉPOND AUSSITÔT:

Aux Quignons, près Nanterre (Seine), 23 mai. Monsieur,  
La maison qui m'appartient rue Bellefond, faubourg Montmartre, n'a aucun souvenir intéressant; elle a été bâtie, en 1819, par une dame Cheval, qui me l'a vendue en 1826. Je l'habite depuis 1832. Si, dans les notices que vous destinez aux Maisons, vous recherchez, Monsieur, les personnes de talent qui en ont été locataires, je ne me souviens que de Léopold Leprince, peintre, et de Mme Félicie d'Aizac, femme d'une grande érudition, dignitaire de la maison impériale de la Légion d'honneur...



L'amiral Duperré et le général de Bourmont sur le pont de *La Provence*. D'après une lithographie de Morel-Fatio.

En 1780, le 31 était l'œuvre et la propriété d'un maître maçon, Dardillier; M. Gautier,

Le 31 janvier 1830, le Conseil des ministres français décide d'organiser un débarquement en Algérie, alors sous régence ottomane. Le corps expéditionnaire – 675 navires à voile, 37 000 hommes, 3 500 chevaux et 120 canons –, aux ordres de l'amiral Duperré embarque à Toulon le 11 mai. Il débarque dès le 14 juin sur les plages de la baie de Sidi-Ferruch. Le dey d'Alger capitule le 5 juillet 1830.

adjoint au maire du II<sup>e</sup> arrondissement, l'augmenta d'un pavillon. Y vécurent aussi deux auteurs dramatiques, Arnoult puis Cordelier-Defanoue, ou encore le baron Trouvé, lui-même littérateur et imprimeur.

**Au 33**, habita sous la Restauration, l'amiral Duperré – il commanda l'expédition d'Alger en 1830 et fut ministre de la Marine. Avant lui, en 1781, Louis Bazin, menuisier de l'Opéra, jouissait d'un petit jardin attenant à la maison. Sous l'Empire, Braise, chirurgien du I<sup>er</sup> régiment des grenadiers de la garde, en fit sa résidence jusqu'en 1814.



La place d'Alger en 1830.

#### LA COMTESSE DE LARIBOISIÈRE,

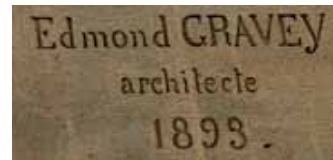
de son nom de jeune fille Élixa Roy, femme d'un colonel d'Empire, a rédigé un testament en faveur de la Ville de Paris pour la construction d'un hospice. À sa mort, en 1851, une somme de 3 millions de francs revient alors à l'Assistance publique qui l'utilise pour terminer l'hôpital. Ce don représentait le tiers des frais de construction. On peut voir aujourd'hui le mausolée de la comtesse dans la chapelle de l'hôpital.

Le chroniqueur de 1875 fait revivre ces demeures anciennes et les «habitants qui ont marqué»; il mentionne aussi «des écuries et des remises qu'a établies la Compagnie impériale des petites voitures» et il se réjouit que la rue soit carrossable... Cet établissement de la Compagnie impériale des petites voitures n'est autre que l'hôtel de La Brillantais, sis au 37. Construit en 1756 pour l'écuyer Alain François Brignon, il changea plusieurs fois de propriétaire avant de devenir l'hôtel particulier du banquier Louis Marie Marion de La Brillantais. Il a résisté au temps et vous pouvez le voir encore aujourd'hui.

En revanche, pas un mot sur les événements de 1848. Pourtant, le 23 juin, de solides barricades sont érigées par les mécaniciens des chemins de fer venus de la Chapelle – le village comptait 5 000 ouvriers, pour la

plupart socialistes – et les ouvriers des ateliers de construction mécanique. Dans le même temps, ils se retranchent dans les chantiers de l'hôpital Lariboisière, fondé en 1846 par le colonel d'Empire Charles de Lariboisière, député et pair de France, et financé en partie par la comtesse de Lariboisière.

L'architecte de l'immeuble du 6 rue de Chantilly.



## RUE DE CHANTILLY

On a dit plus haut qu'il existait une Compagnie impériale des petites voitures située rue de Bellefond. Certains historiens ont écrit que la rue de Chantilly a été percée sur l'emplacement même de cet ancien dépôt de véhicules. Pour faciliter la circulation et l'entrepôt de ses véhicules hippomobiles à l'intérieur du domaine, la Compagnie ouvre en 1891 le passage d'entrée côté « Bellefond ». Cette voie privée dénommée « Chemin de Chantilly » deviendra plus tard la rue de Chantilly. D'autres pensent plutôt que la rue de Chantilly n'est autre que le sentier qui conduisait à la « petite maison » construite en 1713 pour un nommé Danet et acquise en 1739 par le comte de Charolais. Celui-ci fit bâtir une « folie », au sens propre comme au sens figuré, sur ce vaste terrain. Ce terme désignait des maisons de campagne, pas tout à fait des châteaux, mais déjà des demeures d'importance entourées généralement de jardins d'agrément, de plantes utiles, et de dépendances. Ces « maisons de plaisance » fleurissaient aux limites de Paris, dans les zones jusqu'alors consacrées aux cultures.

L'immeuble d'angle rue de Bellefond et rue de Chantilly.

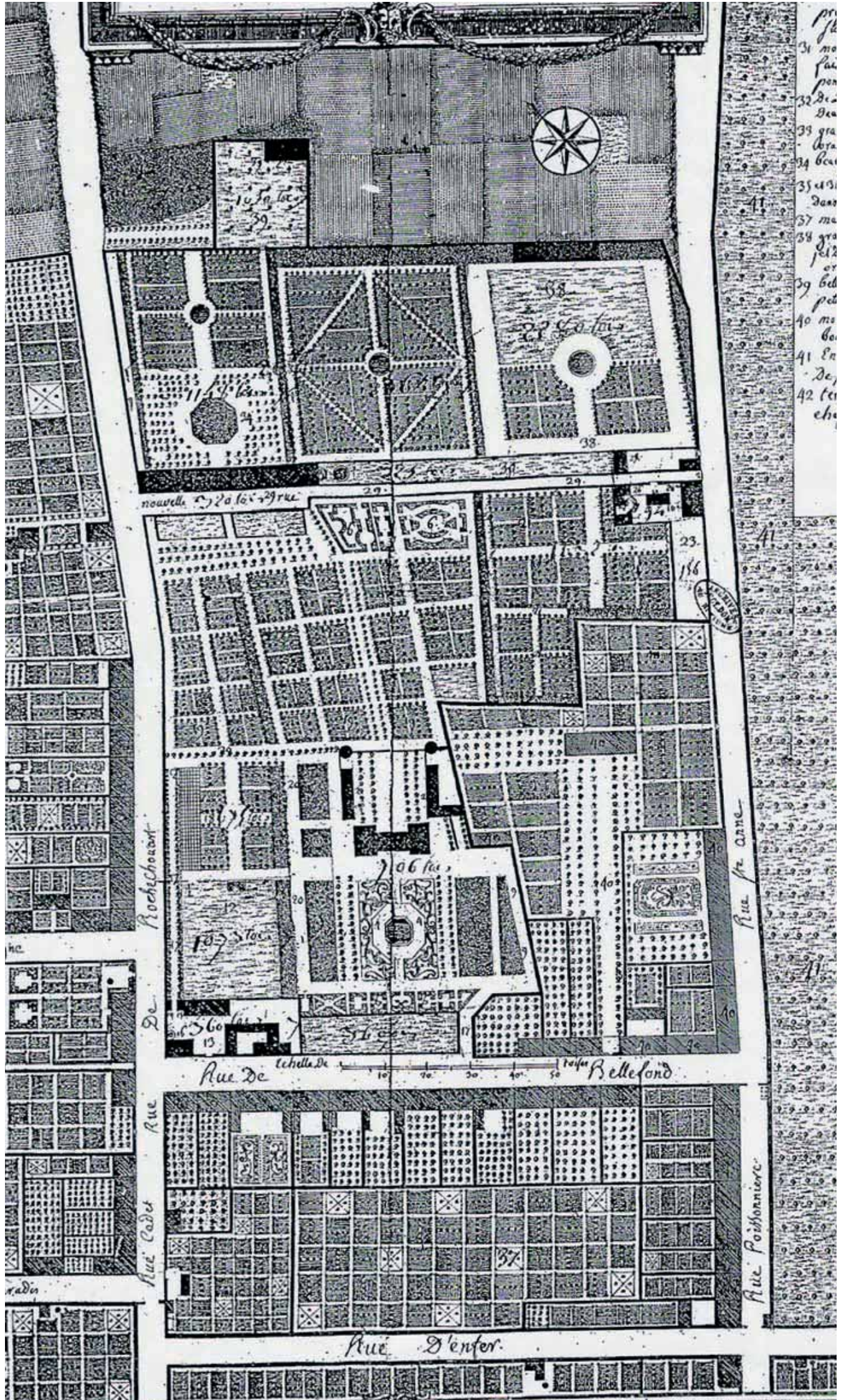


La rue de Chantilly garde un côté tranquille hérité de son passé de jardin soigné à la française. L'herbe qui pousse entre les pavés de la rue en témoigne. Ce n'était ni Versailles ni le talent de Le Nôtre, mais cette terre appartenait à un petit-fils de Louis XIV qui, même un peu bâtard, n'en était pas moins descendant du Roi-Soleil.

### La « folie » de l'ogre de la Nouvelle-France

Le sixième enfant de Louis III, duc de Bourbon et de Louise-Françoise de Bourbon, elle-même fille de Louis XIV et de Madame de Montespan, est prénommé Charles, comte de Charolais (1700-1760). Personnage au caractère très complexe, énergique et épris de justice « homme d'études, de science et d'art, dont le passe-temps favori est le travail du bois », il n'en est pas moins, lorsque la boisson prend par trop le dessus, féroce, cruel, d'où son surnom « ogre de la Nouvelle-France ». À l'aube de ses quarante ans, il décide de se soustraire du monde en se faisant bâtir une propriété à la hauteur de ses dysfonctionnements psychiques. Il fait donc l'acquisition de quelque 21 arpents de parcelles de terrain,





31 mo  
32 fa  
33 pon  
34 De  
35 gra  
36 lora  
37 bou  
38  
39  
40  
41  
42

41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150

103 fa  
39  
38  
37  
36  
35  
34  
33  
32  
31  
30  
29  
28  
27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1

nouvelle loi  
206 fa  
103 fa  
102 fa  
101 fa  
100 fa  
99 fa  
98 fa  
97 fa  
96 fa  
95 fa  
94 fa  
93 fa  
92 fa  
91 fa  
90 fa  
89 fa  
88 fa  
87 fa  
86 fa  
85 fa  
84 fa  
83 fa  
82 fa  
81 fa  
80 fa  
79 fa  
78 fa  
77 fa  
76 fa  
75 fa  
74 fa  
73 fa  
72 fa  
71 fa  
70 fa  
69 fa  
68 fa  
67 fa  
66 fa  
65 fa  
64 fa  
63 fa  
62 fa  
61 fa  
60 fa  
59 fa  
58 fa  
57 fa  
56 fa  
55 fa  
54 fa  
53 fa  
52 fa  
51 fa  
50 fa  
49 fa  
48 fa  
47 fa  
46 fa  
45 fa  
44 fa  
43 fa  
42 fa  
41 fa  
40 fa  
39 fa  
38 fa  
37 fa  
36 fa  
35 fa  
34 fa  
33 fa  
32 fa  
31 fa  
30 fa  
29 fa  
28 fa  
27 fa  
26 fa  
25 fa  
24 fa  
23 fa  
22 fa  
21 fa  
20 fa  
19 fa  
18 fa  
17 fa  
16 fa  
15 fa  
14 fa  
13 fa  
12 fa  
11 fa  
10 fa  
9 fa  
8 fa  
7 fa  
6 fa  
5 fa  
4 fa  
3 fa  
2 fa  
1 fa

101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150

151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200

soit environ 7,4 hectares, sur lesquels il remplace en 1739-1740 ce qui était alors une « petite maison » par une « folie ».

Imaginez ce vaste domaine qui formerait aujourd'hui un quadrilatère délimité par les rues de Rochechouart, Dunkerque, du Faubourg Poissonnière et de Bellefond ! L'entrée principale donnait sur ce qui pourrait être l'angle de la rue de Bellefond avec l'actuelle rue de Chantilly, une autre entrée était située sur la rue de Rochechouart. Il était possible aussi d'y accéder vers le 161 rue du Faubourg Poissonnière. Grand maître de la Cour, Charles en sortira parfois pour se joindre aux chasses de Chantilly. Il est dit aussi qu'il s'adonnait à des actes de débauche et même à des soirées orgiaques. On parle d'enlèvements, voire de meurtres... L'enceinte de la folie était un rempart derrière lequel tout pouvait se passer. Quelques femmes pourtant sauront séduire le comte durablement et même, pense-t-on, l'assagir. De sa liaison avec Marguerite Caron, marquise de la Sône, il aura deux filles qu'il reconnaîtra. Madame de Courchamp, sa maîtresse depuis 1728 – qu'il enleva à la barbe de son mari, maître de requêtes –, sera considérée comme « la châtelaine » de 1739 à 1760. Lorsqu'un accès... de goutte l'emporte le 23 juillet 1760, Charles laissera à ses héritiers un grand nombre de résidences qu'il possédait dans Paris et ses environs.

En août 1765, Nicolas Chefdeville, cadet d'une fratrie de musiciens, officier de la Musique du Roi, acquiert la folie de Charolais, alors très délabrée. Mais des difficultés financières ponctuent sa partition de... grosses notes noires. Mises en locations successives de parties de bâtiments et ventes des miroirs du domaine seront de peu d'effet, et le voisinage assistera à un « dépeçage en règle » de la folie. Chefdeville abandonnera tous ses biens à ses créanciers en juillet 1774. Seule la partie sud du jardin est sauvée ; le reste du domaine, en revanche, est vendu en 17 parcelles distinctes sur lesquelles fleuriront bientôt de magnifiques hôtels. Les demoiselles Douay et Lacour achètent la folie en 1777 et la transforment en « maison de santé » pour femmes folles ou prétendues telles. Parmi les femmes célèbres qui y seront enfermées figure la marquise de Monnier, maîtresse de Mirabeau. Pendant la Terreur, la « maison de santé » devient une maison d'arrêt qui n'aura jamais que deux prisonniers, dont le marquis de Boulainvilliers.

Revendu une ultime fois en 1838 à un banquier... qui fait faillite à son tour, le bâtiment à peine centenaire sera rasé en 1842.

Les derniers vestiges de la fabuleuse folie du comte de Charolais disparaissent ainsi à tout jamais, balayant de notre mémoire sa propre « folie », son jardin d'agrément, son potager, ses pièces d'eau, ses bosquets, ses terrasses, ses longues allées plantées d'arbres et son orangerie.

## RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE

Elle est une section du « chemin de la marée » qui amenait aux Halles le poisson en provenance des ports du Nord. Dès 1660, on l'appela rue Sainte-Anne, en raison d'une chapelle qu'on y avait construite pour l'invocation de sainte Anne. Aujourd'hui, elle doit son nom au fait qu'elle prolonge la rue Poissonnière au-delà du Boulevard. Comme vous le découvrirez en parcourant le Levant, cette rue à laquelle nous consacrons quelque cinq pages, recèle de nombreux intérêts. Pour ce qui concerne ce Plein Sud, et étant donné son court tronçon, nous vous invitons à nous suivre et à découvrir l'histoire du lycée Lamartine.



Page de gauche, plan du domaine du château Charolais en 1764. (Archives nationales).

## LA VIE ET LES TRANSFORMATIONS

Maison de campagne en bordure du chemin de la marée, qui gravissait le coteau pour rejoindre Épinay, et, au-delà, Dieppe et Calais, la propriété achetée, en 1768, par Pierre Beauchamp comprend un jardin en terrasse, une basse-cour avec écuries et remises.

Le 13 octobre 1785, Charles-Nicolas Duclos-Dufresnoy, avocat au Parlement, conseiller du roi et notaire au Châtelet, devient propriétaire de cette bâtisse. Il fait construire une galerie où il accrochera sa collection de tableaux (Vernet, Fragonard, Greuze, Chardin...) et élargit le potager.

Soupçonné par la Terreur d'intentions contre-révolutionnaires, il est condamné à mort par Fouquier-Tinville et exécuté sur la place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde. Le 18 août 1795, ses héritiers mettent en vente sa collection de tableaux français, dont *La Fontaine d'amour* de Fragonard que l'on peut voir à Londres (collection Wallace).

En 1834, M. Thoureau, marchand de bois, y installe son commerce et fait élever, sur l'emplacement du potager et d'une partie du parc, un vaste hangar à bois, que l'on pouvait voir encore quand le lycée fut créé.

Ce sont ces 2 236 m<sup>2</sup> que Mme Veuve Thoureau donne en location à la directrice du lycée Racine, Mlle Lacroux-Dubut pour le compte de l'Instruction publique. L'établissement ouvre en octobre 1891 avec un effectif de 79 jeunes filles, sous les auspices de Mme Roubinovitch, professeur de français au lycée Racine. Le décret du 30 août 1893 signé par Raymond Poincaré, ministre de l'Instruction publique, et Sadi Carnot, alors président de la République, officialise la fondation du lycée et, le 17 octobre, Mme Roubinovitch en est nommée directrice.

Les élèves sont en majorité filles «de professeurs, de fonctionnaires, de commerçants, de marchands, de médecins, de pharmaciens, c'est-à-dire de la petite et moyenne bourgeoisie travailleuse, au-



## DU LYCÉE LAMARTINE

dessus de la classe populaire», écrit l'écrivain et ami de Berlioz, Ernest Legouvé. Et l'on fait en sorte que «les jeunes filles sans dot, qui ont besoin de travailler pour vivre» n'y entrent pas. La sélection va bon train !

À la veille de la guerre de 1914, on compte déjà 568 élèves.

Dans les années 1930, une vague de travaux (création sur trois étages de onze classes supplémentaires) permet d'augmenter les effectifs : 82 professeurs pour 1 126 élèves.



Nous arrivons aux années noires. L'exode bat son plein, le lycée ferme ses portes le matin du 10 juin 1940 : il ne reste que 333 élèves et 17 professeurs qui iront finir l'année scolaire à Jules Ferry. Mais, dès l'après-midi, l'établissement est envahi par des réfugiés arrivant de toutes parts, et devient aussitôt un centre d'hébergement. Marie Bosq, professeur d'anglais, raconte dans le *Journal des alphonsines* :

«Le centre fonctionne avec des équipes de volontaires... Denise Maquer, professeur d'éducation physique, organise la cuisine, le ménage, le vestiaire. Moi, je suis chargée du ravitaillement – des camions de l'Armée du salut, de la Croix-Rouge apportent irrégulièrement des denrées, la préfecture de la Seine délivre des bons d'achat... Des prisonniers échappés, cachés dans les salles d'histoire naturelle fermées à clef, y attendent des vêtements civils pour rentrer chez eux. Un officier allemand se présente [...], et remarquant que ni camions ni voitures ne peuvent pénétrer dans la cour centrale, il signale l'établissement impropre à la réquisition.» Le 19 août, le lycée est remis à l'administration.

Le 3 octobre 1940, la loi portant statut des Juifs est promulguée...

Les années passent, les événements aussi... Le 13 mai 1968, un commando d'élèves de Rocroy Saint-Léon (établissement privé situé juste en face) du mouvement Occident, armés de barres de fer, pénètre dans les classes et terro-

rise les élèves. L'administration profite de cet événement pour fermer l'établissement. Mais les élèves qui, la veille, avaient participé à la grande manifestation organisée par l'ensemble des syndicats, décident d'occuper leur établissement. Les portes sont barricadées par des « barres de révolution ». On ne peut entrer que par la porte du parloir. Jusqu'au 30 mai le lycée appartient aux mousquetaires de la révolution.

Aujourd'hui, le lycée Lamartine a une particularité comme quelques autres dans Paris : une section pour le bac TMD (techniques de la musique et de la danse) qui offre aux élèves des horaires aménagés. Comme le lycée Jacques-Decour, lui aussi a la chance d'avoir un joli théâtre.

### Vichy et l'aryanisation de l'enseignement

Le gouvernement de Vichy organise l'aryanisation de l'enseignement qui doit être effective avant le 19 décembre 1940. Deux professeurs et la secrétaire de la directrice seront immédiatement exclus. Elles quitteront le lycée la veille des vacances de Noël. Mais ce gouvernement ne s'arrêtera pas là...

La huitième ordonnance du commandement militaire allemand du 29 mai 1942 exige que tous les Juifs de la zone occupée, français, apatrides ou originaires d'un pays étranger appliquant les mêmes mesures, et ayant plus de six ans, portent dès le 7 juin une étoile jaune cousue solidement sur leurs vêtements, sur le côté gauche de la poitrine. L'élève Gisèle Szmerlis raconte : « Je n'ai pas oublié ce jour où je suis arrivée, portant ce qui était supposé être l'infamante étoile jaune. Nous étions plusieurs dans ce cas. Nos camarades se mirent à confectionner, avec du papier, des étoiles portant la mention "auvergnate", "catholique" ... qu'elles épinglèrent sur leur blouse d'écolières. »

De 1942 à 1944, de nombreux élèves du IX<sup>e</sup> arrondissement, parce que juifs, seront arrêtés par la police du gouvernement de Vichy et déportés. Le lycée Lamartine verra 32 de ses élèves, âgées de dix à dix-neuf ans, et 12 de ses anciennes élèves disparaître dans les camps de la mort.

Une seule, Madeleine Bloch, reviendra.

Une plaque en marbre noir apposée en 2003 rend hommage à leur mémoire.

### Deux alphonsines marginales

Malgré une sévère sélection, Marie Laurencin (1883-1956) entre à Lamartine en 1892. Elle deviendra non seulement le peintre du *Portrait de mademoiselle Chanel* (à voir au musée d'Orsay), mais aussi l'amie de Braque, d'André Salmon, de Picasso, et entretiendra une liaison passionnée et orageuse pendant cinq ans avec Apollinaire, qui la prénommera « la Fauvette ». Dans *Alcools*, le poète écrit :



L'étage du lycée Lamartine sous la pleine lune par la magie de Photoshop.



L'escalier de la terrasse date du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Marie Laurencin.



Sais-je où s'en iront tes cheveux  
Crépus comme mer qui moutonne  
Sais-je où s'en iront tes cheveux  
Et tes mains feuilles de l'automne  
Que jonchent aussi nos aveux.

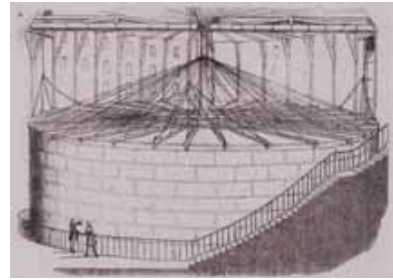
Fille adultérine, Marie Laurencin s'est inventée des ancêtres créoles, une enfance protégée et une mère aristocrate. Elle dira aussi qu'elle est née en 1885, sans doute pour vieillir moins vite !

Béatrice Dussane (1888-1969), entre au lycée en 1899. Reçue au Conservatoire d'art dramatique, elle en suit les cours le mercredi et le samedi matin. Née Dussan, elle ajoutera un « e » à son patronyme pour imiter Réjane qui s'appelait Gabrielle Réju. Premier prix de comédie classique le 22 juillet 1903, elle est engagée aussitôt comme pensionnaire par Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française. Le 23 septembre, elle joue Toinette dans *Le Malade imaginaire*. Sociétaire en 1921, elle siège au conseil d'administration de la grande maison de 1935 à 1942. Professeur au Conservatoire de Paris, elle aura comme élèves Sophie Desmaret, Robert Hirsch, Michel Bouquet, Maria Casarès, Serge Reggiani, Daniel Gélin, Gérard Oury, et bien d'autres encore.



## RUE D'ABBEVILLE

Elle est baptisée, en 1827, dès son ouverture, « rue du Gazomètre », car elle aurait abouti, si elle avait été prolongée, devant le gazomètre du 129 rue du Faubourg Poissonnière, que nous évoquons au Levant et au Couchant. Elle prendra son nom définitif en 1847 et son prolongement décidé en 1894 assure sa croissance sur le X<sup>e</sup> arrondissement. Ainsi a-t-elle la particularité de n'avoir que quatre immeubles de notre côté. Que cela ne vous empêche pas d'apprécier ceux des 18 et 20 construits par Franquenot et au 21-23, un atelier de serrurerie quasi centenaire.



## RUE DE MAUBEUGE

Carrefour de la rue de Maubeuge et de la rue du Faubourg Poissonnière.



Le décret du 19 novembre 1855 décide de l'ouverture de la rue de Maubeuge, et son utilité publique est déclarée le 3 août 1861. Une convention est alors signée en mars 1865 entre la Ville de Paris et les investisseurs Leroi, Sourdis et Cie. À partir de cette date commence la construction de la nouvelle voie et des édifices qui la borderont.

L'année 1855 signe le début des grands travaux pour les Parisiens. Peu de temps après le coup d'État du 2 décembre 1852, Napoléon III a remplacé le préfet Berger, le jugeant trop timoré dans le choix des réaménagements qu'il souhaitait ardemment. L'empereur était conscient qu'une révolution l'ayant porté au pouvoir, une autre pouvait tout aussi bien l'en faire chuter. Quoi de plus facile en

effet que de monter dans les rues de Paris une barricade avec une charrette et deux matelas et de bloquer ainsi l'arrivée des forces de police ou des troupes ! Lors de son séjour à Londres, en exil, il avait remarqué les voies larges et les maisons construites en brique et en pierre. Le grand incendie de Londres en 1666 avait détruit la quasi-totalité de la ville ; dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les Anglais avaient reconstruit une cité moderne, puis déve-



loppé des services municipaux, comme les égouts, l'éclairage public, la poste et le télégraphe... Georges-Eugène Haussmann (1809-1891) est donc nommé préfet de la Seine en 1853 avec comme mission la modernisation de Paris... La réalisation de la rue de Maubeuge vise donc également à relier entre eux les embarcadères qui sont aujourd'hui les gares du Nord et Saint-Lazare.

De type haussmannien, les immeubles présentent une grande unité de façades : deux boutiques au rez-de-chaussée, un entresol surmonté de quatre étages et un attique. Le deuxième étage, ou « étage noble », est un peu plus haut que les autres avec son balcon filant sur toute la façade. Le cinquième étage est à l'identique, souvent légèrement en retrait.

Cette unité de façades n'est cependant pas uniforme : variation des frises au-dessus des fenêtres, portes d'entrée à deux battants en menuiserie qui intègrent souvent l'entresol. Certains architectes s'associent la collaboration de sculpteurs pour rehausser le décor. Ce sont des immeubles dits « de rapport » et l'architecte en est parfois le propriétaire. La construction de l'édifice, le décor extérieur, la taille des appartements, les bâtiments sur cour ou sur rue permettent de déterminer à quelle catégorie de locataires ces immeubles étaient destinés.




---

### Les normes établies par Haussmann

Haussmann a dissocié architecture et urbanisme : la façade et l'alignement priment, on dégage les espaces, on met en valeur les monuments. La réglementation est plus sévère que jamais sur le rapport entre largeur des rues et hauteur des immeubles, sur les saillies, la largeur des balcons, etc. La largeur moyenne des rues passe de 12 mètres en 1852 à 24 mètres en 1860.

Naturellement, ces directives ne sont pas sans influence sur l'habitat : les réaménagements impulsés par le Baron vont favoriser la spéculation foncière, et les grands programmes privés de construction d'immeubles visent incontestablement une population bourgeoise, qui à Paris opte assez facilement pour la location. D'où des immeubles assez standardisés qui engendrent parfois la monotonie. Par chance, le décret de 1882 va autoriser les saillies légères et les éléments de décoration (Art Nouveau) et celui de 1902 autorisera les *bow-windows* ou oriels.

Haussmann ne se préoccupe pas vraiment de l'organisation intérieure des nouvelles constructions, le logement n'est pas son souci. Cependant, il aura modifié durablement la ségrégation spatiale de Paris : jusque-là, la mixité sociale se lisait verticalement, étage par étage, selon les coupes d'immeuble très prisées à l'époque. À partir des grands travaux du second Empire, on se rassemblera plutôt par quartier, avec une seule nuance : le dernier étage est réservé au logement des domestiques.

---





Bruyante et véritable autoroute urbaine, la rue de Maubeuge n'incitait pas particulièrement à la flânerie. Le réaménagement concernant la circulation des voitures et des autobus, la plantation d'arbres et l'installation de quelques bancs tout au long de cette voie vous donneront, nous l'espérons, envie de lever le nez et de prendre le temps de la découvrir. Nous allons le faire avec vous, en relevant les noms des architectes qui ont particulièrement œuvré dans cette rue, et vous engageons à poursuivre par vous-même.

Les immeubles des **39 et 41** ont été réalisés par l'architecte A. Cadot. Les façades sont à l'identique, avec quelques variantes dans le décor au-dessus des fenêtres.

À l'emplacement des numéros **45-51 et 58-62** se trouvait une partie du domaine du comte de Charolais, dont nous venons de parler, pages 23 à 25.

**Au 45**, José Rizal y Alonzo (1861-1896) a vécu dans cet immeuble en 1889. Héros national philippin, il fit ses études en Espagne. Ses écrits et son activité politique critiquent la situation coloniale. Accusé à tort d'être l'instigateur de l'insurrection de 1896, il fut exécuté par les Espagnols. C'est ici qu'il a écrit « des articles et des livres qui stimulèrent l'esprit national philippin ».

À ce niveau, par temps clair, vous apercevrez le haut de la tour Eiffel et son faisceau lumineux qui, la nuit, brille de tous ses feux !

**Au 56** et square Maubeuge, les immeubles ont été construits par Édouard Joseph Duval en 1893 : balcon filant tout le long de la façade aux 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, et 5<sup>e</sup> étages, oriels de pierre sur quatre étages, grand écusson sur la façade au 3<sup>e</sup> étage.

L'architecte Charles Thion a particulièrement prospéré dans ce quartier où il a construit le **60** rue de Maubeuge et le **9** rue de Chantilly en 1892, le **58** de la rue de Maubeuge et d'autres immeubles du square Maubeuge en 1893.



**Au 62**, l'immeuble faisant l'angle avec le **12** de la rue de Chantilly a été construit par ce même Charles Thion en 1893. Cette architecture rompt avec le style haussmannien. L'aspect monumental de la façade, ses colonnes surmontées de pilastres couronnés d'un fronton et les

trois  
balcons en pierre du premier  
étage lui donnent un aspect théâtral.  
La porte d'entrée en fer forgé qui englobe  
la fenêtre de l'entresol est monumentale. On  
imagine aisément le chantier et l'activité intense  
de ce quartier durant cette période!

**Le 65** a été réalisé en 1869 par Charles-Léon Le François de Lalande. Cet architecte a travaillé avec Garnier et Rigaud, a réalisé la transformation et la façade du théâtre du Gymnase et construit le théâtre de La Renaissance. Vous retrouverez son nom sur d'autres façades des environs, mais surtout avenue Trudaine.

**Au 76**, l'immeuble, agrémenté d'une tête au-dessus de la porte en bois à deux battants et d'une autre au-dessus du 3<sup>e</sup> étage, a été construit en 1869 par H. David. Son atelier était au 1 rue de Dunkerque.

#### L'INTÉRIEUR BOURGEOIS SE SINGULARISE

Le XIX<sup>e</sup> siècle voit la fin des appartements nobles ouverts, en particulier les chambres. Souvenez-vous des chambres d'apparat et du protocole du lever des grands de ce monde... Après la monarchie de Juillet, les hôtels particuliers sont moins nombreux, l'espace de vie se privatise, se réduit et se referme derrière des portières, des doubles-portes capitonnées, des tapisseries. La chambre devient un lieu quasiment tabou, écrin des relations conjugales (du moins, dans l'idéal bourgeois). La vie privée se sépare de la sociabilité, qui désormais se limite au salon. On peut parler alors d'intimité familiale associée à une recherche de plus de confort.

Le square de Maubeuge,  
impasse privée, offre  
au regard un îlot de verdure.



**LES VIGNOBLES**  
 sur les pentes de la colline de Montmartre sont réputés avoir été les premiers du Paris, notre Île-de-France actuelle. Oscillant entre le nectar et la boisson désaltérante, voire diurétique, les commentaires qui nous sont parvenus sur sa qualité ne nous autorisent aucun jugement. Cernée par les nouveaux lotissements et concurrencée par les vins de Loire, de Bourgogne et d'Alsace grâce au progrès des transports, la vigne parisienne disparut vers 1850. Aujourd'hui ne subsiste que le vignoble montmartrois.

## RUE CADET

Chemin de la Voirie au XVII<sup>e</sup> siècle, il serait aujourd'hui au coin de la rue Cadet et de l'actuelle rue La Fayette, dans l'angle des rues Lamartine, Rochechouart et de l'impasse Briare. C'est là que l'on déposait les immondices favorables aux melons, fèves, salades et fraises cultivés dans l'enclos que ce chemin traversait. On dirait maintenant une déchetterie. La rue doit son nom à M. Cadet de Chambine, propriétaire de vastes terrains désignés sous le nom de clos Cadet qui jouxtait le clos Saint-Lazare au niveau de la rue Poissonnière. Depuis 1537, des vignes prospéraient au clos Cadet, mais nos sources ne disent pas si le vin était bon et fruité...

Le percement de la rue La Fayette en 1825 a fini d'éventrer le quartier et a coupé la rue Cadet, ne laissant qu'un tout petit tronçon dans le périmètre de Trudaine-Rochechouart.

### Les premières années de la Nouvelle-France

Au temps du clos Cadet, des vignes grimpaient sur les premiers contreforts de la colline de Montmartre. En 1644, deux propriétaires locaux décident de vendre 3 arpents de terre, soit un peu plus d'un hectare, en plusieurs terrains à construire qui au nord bordent la rue de Bellefond (alors rue Jolivet). Dix-neuf maisons seront bâties, en dépit de l'arrêt de 1548 qui fixe les limites de la ville plus au sud.

Ce hameau prend le nom de Nouvelle-France, du nom peut-être d'un établissement où des jeunes gens étaient éduqués avant d'être envoyés au Canada. Mais aucun document précis ne l'atteste.

Les vignes sont naturellement à l'origine de la création de ce hameau, et la plupart des habitants sont des marchands de vin cabaretiers. De même qu'un peu plus tard, à l'autre extrémité de la rue de Bellefond, sera loti un autre terrain, le hameau des Porcherons. Pour la joyeuse vie qu'on y mène et le nombre des guinguettes et cabarets qui y fleurissent, les Porcherons se taillent une sérieuse réputation.

Un autre atout fait la fortune de la Nouvelle-France, son appartenance à la chapelle Sainte-Anne (paroisse rurale construite avec l'accord de l'abbaye de Montmartre et qui en dépend), ce qui la place hors de l'emprise fiscale de la ville. Ainsi les marchands de vin peuvent-ils faire une concurrence rude, voire déloyale, à ceux de la ville car ils ne payent pas les mêmes impôts sur le vin. On parle même dans certains textes d'enclave franche au milieu des faubourgs... La paroisse du curé de Saint-Laurent (dans l'actuel X<sup>e</sup> arrondissement) ne pouvant percevoir la taille qui lui est due, celui-ci intervient auprès des pouvoirs publics. Il dénonce la fraude que ne peuvent empêcher les commis de l'octroi. L'aubaine ne dure pas. Le hameau est bientôt déclaré faubourg de Paris sous le nom de faubourg Sainte-Anne.

## RUE DE ROCHECHOUART (jusqu'au 42)

Pavée en 1773, cette rue dès l'origine très pittoresque en raison de sa pente, de ses commerces, de sa population, porte le nom de Marguerite de Rochechouart (1665-1727), abbesse de 1713 jusqu'à sa mort en 1727. Cet ancien chemin, qui allait de la Croix-Cadet à Clignancourt, a été ouvert sur des terrains appartenant à l'abbaye de Montmartre. En 1720, les limites de Paris sont reportées à la rue Coquenard (actuelle rue Lamartine). Très vite, une des barrières de l'octroi est installée au carrefour de cette rue et de la rue de Rochechouart. Hors des limites de Paris, le vin n'ayant pas à supporter l'octroi est donc bien meilleur marché, et l'on voit pousser des cabarets – genre d'établissements modestes, populaires où l'on se retrouve pour boire – comme des champignons. En 1774, la rue de Rochechouart en compte dix-huit. Certains d'entre eux ont des noms qui promettent quelques réjouissances et ne manquent pas d'évoquer les plaisirs qu'on espère y trouver : la Fontaine d'amour, le Caprice des dames, le Berger galant, le Roi d'Yvetot, le Père éternel, Sainte-Geneviève, la Vache noire, le Grand Suisse, le Veau qui tette (*sic*), Aux armes de Madame l'Abbesse, le Ramponneau du Gagne-Petit. Quelques années avant la Révolution française, on peut penser que, en dépit de ces noms évocateurs, quelques idées autres que grivoises devaient circuler. Nous laissons le lecteur libre de les imaginer. En 1842, l'auteur Paul de Kock dit que s'«il n'y a plus à Paris de cabarets proprement dits, il y a une immense quantité de marchands de vins».

**Au 10**, le feu prend dans un atelier d'encadrement le 9 juin 1990. Six personnes sont aux prises avec les flammes – deux femmes et un bébé trouvent la mort.

N'hésitez pas à pousser la porte du **20**, siège et réseau associatif d'Artisans du monde. Cette première boutique ouverte par l'association propose des produits venant de tous horizons. Avec ses 135 points de vente en France, Artisans du monde prône la garantie d'un prix juste aux producteurs et inscrit son action dans une optique de développement durable, valorise la diversité culturelle et, dans une plus large mesure, propose une réflexion sur les échanges Nord-Sud.



L'accroche de cette couverture de carte routière fait dire à Pasteur que «le vin est la plus saine et la plus hygiénique des boissons». Autre temps, autre vérité !

### L'OCTROI

est une taxe que certaines communes étaient autorisées à percevoir sur les marchandises de consommation locale. Une barrière d'octroi était située à l'extrémité Est de la rue de Bellefond, juste sur la placette où se trouve une des sorties de la station du métro Poissonnière.





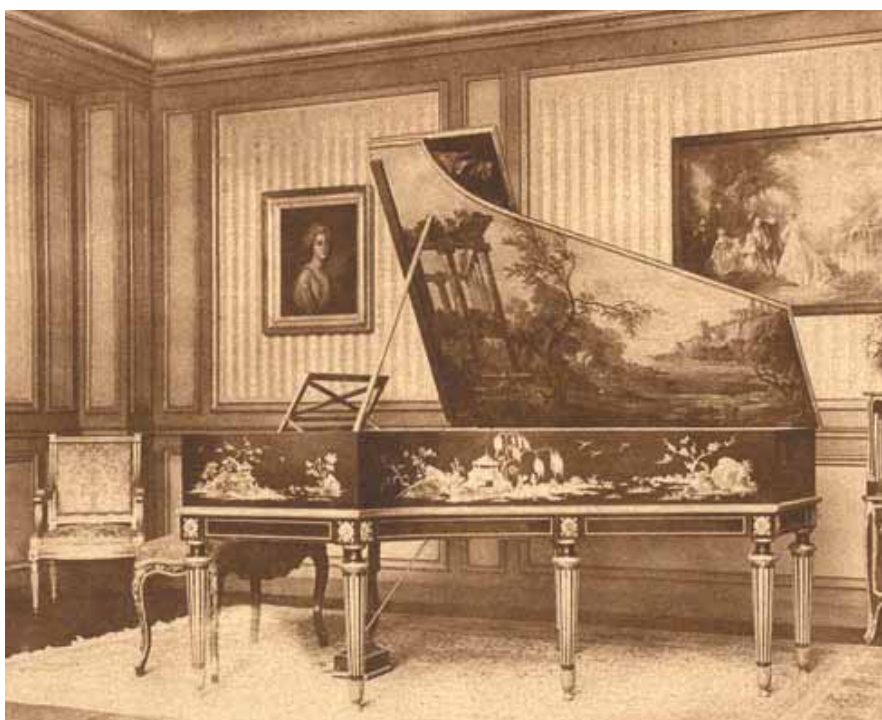
Au 22, c'est au centre Valeyre que l'on peut profiter de la piscine, de la bibliothèque, de la cédéthèque et du gymnase. Depuis la rentrée 2005, l'école maternelle y accueille les réunions du conseil de quartier. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les pianos Pleyel occupaient cet espace qui résonnaient des sons les plus puissants.

**CHEF DE BATAILLON,  
PAUL VALEYRE  
EST MORT POUR LA  
FRANCE EN JUIN 1940**

Inutile de chercher une plaque commémorative à l'entrée, sur un mur ou au sol. Étrangement, il n'y en a pas ! Réparons vite cet oubli. Ce centre qui associe études et loisirs honore la mémoire de Paul Valeyre, directeur de 1937 à 1939 du cours complémentaire de la rue Milton, aujourd'hui collège Gauguin.



Sous la houlette de l'architecte Marcel Chappey, grand prix de Rome, ce centre a été bâti sur un terrain de 3 250 m<sup>2</sup>. La première rentrée scolaire s'est faite en 1969, soit quelques mois avant l'inauguration officielle du lieu, le 12 avril 1970.



Cette publicité pour le piano Pleyel, série A. de Montry, décoré par Léo Huillard, est parue dans *Le Théâtre et Comœdia Illustré* n° 41 du 1<sup>er</sup> janvier-1<sup>er</sup> mars 1925, et précisait :  
« Pleyel étudie et exécute tous projets de décoration de pianos de styles ancien et moderne. Des pianos de luxe sont visibles dans ses salons, 22, rue Rochecouart, et son service d'art décoratif se tient à la disposition de la clientèle pour lui présenter une collection remarquable de clichés autochromes Lumière des instruments fabriqués, photographiés chez ses clients. »

# PLEYEL

Ignace Pleyel, vingt-quatrième enfant d'un pauvre maître d'école, est né le 1<sup>er</sup> juin 1757 à Ruppersthal, près de Vienne. Il est mis pendant cinq ans en pension chez Haydn qui lui enseigne la musique. C'est ainsi qu'il deviendra un jour compositeur à son tour. En 1795, il s'établit à Paris et fonde une maison d'édition qui publie ses propres œuvres et celles de Haydn, Beethoven, Hummel, Boccherini, Onslow, etc. En 1808, il décide de créer une fabrique de pianos et prend très vite son fils aîné, Camille, comme associé. Il faut lutter contre la réputation « foudroyante » des pianos Erhard. Parmi ses premiers clients, la reine d'Espagne.

Dans les années 1820, comment répondre aux exigences d'artistes comme Franz Liszt qui exécutent « les traits les plus compliqués » et frappent « les accords les plus riches » ? Les dernières sonates que Beethoven vient d'écrire réclament aux pianistes une technique prodigieuse et aux pianos des ressources infinies. Les transcriptions de ses symphonies et de la *Symphonie fantastique* de Berlioz par Liszt exigent du piano une sonorité considérable.

Alors Camille Pleyel et Kalkbrenner – professeur qui connaît parfaitement les ressources et les faiblesses du piano – travaillent de concert à la transmission des marteaux à la corde. Et voilà la naissance « d'un barrage en fer fondu » qui offre une résistance invincible à l'action des cordes et donne un plus grand volume de son, en laissant la table d'harmonie à découvert. Les ateliers, installés rue Cadet, occupent 350 ouvriers et produisent 1 400 pianos par an.

Mais Pleyel n'en reste pas là et décide très vite d'ouvrir, 22 rue de Rochechouart, une salle de concerts à laquelle il adjoint une salle de quatuors. En décembre 1839, pour l'inauguration, est joué un morceau pour 8 pianos à 32 mains !!!! Toute la haute société parisienne est là et une longue file d'équipages, lit-on dans *La Gazette musicale*, a « tenté l'audacieuse escalade de la rue Rochechouart ».

Chopin, Liszt, Saint-Saëns, César Franck, Gounod, Edvard Grieg, Delibes... sont passés par là.

## Fabrication de marteaux.

Le journaliste et écrivain, Julien Turgan, précisait en 1865 : « L'érable, l'alisier, le noyer, le fresne sont encore employés pour un certain nombre de petites pièces dont l'importance est très secondaire, sauf, cependant, l'érable pour les têtes de marteaux. [...]

Toutes les pièces du clavier et de la mécanique ont été collées, enveloppées de peau, de feutre, de drap, de molleton, de tiretaine, et enfin assemblées dans les ateliers de la rue Rochechouart. »





Atelier de tableurs.

« Les ouvriers chargés de l'assemblage de la caisse, qui se termine en entier rue Marcadet et reçoit rue Rochechouart son mécanisme et ses cordes, ont donc sous la main et toutes prêtes les pièces qui leur sont nécessaires, et assemblent un piano comme les mosaïstes font une fleur, ou plutôt comme nos compositeurs mettent en forme une page », écrit encore Julien Turgan.

Nous ne résistons pas à l'envie de vous faire partager ce que Liszt a écrit, le 2 mai 1841, dans *La Gazette musicale* :

Lundi dernier à 8 heures du soir, les salons de M. Pleyel étaient splendidement éclairés, de nombreux équipages amenaient incessamment au bas de l'escalier couvert de tapis les jeunes gens les plus à la mode, les artistes les plus célèbres, les financiers les plus riches, les grands seigneurs les plus illustres, toute une élite de société, toute une aristocratie de naissance de fortune, de talent et de beauté. Un grand piano était ouvert sur une estrade. [...] celui que l'on attendait, que l'on voulait voir, entendre, applaudir, ce n'était pas seulement un artiste de grand renom, c'était tout cela et plus que tout cela, c'était Chopin.

George Sand  
par Alfred de Musset,  
en 1833.



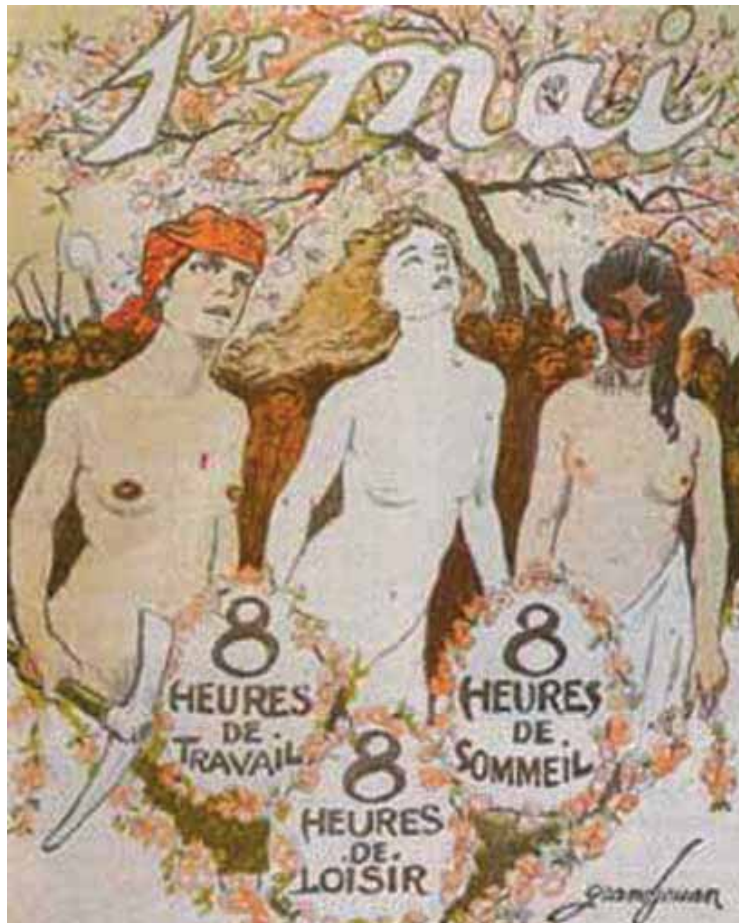
et George Sand, dans *Un hiver à Majorque* :

Le pianino de Pleyel, arraché aux mains des douaniers après trois semaines de pourparlers et quatre cents francs de contribution, remplissait la voûte élevée et retentissante de la cellule d'un son magnifique.

**Au 28**, Jean-Louis Mercier, fourbisseur d'armes, mettait dans les années 1740, une «petite maison» – à l'angle des rues de Bellefond et de Rochechouart – à la disposition d'une société secrète où se rendait le comte de Charolais. Les mauvaises langues disent qu'en fait de société secrète, il ne s'agissait que de parties fines entre grands seigneurs et dames galantes. Ce Mercier n'est autre que le père de Louis-Sébastien Mercier (1740-1814) l'auteur du *Tableau de Paris* (en 12 volumes) que vous allez retrouver dans le Couchant et qui décrit si bien les «tueries» ou abattoirs.

C'est au théâtre des Folies Rochechouart, installé **au 42**, que se déroule du 15 au 20 juillet 1889 le Congrès ouvrier international de Paris, inauguré la veille salle Pétrelle. Il doit consacrer la fondation de la II<sup>e</sup> Internationale. Une résolution adoptée à l'unanimité par les délégués de 21 pays, parmi lesquels Wilhem Liebknecht et August Bebel pour le parti social-démocrate allemand, Victor Adler pour le parti social-démocrate autrichien, le Roumain Many, le Russe George Valentinovitch Plekhanov, recommande «une grande manifestation internationale à date fixe», «dans tous les centres ouvriers d'Europe et d'Amérique en faveur de la journée à 8 heures de travail», et adopte la date du 1<sup>er</sup> mai de l'année suivante: 1890.

Les Folies Rochechouart deviennent, en 1910, le Théâtre Moderne. Vous pouvez rêver à ce qui s'est passé dans ce théâtre, mais prenez garde aux pigeons nichés dans les acacias, ils n'hésitent pas à vous décorer pour la journée.



Lithographie  
de Jules Grandjouan,  
pour *L'Assiette au beurre*  
de 1906.



*C'est d'ici que vous apercevrez le Sacré-Cœur !  
Nous vous invitons  
à poursuivre votre promenade  
à la découverte du Levant modelé,  
au fil du temps,  
par les ateliers et les usines.*



*Levant*

**RUE DE ROCHECHOUART  
À RUE  
DU FAUBOURG POISSONNIÈRE  
[NORD]**



- RUES DE ROCHECHOUART À PARTIR DU 46-48
- CONDORCET JUSQU'ÀUX 21/30 ● THIMONNIER ● LENTONNET
- PÉTRELLE ● DE DUNKERQUE DES 38/51 AU 66 ● DU DELTA
- DU FAUBOURG POISSONNIÈRE À PARTIR DU 143
- BOULEVARD DE ROCHECHOUART DU 1 AU 19 (VOIR SUITE DANS COUCHANT)



Les numéros en petits caractères sont ceux des immeubles en face, de chaque côté de la rue Pétrelle.

Domage que cette vieille habitude se soit perdue !

## RUE DE ROCHECHOUART (à partir du 46-48)

Nous avons laissé la rue de Rochechouart au 42 à l'emplacement de ce qui était le Théâtre Moderne, alias Folies Rochechouart, et nous vous invitons à continuer votre promenade. La rue grimpe encore entre la rue Condorcet et la rue Pétrelle; en revanche, au niveau de l'avenue Trudaine la pente est nettement plus douce. Il y a quelques années, le 85, unique autobus à emprunter cette voie, avait du mal à redémarrer au feu rouge, surtout le soir quand les passagers se serraient nombreux dans le couloir et que les moteurs étaient moins puissants qu'aujourd'hui. Les retardataires s'accrochaient à la plate-forme arrière sous l'œil indulgent du contrôleur, alors que le moteur hoquetait péniblement pour reprendre son rythme.

**JULIEN TURGAN,** journaliste et écrivain, se souvient de l'étonnement que lui causa le hall élevé au n° 54, lorsqu'il visita l'usine naissante, vers 1856: « À cette époque, on ne connaissait guère encore ce système de cours couvertes à la hauteur du dernier étage des maisons: les plus hardis se bornaient à couvrir à la hauteur du rez-de-chaussée.

Ce système a été adopté par M. Godillot dans toutes ses constructions. Il a ce grand avantage de pouvoir utiliser en galeries vivement éclairées les saillies de chaque étage, tout en conservant pour le rez-de-chaussée l'espace, la lumière et

De chaque côté de la rue de Rochechouart, aux numéros 52 et 54, 61 à 65, Alexis Godillot installe cinq ateliers de fournitures militaires, de 1854 à 1875. En 1895, ces immenses ateliers sont détruits par un incendie, et curieusement, pour nommer la rue percée à leur place, c'est Barthélemy Thimonnier, l'inventeur méconnu de la machine à coudre, qui a été préféré à Alexis Godillot.

### L'irrésistible extension des établissements d'Alexis Godillot

En 1854, la guerre de Crimée éclate, les soldats souffrent du froid, les armées manquent de matériel... Alexis Godillot soumissionne, obtient la commande de tentes de troupes et construit sa première usine rue de Rochechouart, au 54.

Le hall de l'usine centrale.

l'air. Les machines peuvent s'élever à toute hauteur dans le hall central, et les transmissions s'y développer sans risquer d'y heurter le plafond. Des monte-charges font le service des galeries superposées, et, à peu de frais, ramènent tous les étages comme sur un même plan. »

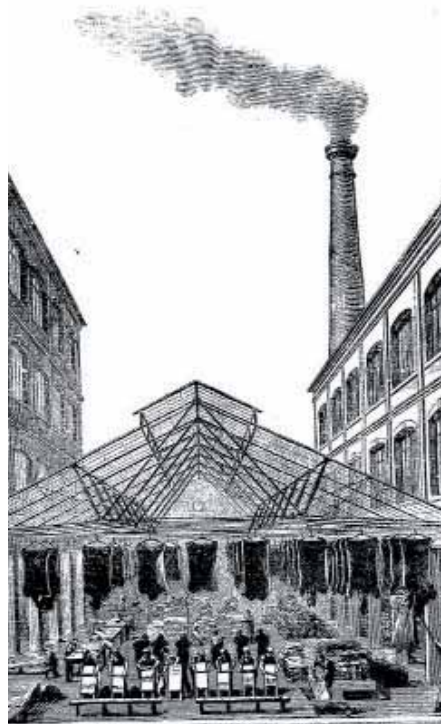


Ayant ainsi fait ses preuves, il se voit confier de nouveaux marchés pour l'habillement et la chaussure (il en fournit cent mille paires en 1859), dont la fabrication était jusque-là réservée aux ateliers régimentaires. Assuré en 1860 d'un marché de cinq ans, il construit deux nouvelles usines de l'autre côté de la rue de Rochechouart, l'une au 61, l'autre aux 63 et 65. En 1867, ces usines peuvent produire plus d'un million de paires de chaussures et d'effets d'habillement.

D'autres ateliers au 52 complètent ceux du 54, et en 1875 s'ajoute à l'ensemble une corroierie construite en parallèle et en équerre avec les ateliers précédents. Elle traite les cuirs fournis par la tannerie Godillot de Saint-Ouen. Après la chute de l'Empire, les établissements Godillot ont toujours la plus grosse part des fournitures militaires : en 1878, ils assurent la fourniture du grand équipement, de la chaussure, de la coiffure et de l'habillement pour neuf corps d'armées, plus le gouvernement de Paris.

En 1881, Alexis Godillot, qui a construit des usines à Nantes et à Bordeaux, transforme son entreprise en une société dont il détient la majorité des actions. Lorsqu'il décrit les établissements Godillot en 1882, Julien Turgan admire la division et l'organisation du travail. Par exemple, trois principes sont appliqués à la fabrication des chaussures :

Des machines sont utilisées dans les opérations préliminaires : traçage, découpage à l'emporte-pièce, battage au marteau mécanique des semelles découpées... Le travail de confection est divisé en sections où l'ouvrier, travaillant à la main, est voué à la même phase de fabrication. Seules les coutures sont faites par des cordonniers, à la main,



La corroierie.



Pour réaliser ce catalogue commercial illustré, édité en 1862, Alexis Godillot a fait appel à un photographe.

### Les célèbres « godillots »

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la silhouette du fantassin est associée à de surprenants souliers en cuir à bout plus ou moins carré, portés indifféremment au pied droit ou au pied gauche. La qualité des chaussures, devenue primordiale pendant les campagnes napoléoniennes, fait l'objet de décrets en 1801, 1817 et 1828. « Les pieds des fantassins connaissent ensuite deux révolutions majeures : l'adoption de souliers différents pour le pied droit et le pied



gauche en 1843, dont le cordonnier Alexis Godillot sera le fournisseur exclusif après 1859 ; l'adoption en 1881 du brodequin dit "napolitain", dont la tige recouvre la cheville, afin de dispenser de l'utilisation de guêtres. »

La fabrication de chaussures.

selon les prescriptions de l'armée. Le finissage est mécanique. Alors que la production par homme dans la fabrication ordinaire ne dépasse guère une paire par jour, elle atteint trois paires par jour dans l'usine de M. Alexis Godillot.

### Le terrible incendie

Deux ans après la mort de leur fondateur, les établissements Godillot seront détruits le 1<sup>er</sup> juillet 1895 par un immense incendie, qui se déclare à 12 h 20, alors



L'effondrement de la charpente en verre et en métal, symbole du modernisme des ateliers, est le signe de leur irrémédiable destruction.

que les ouvriers sont partis déjeuner. On lit le 14 juillet dans le *Supplément littéraire illustré du Petit Parisien* :

Alimenté par les matières éminemment inflammables entassées de tous côtés, le feu fait rage de toutes parts... Pour comble de malchance, un vent violent soufflant du sud-ouest active encore le foyer. En quelques minutes les ateliers Godillot ne forment plus qu'un vaste et énorme brasier. Les flammèches enflammées viennent tomber sur les toits des maisons voisines et provoquent bientôt des commencements d'incendie... Le sinistre prend des proportions considérables. Il est une heure moins le quart et les pompiers ne sont pas encore arrivés...

Quand les pompes à vapeur de Château-Landon et des casernes proches sont mises en batterie, les jets de pompe, faute de pression (les prises se trouvant sur la même artère de canalisation), peuvent à peine atteindre le premier étage des maisons... À 14 h, les pompes fonctionnent enfin, mais

les ateliers d'équipement flambent comme une allumette.



Un amas de décombres, déposé sur le trottoir de la rue Pétrelle, dont une grande quantité de ces célèbres souliers dits « godillots » à moitié consumés par le feu. Pour donner une idée de cet épouvantable sinistre, disons que douze maisons, sans compter les ateliers Godillot, étaient, à deux heures, complètement en flammes dans les rues Rochechouart, Pétrelle et Condorcet...

À 14 h 10,

un fracas épouvantable se fait entendre. Les fermes en fer soutenant la toiture des ateliers d'équipement viennent de s'effondrer; une gerbe d'étincelles et de flammes monte dans le ciel obscurci par une fumée intense et on n'aperçoit plus qu'un amas enchevêtré de fer rougi à blanc et de poutres incandescentes. Il n'y a plus rien à faire...

**Au 56**, l'hôtel particulier construit en 1842 par Marie Alexandre Duflocq pour lui-même sera vendu à Alexis Godillot en 1855.

Les rues Thimonnier et Lentonnet qui se trouvent à droite en montant ont été percées puis loties sur les terrains laissés libres à la disparition des ateliers Godillot.

**Au 57**, le peintre animalier Troyon meurt en 1865. En 1832, il se lie avec les jeunes peintres de plein air, Théodore Rousseau et Daubigny, et travaille avec eux en forêt de Fontainebleau. C'est après un voyage en Hollande (1846-1847), où il découvre les œuvres de Potter et de Cuyp, qu'il introduit des motifs animaliers dans ses paysages. On peut voir *Le Retour à la ferme* au musée du Louvre. Dans les derniers mois de sa vie, frappé de démence, il se met à peindre des vaches dans les arbres.

Toujours **au 57**, de 1888 à 1897, un hôtel particulier de deux étages, avec jardins et dépendances, abritait la première école dentaire de Paris. Cette école était dite « libre » parce que fondée par le Cercle des dentistes de



Paris, sous l'impulsion de deux praticiens: Emmanuel Lecaudey et Charles Godon, sans aide ni tutelle de l'État. Financée par une souscription nationale, elle délivrait son propre diplôme de « chirurgien-dentiste de l'école professionnelle dentaire de Paris ».

Associée à un hôpital – les étudiants apprennent l'art dentaire en soignant de vrais malades –, l'école fut d'abord installée dans un appartement au 23 rue Richer, avant de venir dans des locaux plus grands rue de Rochechouart: une salle de conférences, de petites salles de clinique et d'anesthésie, et surtout une grande salle d'opération, éclairée par de larges baies et pouvant contenir jusqu'à quarante fauteuils répartis sur quatre rangées, étaient utilisées pour l'enseignement. Agrandie vers 1894, aux dépens de toute la partie utilisable du jardin de l'hôtel, la salle d'opération sera réaménagée avec de nouveaux fauteuils, les fauteuils de Malmezer. L'école sera transférée rue de la Tour d'Auvergne au mois de juillet 1897.



Le fauteuil de Malmezer, doté d'un marchepied réglable, d'un dossier inclinable et d'une assise de siège réglable en hauteur, a été adopté par l'école pour son mécanisme simple, robuste et son prix peu élevé.





Le corps du bâtiment sur rue a une distribution très particulière inspirée par la « rue-galerie » de Fourier : les logements de deux pièces sont disposés de part et d'autre d'une cour oblongue éclairée zénithalement. On y accède par un jeu de passerelles et de volées d'escaliers indépendantes de la maçonnerie et dont la disposition a pour but de faire pénétrer la lumière jusqu'au rez-de-chaussée. Mais cette distribution théâtralise les circulations et favorise la surveillance collective.

**Au 58**, derrière une grille qui laisse largement voir la verdure du jardin se trouve la cité Napoléon, la première cité ouvrière construite à Paris. Dès 1849, le prince Louis-Napoléon Bonaparte (il est l'auteur de *L'Extinction du paupérisme* publié en 1844, et a été marqué par l'exemple de la ville de Londres dans laquelle il a vécu en exil) décide de confier à l'architecte Marie-Gabriel Veugny la réalisation d'un petit « phalanstère » qui associe des logements, des équipements collectifs au rez-de-chaussée (buanderie, pavillon de bains) et des services (boutiques, salle d'asile, visites gratuites d'un médecin...). Le projet est original non seulement sur le plan architectural, mais aussi parce qu'il est réalisé dans la ville et non à la campagne, à l'initiative de l'État (avec la participa-



Fontaine de la cité Napoléon, envahie par les plantes.

tion d'actionnaires philanthropiques) et non d'un entrepreneur pour ses propres ouvriers – comme le sera le familistère de Godin à Guise dans l'Aisne. Toutefois, il a gardé de son inspirateur, le socialiste utopique Charles Fourier, les idées de clôture et d'organisation collective: une grille, close à 22 heures (impossible de rentrer chez soi plus tard!), ferme la jolie cour plantée d'arbres, avec sa fontaine et sa lanterne à gaz. De plus, un règlement coercitif, comprenant une centaine d'articles, régit la vie des 250 locataires et instaure un contrôle social refusé massivement par les ouvriers. La « caserne Rochechouart » restera le prototype de ce qu'il ne faut pas faire. Napoléon III en tire très vite la leçon. Lorsqu'il lance, en 1852 (la cité, inaugurée en 1851, ne sera terminée qu'en 1853), un concours pour la construction de demeures ouvrières, il demande aux architectes de concevoir « un bâtiment, une maison qui ne constitue aucunement une sorte de ghetto ou de béguinage ».

Les appartements appartiennent aujourd'hui à des propriétaires privés. L'entrée est réglementée, mais un regard discret n'est jamais répréhensible.



Lors de l'exposition universelle de 1867, le « petit prince » remet à son père, Napoléon III, la médaille que lui ont valu ses efforts concernant le logement ouvrier. 311 logements, subventionnés par le ministère de l'Intérieur, sont achevés en 1864, boulevard Diderot. 40 maisons, dessinées par l'empereur lui-même, seront construites par une compagnie anglaise, avenue Daumesnil. Ces interventions resteront ponctuelles et très en deçà du programme initial de Napoléon III: d'abord, une cité ouvrière dans les trois arrondissements les plus populaires; par la suite, une dans chacun des autres.





« **COMCEDIA** » fondé le 1<sup>er</sup> octobre 1907 par Henri Desgranges est l'un des premiers quotidiens à s'être consacré au théâtre, aux arts et aux lettres. De 1914 à 1919, sa publication est interrompue. Sous l'Occupation, René Delange en prend la tête et se montrera ambigu, ménageant à l'occupant une page à sa gloire : « Connaître l'Europe », tout en laissant s'exprimer les écrivains hostiles à l'état des choses. On y lut des textes de Jean Giraudoux, Jean Paulhan, Colette, Paul Claudel, Paul Léautaud, Jean-Louis Barrault, Valéry, Léon-Paul Fargue, Dullin, Sartre..., et des chroniques régulières d'Arthur Honegger, Audiberti. Le titre disparaît à la Libération.

### Du tremplin à la... scène

Qui pourrait imaginer aujourd'hui qu'il y eut là, entre le 59<sup>bis</sup> et le 67, successivement une piscine, un marchand de meubles, un music-hall, un cinéma... et même un théâtre !

---

#### « Sur les chantiers », dans « Comœdia » du 21 septembre 1912

Hier, en descendant la rue de Rochechouart, nous avons eu la curiosité d'entrer dans le vaste et confortable music-hall que M. Lucien Klopp, l'actif et avisé manager, fait actuellement *a...manager*, en vue de l'ouverture prochaine... Le Coliseum a une longue histoire. Il fut autrefois la piscine Rochechouart. Puis le directeur envoya ses locataires... aux bains, et la piscine devint la propriété d'un grand marchand de meubles, qui y installa un important garde-meubles. Un nouveau changement survint l'an dernier et l'immeuble reçut une nouvelle affectation ; cela se rapprochait un peu de la piscine, puisqu'il y eut désormais... une scène. Il est entre les mains d'un impresario qui a fait ses preuves : « J'ouvrirai au début du mois d'octobre... Ma salle a été entièrement remaniée. J'ai rendu le promenoir plus confortable. J'ai fait poser partout des tapis moelleux... Bref, j'ai voulu faire du Coliseum un music-hall très moderne. »

---

Ce music-hall « très moderne », le Coliseum, est racheté par l'EDF en 1957. Au 65<sup>bis</sup>, qui n'existe plus aujourd'hui, on pouvait voir, dans la salle Roxy-Rochechouart, de grands films et entendre des orchestres de jazz.

En 1957, le Théâtre de poche de Montparnasse, dont *Combat* dit le 18 décembre que « le théâtre de poche fermé, c'est un flambeau éteint. Il n'en est plus tant d'allumés dans Paris », ferme pour cause de travaux.

Il va renaître au 65, dans ce qui était le hall d'entrée de l'ancien Coliseum, sous le nom de Nouveau Théâtre de poche. D'une centaine de places, il redevient ainsi le plus petit théâtre de Paris. André Cellier qui le dirige monte, sur ses 3,60 m<sup>2</sup> de scène, un spectacle de Strinberg, composé de deux pièces en un acte – *Créanciers* et *La plus forte*.

Le NTP ouvre le 12 décembre 1957. Dans le programme, Cellier précise : « Cette modeste salle créée de toutes pièces, avec le seul concours de cama-

Arlette Merry et Gérard-Guillaume dans *Créanciers*.



rades dévoués sans qu'aucun entrepreneur participe aux travaux risque fort d'avoir le sort du théâtre ouvert en 1888 à Stockholm par Strinberg, et qui joua, une seule fois, un programme composé de... *Créanciers* et *La plus forte*. » Cette crainte était vaine, et le succès de presse fut tel que la programmation tiendra cinq mois. « C'est au Nouveau Théâtre de poche que l'on approche, en ce moment, le plus près qu'il est possible du théâtre », écrit Jacques Lemarchand dans *Le Figaro littéraire*. L'une de nous y a joué *Sur la grand'route* de Tchekov, et en garde un souvenir ému. Mais la vie du NTP sera brève. Quelque deux années seulement ! Les bulldozers et les bétonneuses arrivent, et tout disparaît.

Au 66 était l'enseigne des Variétés-Rochecouart, vaste cinéma des années 1920 qui appartenait à la société de gérance Pathé-Frères. M. Saccardy, impresario, y ouvre le 19 septembre 1941 le Music-Hall de Montmartre, d'une capacité de 900 places. En une année, sous la direction d'orchestre de Germaine Mordant, maints artistes et chanteurs font vibrer la salle : Raymond Cordy, les Frères Isola, Zavatta et Manetti, le Jazz de Paris, Marguerite Gilbert, Lucienne Delyle, Damia, Fréhel. En août 1942, le music-hall ferme ; le cinéma reprend ses droits. Pour un court moment.

### De l'audace des femmes

Marie Valsamaki qui ne recule devant rien arrive et déclare : « Je veux faire un théâtre d'art, placé sous le parrainage de Verlaine, nom dorénavant inscrit en titre. » La salle, de 650 fauteuils, bien chauffée, parfumée, est inaugurée le 26 novembre 1945. Le 16 février 1946, le mélo dramatique de Jean Nohain, *Le Bal des pompiers*, avec pour toile de fond la libération de Paris, est un succès. L'adaptation théâtrale par Boris Vian de *J'irai cracher sur vos tombes* dans une mise en scène de Fred Pasquali, des décors de Jean Bouillet et avec Daniel Ivernel dans le rôle de Lee Anderson est créée le 22 avril 1948. Alors que *Le Monde* du 22 avril annonce en page 6 « la pièce la plus audacieuse de la saison », la critique se déchaîne. Le 12 mai 1948, *Le Canard enchaîné*, journal satirique en publie une parodie sous la signature d'Yvan Audouard : « À la manière de... Boris Vian, J'irai batifoler dans vos plumards... »

Et hop ! le théâtre change de nouveau de main en 1963. Alexandra Roubé-Jansky a vendu jusqu'à ses bijoux et sa maison pour l'acheter. Le 5 février 1954, on le baptise à la vodka Théâtre des Arts. Parmi les invités,

### « CARREFOUR » DU 16 NOVEMBRE 1945 INFORME SES LECTEURS

Paris sera doté d'un nouveau théâtre qui portera le nom d'un de nos plus grands poètes, celui de Verlaine. La scène est conçue par M. Nicas : plateau central encadré de deux colonnes monumentales, baptisées « tourelles » qui, se soulevant selon un mouvement télescopique, découvrent deux petites scènes qui sont elles-mêmes reliées par un proscenium. Ainsi, sans le recours de machines compliquées qui détournent l'attention du spectateur, les tableaux pouvant se succéder sans interruption, l'action se déroule soit sur la scène, soit sur l'une ou l'autre tourelle, soit sur le proscenium ou même sur plusieurs de ces emplacements à la fois.



Fréhel.

Damia.



## ● *Levant*



Responsable, de 1931 à 1939, du feuilleton littéraire de *L'Action française*, **Robert Brasillach** écrivait parallèlement dans l'hebdomadaire *Je suis partout*, l'un des principaux creusets intellectuels du fascisme français. « On ne matra le fascisme étranger que par le fascisme français, le seul vrai fascisme », y écrivait-il le 14 avril 1939. Rédacteur en chef dès 1941, il quittera le journal en août 1943. Il adhère sans réserve à sa ligne politique faite de progermanisme et d'antisémitisme. Lorsque sa mère est arrêtée, à la Libération, il se rend à la préfecture de police et se constitue prisonnier. Le procès s'ouvre le 19 janvier 1945. Condamné à mort, il sera exécuté le 6 février 1945.

Ces dessins de Gring ont été publiés dans *Samedi-Soir* du 11 février 1954 à l'occasion du baptême, de cinq heures à minuit, du Théâtre des Arts.

Armand Salacrou, Roland Dorgelès, Maurice Béjart, Arletty... *Gigi*, adaptée par Colette avec la collaboration d'Anita Loos dans un décor de Suzanne Laliq, est mise en scène par Jean Meyer. *Poppi*, farce napolitaine de Georges Sonnier, doit son succès à Louis de Funès. Alice Cocéa, alors directrice artistique, n'a pas cette chance. Le 15 novembre 1957, elle présente *La Reine de Césarée* de Robert Brasillach. Elle est Bérénice, Jacques François, Titus, et Raymond Hermantier, Antiochus. Le 17, jour de la générale, 250 manifestants appartenant pour la plupart au comité d'action de la Résistance quittent, vers 20h40, la place du Delta et descendent la rue de Rochechouart. Ils distribuent des tracts reproduisant des articles de Robert Brasillach. Groupés devant le théâtre, ils invectivent les invités. On casse des vitres, des coups de poing s'échangent, des fourrures sont arrachées. Le 18, la salle est calme. À la réplique, « la guerre est une belle chose », la manifestation jaillit. Les meneurs clament « Interdiction ! », tandis que la majorité des spectateurs répond « Liberté ! ». La police évacue la salle. La représentation est annulée. Le 29 novembre, Alice Cocéa entre en scène sous les ovations. Le 20 décembre, un groupe d'une trentaine de personnes fait irruption. Des pétards éclatent. La panique gagne la salle. Les manifestants démolissent et cassent tout ce qu'ils trouvent. La police intervient, embarque les perturbateurs. Les recettes chutent... et à la quarante-troisième représentation, on tire le rideau.

Dans ses pages consacrées aux spectacles, *Le Nouvel Observateur* du 13 décembre 1967 propose à ses lecteurs *Le Cimetière des voitures* d'Arrabal, dans une mise en scène de Victor Garcia : « Un festival Arrabal monté par le plus doué sans doute des metteurs en scène actuels. » Jean-Claude Drouot est un Christ écartelé dans un décor bric-à-brac de bidonville. Le spectacle fait scandale et tient l'affiche jusqu'en mai 1968.

En novembre, *Je ne veux pas mourir idiot* de Wolinski est à l'affiche, accompagné d'une exposition de dessins politiques présentés dans le hall. Et une première : ce spectacle est sans programme, sans pourboire et sans entracte. Mais le miracle ne se produira pas, et le théâtre, lui, mourra... non pas idiot, mais mis à la casse par des bulldozers et remplacé par un immeuble, plutôt laid ; nous vous laissons le soin d'en juger.





Au 67 se cache une belle cour,  
mais le portail est clos en permanence.  
On peut toutefois y admirer les mosaïques qui  
décorrent le porche et imaginer ce qu'étaient  
les bains de fumigation auxquels on  
pouvait s'adonner.

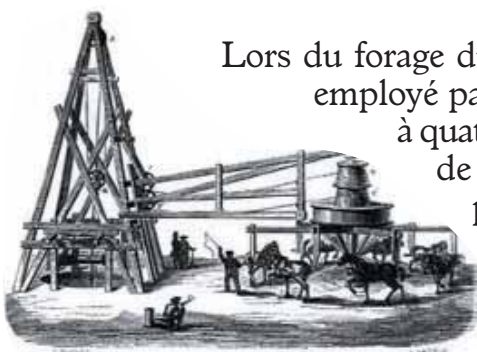
Au 69 sont entrées et sorties des tonnes de matériaux ces derniers temps. Derrière une façade des plus discrètes se cachait un bâtiment industriel de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une jolie structure en métal d'une quinzaine de mètres de haut coiffée d'une verrière. Autrefois était installée ici une entreprise fondée par Louis-Georges Mulot (1792-1872) qui s'était rendu célèbre par le percement du puits de Grenelle, le premier puits artésien de Paris : les travaux durèrent de 1833 à 1841 et il fallut creuser jusqu'à 506 mètres de profondeur avant que l'eau jaillisse, à la température de 27,6°. Il lui revient aussi l'honneur d'avoir découvert, en 1839, le bassin houiller du Pas-de-Calais par le sondage d'Oignies près de Hénin-Liétard.

Léon et Saint-Juste Dru, ses successeurs, qui reprirent et améliorèrent le matériel et les techniques de sondage et de forage qu'il avait mis au point, furent chargés, en 1866, de creuser le puits artésien de la Butte aux Cailles, qui alimente toujours la piscine construite sur le site du puits en 1922-1924. Une trace de cette entreprise subsiste sur la plaque en pierre gravée rédigée en latin, que l'on peut voir encore dans la cour de l'immeuble. Heureusement, celle-ci a non seulement résisté aux travaux, mais est maintenant nettoyée et parfaitement lisible.

HIC PRIMVS FODICATORIS ARTEM  
EXERCVIT INDVSTRIOSE LVDOVICVS  
GEORGIVS MVLOT ANNO MDCCCXXV  
POSTEA AMPLIFCAVIT LEO DRV  
TERRARVM PERITVS SCRVTATOR  
A EDESQVE PENITVS REA EDIFICARE  
IUSSIT ANNO MDCCCLXXV



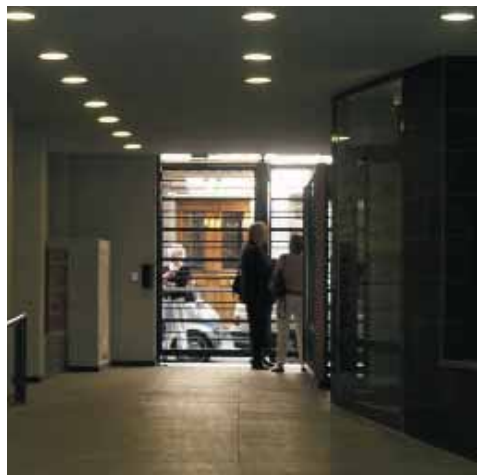
Nous offrons une traduction aux lecteurs dont les connaissances latines seraient restées coincées dans le Gaffiot de leur jeunesse... : Pour la première fois, ici, Louis Georges Mulot exerça habilement son art du forage en 1825. Léon Dru, expert en sondage des sols, l'agrandit par la suite et fit reconstruire plus profondément l'édifice en 1875.



Lors du forage du puits de Grenelle, le matériel de sondage employé par Mulot se composait surtout d'une chèvre à quatre pieds, haute d'environ 18 mètres, entourée de parois en planches ; l'appareil moteur comprenait deux treuils munis de deux roues de carriers aux échelons desquels s'appliquaient six à douze hommes, jusqu'à la profondeur de 510 mètres.

## ● *Levant*

**Du 68 au 70**, sur le trottoir en face, un nouvel immeuble brille de tous ses feux. Cette grande parcelle qui a également une sortie **au 39<sup>bis</sup>** rue de Dunkerque était précédemment occupée par une clinique dentaire gérée par la Caisse d'assurance maladie. La Ville de Paris a pu se rendre propriétaire des lieux pour y faire construire une école maternelle, une crèche de 50 berceaux, des logements sociaux et une cuisine scolaire. La construction a été précédée d'une longue période de désamiantage des anciens locaux. Les habitants du cinquième étage face au chantier ont pu bénéficier du soleil levant le temps des travaux. Fini. Dommage !



Une date a marqué le 76 et les habitants en ont longtemps gardé la mémoire. Mais petit à petit, les êtres disparaissent..., et qui se souvient encore dans le quartier du 19 avril 1919? Ce jour-là, on arrête le premier tueur en série de l'histoire criminelle parisienne. Le samedi 25 février 1922 à 6 h 10 l'histoire prend fin: en ce petit matin, par temps clair, Henri Désiré Landru est guillotiné. Il venait d'avoir cinquante-trois ans.

Malgré la passion que l'affaire suscita, les conclusions auxquelles sont arrivés enquêteurs et magistrats étaient un peu maigres: pas de preuves vraiment tangibles. On parle de cent kilos de cendres dont 996 grammes d'os humains... Ce qui n'est pas grand-chose, et a été répertorié ainsi: 103 débris de crânes, 6 rochers, 4 apophyses, trois condyles mandibulaires, 5 métatarsiens, des débris de pieds et de rotules, 48 phalanges. C'est finalement assez peu pour une dizaine de corps. Plus gênante peut-être était la passion de Landru pour les scies: il en a acheté 83 entre 1915 et 1918, sans compter les serpes, les binettes et les cisailles...

Alors coupable ou innocent? Réponse en 1967 sous la plume de François Foucart, biographe de Landru:

Selon les volontés du condamné, on ouvrira (alors) une feuille portant un dessin et un court texte que l'avocat (M<sup>e</sup> Navières) avait dissimulé derrière un sous-verre: Landru y fait des aveux complets...

Comme quoi il ne faut jamais désespérer de connaître un jour la vérité!



**LE BOURREAU DEIBLER NOUS A LAISSÉ UN RACCOURCI PERTINENT DES ŒUVRES DE LANDRU DANS SON CARNET (les fautes d'orthographe sont d'origine...)**

« Le nommé Landru..., sous prétexte de mariage, attirées les veuves et, après les avoir conduites dans une villa isolée soit à Vernouillet soit à Gambais, les faisait périr soit par le poison ou en les tuant d'une manière quelconque. Après avoir découpé leur corps en morceaux, il brûlait certaines parties dans le foyer d'une cuisinière et dispersait les autres morceaux dans différents endroits. Tous les crimes avaient pour mobile le vol. Il s'emparait de leurs meubles, bijoux, linge, vêtements et argent. Les onze crimes lui ont rapporté environ 35 642 francs », soit l'équivalent de 47 000 euros actuels.

### Landru et la caméra

Cet homme « qui aimait les femmes » ou plutôt « que les femmes aimaient » a inspiré non seulement Françoise Sagan – pour l'occasion scénariste –, mais aussi Claude Chabrol qui a proposé, sous les traits de Charles Denner, un Landru inquiétant. *Landru* est sorti en salle le 25 janvier 1963. Tout récemment, Patrick Timsit – barbe noire impeccablement taillée et regard sombre et morne – a incarné pour la télévision ce tueur parfaitement organisé.

Une preuve de plus de l'intérêt que cet homme amateur d'objets coupants continue à susciter.





Au 88, en 1940, l'imprimerie Keller est installée avec ses presses et son marbre. Deux amis de Jean Texcier, l'auteur des fameux *Conseils à l'occupé* qui, depuis le 14 juillet 1940, circulent avec succès dans Paris grâce au système de la chaîne, lui proposent de les faire imprimer là. Le dessinateur Robert Bonfils et le poète Guy Robert du Costal ayant toute confiance en Keller, la première brochure de la clandestinité – dans une belle typographie – sort en août 1940, en réaction à l'Occupation. Dès octobre 1940, Maurice Schumann, porte-parole de la France libre, les lit au micro de la « radio de Londres ».

Vous voici donc en haut de la rue de Rochechouart. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle débouchait sur la barrière du même nom et la chaussée s'élargissait en une sorte de delta qui a donné son nom à tout ce qui a pu être baptisé dans les environs : la rue du Delta bien sûr, mais on verra aussi que la rue de Dunkerque s'est appelée un temps « rue du Delta prolongée », une brasserie maintenant disparue à l'angle du boulevard (Marionnaud),

le cinéma Le Delta, (aujourd'hui Guerisoli), un hôtel au 87, et nous en oublions sûrement. En revanche,

la place que nous nommons place du Delta existe géographiquement, mais ne porte pas de nom officiel ! Dans ses souvenirs liés à la Commune de Paris de 1871, Louise Michel évoque la barricade du Delta :



Drapeau rouge en tête, les femmes étaient passées ; elles avaient leur barricade place

Blanche : il y avait là Élisabeth Dmihef,

Madame Lemel, Malvina Poulain, Blanche Lefebvre, Excoffons. André Léo était à celle des Batignolles. Plus de dix mille femmes, aux jours de mai, éparées ou ensemble, combattirent pour la liberté.

J'étais à la barricade qui barrait l'entrée de la chaussée Clignancourt, devant le Delta ; là, Blanche Lefebvre vint me voir. Je pus lui offrir une tasse de café, en faisant ouvrir, d'un ton menaçant, le café qui était près de la barricade. Le bonhomme fut effrayé ; mais comme il nous vit rire, il s'exécuta assez poliment, et on le laissa refermer puisqu'il avait si peur.



Louise Michel, en 1871.



Quelques années plus tard, alors que les morts de la Commune sont enterrés depuis longtemps, la rue de Rochechouart est toujours présente dans la littérature. L'un des principaux personnages de la nouvelle de Guy de Maupassant, *L'Héritage* (1884), est employé au ministère de la Marine et demeure là, pas très loin de la barricade qui avait été dressée devant les *Deux Marronniers* :

M. Cachelin habitait dans le haut de la rue de Rochechouart, au cinquième étage, un petit appartement avec terrasse, d'où l'on voyait tout Paris. Il avait trois chambres, une pour sa sœur, une pour sa fille, une pour lui ; la salle à manger servait de salon.

C'est là aussi que nous rencontrons Coupeau et Lantier, deux personnages de *L'Assommoir* (1877) qu'Émile Zola nous invite à suivre :

Quand ils se risquaient en haut de la butte, jusqu'au moulin de la Galette, on leur faisait sauter un lapin. Rue des Martyrs, les Lilas avaient la spécialité de la tête de veau ; tandis que chaussée Clignancourt, les restaurants du Lion d'or et des Deux Marronniers leur donnaient des rognons sautés à se lécher les doigts.

Dans *Germinie Lacerteux* (1865), Edmond et Jules de Goncourt décrivent l'univers des barrières, celle de Rochechouart ou celle de Poissonnière, les masures et les recoins sordides, surtout la nuit. Nous ne sommes pas loin des scènes et des ambiances que fait vivre Émile Zola dans *L'Assommoir*, mais là le mur n'est pas encore détruit.

Germinie n'avait pu obtenir que Gaudruche, poursuivi par une ancienne maîtresse, lui donnât la clef de sa chambre. Quand il n'était pas rentré, elle était obligée de l'attendre en bas, dehors, dans la rue, la nuit, l'hiver.

Elle se promenait d'abord de long en large devant la maison. Elle passait et repassait, faisait vingt pas, revenait. Puis, comme si elle allongeait son attente, elle faisait un tour plus long, et, allant toujours plus loin, finissait par toucher aux deux bouts du boulevard. Elle marchait ainsi souvent des heures, honteuse et crottée, sous le ciel brouillé, dans la suspecte horreur d'une avenue de barrière et de l'ombre de toutes choses. Elle suivait les maisons rouges des marchands de vin, les tonnelles nues, les treillages de guinguettes étayés des arbres morts qu'ont les fosses aux ours, les masures basses et plates trouées au hasard de fenêtres sans persiennes, les fabriques de casquettes où l'on vend des chemises, les hôtels sinistres où l'on loge à la nuit. Elle







passait devant des boutiques fermées, scellées, noires de faillites, devant des entrées qui semblaient mener à ces logements de meurtre dont on fait passer le plan, en cour d'assises, à messieurs les jurés. C'était, à mesure qu'elle allait, des jardinets mortuaires, des bâtisses de guingois, des architectures ignobles, de grandes portes cochères moisies, des palissades enfermant dans un terrain vague l'inquiétante blancheur des pierres la nuit, des angles de bâtisses aux puanteurs salpêtrées, des murs salis d'affiches honteuses et de lambeaux d'annonces déchirées où la publicité pourrie était comme une lèpre. [...] Germinie continuait à aller. Elle battait tout l'espace où la crapule soûle ses lundis et trouve ses amours, entre un hôpital, une tuerie et un cimetière : Lariboisière, l'Abattoir et Montmartre.

Après l'annexion de Montmartre à Paris et la démolition du mur des Fermiers généraux, les mêmes Goncourt racontent :

Je me promène sur les boulevards extérieurs, élargis par la suppression du chemin de ronde. L'aspect est tout changé, les guinguettes s'en vont. Les maisons publiques n'ont plus leur caractère de gros numéros ; avec leurs carreaux dépolis et éclairés, elles ont l'air de bars de New York. Des blouses s'agitent parmi la dorure de l'immense café du Delta, mettant les soûleries de la guenille sous le dôme d'une galerie d'Apollon. Oui, c'est bien le nouveau Paris.

Au nord de notre arrondissement, les quartiers qui longeaient le mur des Fermiers généraux et au-delà sur la commune de Montmartre étaient plutôt miséreux. La description des frères Goncourt n'engageait pas à s'y promener. Cependant, les boulevards extérieurs ne seront pas toujours évoqués d'une si funeste plume. Quand les artistes et les cabarets s'installeront...

### **RUE CONDORCET (jusqu'aux 21/30)**

Ouverte en 1860 entre la rue des Martyrs et la rue Rodier, sous le nom de rue de Laval-Prolongée (la rue de Laval était l'actuelle rue Victor Massé). En 1861, sur une longueur de 69 mètres à partir de la rue de Maubeuge et en partie sur les terrains de la Compagnie du gaz, elle prend le nom de cité. Terminée en 1865 et dénommée par arrêté préfectoral du 10 août 1868, elle reçoit son nom actuel en souvenir du marquis de Condorcet. Ses cendres ont été transférées au Panthéon en 1989.



Au 6, l'hôtel de la Compagnie du gaz, ci-dessous, est construit par Daru en 1864, non loin de la première usine à gaz parisienne, établie en 1819 au 129 rue du Faubourg Poissonnière. La rue se poursuit au-delà de la rue de Rochechouart jusqu'à la rue des Martyrs.



## RUE THIMONNIER

Percée après l'incendie qui a ravagé les ateliers Godillot le 1<sup>er</sup> juillet 1895, elle a, comme la rue Lentonnet, permis de transformer un quartier jusqu'alors industriel en quartier d'habitation.

Pourquoi le nom de Barthélemy Thimonnier lui a-t-il été attribué? Peut-être à la demande du fils d'Alexis Godillot, lui-même ingénieur, qui, alors qu'il préside l'un des jurys de l'Exposition universelle de 1889, a rendu hommage à cet inventeur malheureux :

Il est difficile de décrire les machines à coudre sans rappeler que cet outil précieux est d'invention française. François [sic] Thimonnier, né à L'Arbresle (Rhône) en 1793, invente sa mécanique à coudre en 1830. Cet outil, bien primitif, fait cependant une couture au point de chaînette très convenable... Ce n'est que quatorze ans après le brevet Thimonnier, que les Américains Fisher et Gibbons d'une part, Elias Howe de l'autre, entrent dans la voie tracée et créent les premières machines à navette. Les Américains devaient développer rapidement cette nouvelle industrie, tandis que, dans le pays où l'idée avait pris naissance, les progrès étaient extrêmement lents.

Depuis la rue de Rochechouart, en regardant vers les étages élevés, vous verrez que les deux immeubles qui encadrent la rue Thimonnier sont différents des autres. Remarquez aussi que les numéros 52 et 54 n'existent plus : ils sont partis en fumée.

### BARTHÉLEMY

**THIMONNIER**, tailleur, essaie de construire une machine à coudre. Il s'inspire du point de chaînette utilisé par les ouvrières du Lyonnais pour broder au crochet, avec une rapidité presque mécanique. Pour déposer le brevet de sa « couseuse », il s'associe à un répétiteur de l'École des mines de Saint-Étienne. Il trouve, en 1831, les investissements qui lui permettent de monter à Paris un atelier de 80 machines, chez Germain Petit & C<sup>ie</sup>, confectionneur militaire. Mais une centaine d'ouvriers tailleurs détruisent les « casse-bras ». Revenu dans le Lyonnais, Thimonnier perfectionne son invention, essaie de l'implanter en Angleterre, obtient une médaille à l'Exposition universelle de 1855, mais meurt dans la misère en 1857.



Elegante marquise rare dans le quartier.



Le même jour où il rend compte du terrible incendie qui ravagea les établissements Godillot, *Le Petit parisien*, dans son supplément littéraire illustré, rend hommage au **commandant Lentonnet** qui, nommé à la tête du 2<sup>e</sup> bataillon du régiment algérien mis sur pied pour l'expédition de Madagascar, est cité « pour l'intelligence avec laquelle il a défendu à Tsaratasoa le poste qui lui était confié, contre des milliers de soldats Hovas ». Le 11 juillet 1895, il est nommé lieutenant-colonel et meurt le 17 juin 1896 à bord du navire *le Djemmah*, alors qu'il est rapatrié pour la France.

**Un des premiers compteurs à eau :**



l'eau sert de joint étanche et limite le volume des chambres volumétriques. Mais elle tend à s'évaporer et le receveur doit en rétablir le niveau.



**RUE LENTONNET**

Ouverte en 1896 sur l'emplacement

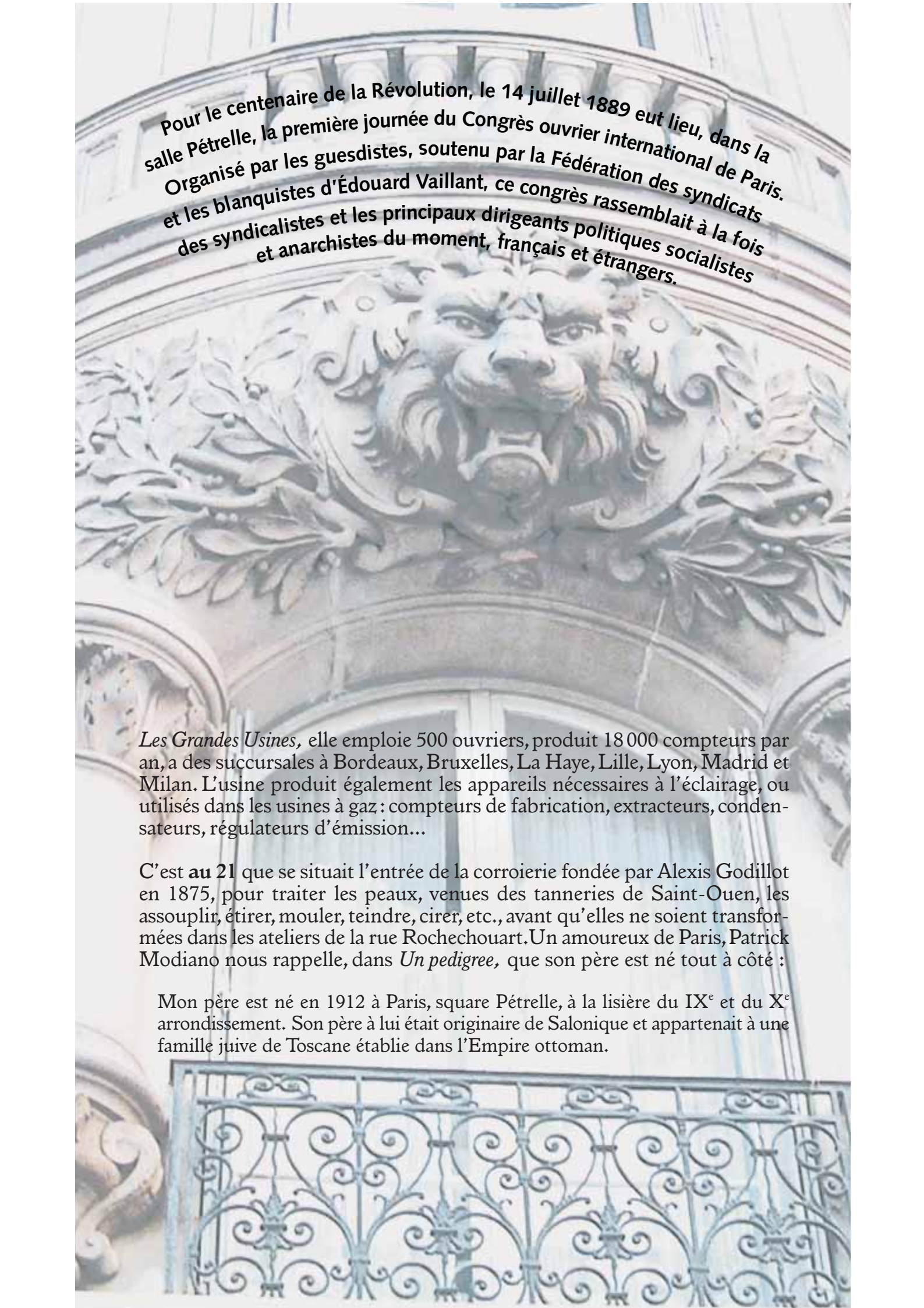
des ateliers Godillot qui recouvraient presque la totalité du quadrilatère limité par les rues de Rochechouart, Condorcet, Pétrelle et du Faubourg Poissonnière, la rue reçoit en 1897 le nom du lieutenant-colonel Jean Lentonnet, mort à Madagascar.

Les rues Lentonnet et Thimonnier, construites en 1895-1896, ont une remarquable unité, sans monotonie. Les immeubles sont, pour la plupart, d'architectes différents. Il semble qu'aucune contrainte, même de matériaux, ne leur ait été imposée (la brique contraste avec la pierre blanche) et qu'ils aient bénéficié à la fois de la liberté post-haussmanienne et des progrès de la construction. Cependant, les balcons de l'étage noble et du cinquième étage, l'alignement parfait des immeubles dégagent une impression d'harmonie.

**RUE PÉTRELLE**

Certains Parisiens amoureux des vieux plans (celui de Perrot, de 1838, par exemple) seront surpris de constater que la rue Pétrelle débouche dans la rue Turgot, alors que sur le terrain rien ne subsiste de cette percée.

**Du 1 au 17**, derrière les façades vitrées uniformes des bureaux, dans lesquelles se reflètent le ciel et les immeubles haussmaniens, se trouve l'empire d'EDF-GDF : un immense quadrilatère compris entre les rues Lentonnet, Condorcet et du Faubourg Poissonnière. En 1839, une usine de compteurs à gaz y a été implantée par Grafton, gérant de la Compagnie de l'Ouest, l'une des six compagnies qui assurent alors la production de gaz dans Paris. L'usine s'est développée avec l'industrie du gaz, dont elle est un complément indispensable, sous l'impulsion de J. Brunt, puis de la Compagnie continentale. Elle a bénéficié de la politique commerciale plus agressive menée par la Compagnie parisienne de gaz d'éclairage et de chauffage, installée dans l'hôtel de la rue Condorcet. Lorsque Julien Turgan la visite pour en rendre compte dans



Pour le centenaire de la Révolution, le 14 juillet 1889 eut lieu, dans la salle Pétrelle, la première journée du Congrès ouvrier international de Paris. Organisé par les guesdistes, soutenu par la Fédération des syndicats et les blanquistes d'Édouard Vaillant, ce congrès rassemblait à la fois des syndicalistes et les principaux dirigeants politiques socialistes et anarchistes du moment, français et étrangers.

*Les Grandes Usines*, elle emploie 500 ouvriers, produit 18 000 compteurs par an, a des succursales à Bordeaux, Bruxelles, La Haye, Lille, Lyon, Madrid et Milan. L'usine produit également les appareils nécessaires à l'éclairage, ou utilisés dans les usines à gaz : compteurs de fabrication, extracteurs, condensateurs, régulateurs d'émission...

C'est au 21 que se situait l'entrée de la corroierie fondée par Alexis Godillot en 1875, pour traiter les peaux, venues des tanneries de Saint-Ouen, les assouplir, étirer, mouler, teindre, cirer, etc., avant qu'elles ne soient transformées dans les ateliers de la rue Rochechouart. Un amoureux de Paris, Patrick Modiano nous rappelle, dans *Un pedigree*, que son père est né tout à côté :

Mon père est né en 1912 à Paris, square Pétrelle, à la lisière du IX<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> arrondissement. Son père à lui était originaire de Salonique et appartenait à une famille juive de Toscane établie dans l'Empire ottoman.

**RUE DE DUNKERQUE (des 38/51 au 66)**

Tracée en 1827, elle reçoit le nom de rue de l'Abattoir tout simplement parce qu'elle conduit à l'abattoir de Montmartre; en 1847, elle est baptisée rue de Dunkerque parce qu'elle est proche de l'embarcadère du Nord (la gare du Nord); toutefois elle s'arrête au Faubourg Poissonnière. C'est seulement en 1853 qu'un décret impérial autorise sa prolongation jusqu'à la rue de Rochechouart et fait ainsi disparaître la rue Neuve-du-Delta ou rue du Delta projetée, qui jusque-là était une sorte d'impasse.

**Une présence gênante au 65...  
jusqu'en 1995 : l'église  
de scientologie de Paris (ESP)**

Ceux qui vivent depuis plus de dix ans dans le quartier se souviennent des formulaires qu'on leur tendait avec un sourire engageant... À cette époque, l'immeuble n'a rien d'un lieu impénétrable. Au contraire. L'accueil est chaleureux. Les hôtes proposent d'effectuer « gratuitement » un test de personnalité de 200 questions. Bien évidemment, les résultats crachés par ordinateur en quelques minutes sont toujours catastrophiques. Pour celui ou celle qui a tenté l'aventure, et qui s'entend dire que « ça ne va pas fort en ce moment », c'est le coup de bambou.

À la suite d'un redressement fiscal de 60 millions de francs, et à la conclusion que « la scientologie se livre à des activités commerciales sous couvert de religion », le centre de la rue de Dunkerque se voit menacé de fermeture. Ce qui va motiver les réquisitions du fisc et de l'Urssaf. L'entreprise-mère américaine propose une transaction : versement de 10 millions de francs pour apurer le passif de la filiale française et création d'une société commerciale au capital de 10 millions. Offre refusée. On exige l'intégralité des sommes dues.

Octobre 1995, la scientologie offre un versement de 22 millions de francs et une caution pour le reste. Le tribunal de commerce accorde un court délai. Alors accompagnée de ses cinq avocats, la scientologie présente deux chèques, l'un de 5,6 millions de francs, l'autre de 42,6 millions, tirés sur la Kreditbank luxembourgeoise. Pour les encaisser, le Trésor public français exige l'origine des fonds. La Kreditbank refuse, invoquant le secret bancaire au Luxembourg. Les chèques sont rejetés.

30 novembre 1995 : le tribunal de commerce de Paris met en liquidation judiciaire l'ESP pour non-paiement de 48 millions de francs à l'administration fiscale et à l'Urssaf.

Rideau, on ferme ! Ouf ! Pour renaître plus loin..., malheureusement.



**Au 40**, en 1858, Jean-François Tricoche, charcutier au 18, rue du Faubourg Poissonnière, était propriétaire de l'immeuble.

Un cordonnier à façon y avait son échoppe.



Aujourd'hui, c'est Arsène, artisan-cordonnier, qui poursuit cette activité. Né en 1920 à Istanbul, il travaille dans le quartier depuis 1968.

Arsène a vécu à Athènes jusqu'à l'âge de trente-quatre ans. Il parle allégrement six langues : le grec, l'arménien, le français, le turc, l'italien et l'allemand. Arrivé à Paris en 1954, créateur de chaussures, il ouvre un atelier de fabrication dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, près de la place des Fêtes, où il emploie quatorze personnes. Il poursuit cette activité pendant une dizaine d'années... et puis la société disparaît.

Employé un temps chez « Talon minute », il revient à ses amours en s'installant **au 40** où il continue d'exercer son talent. Apprécié de tous il est une des figures de ce quartier. De la Grèce, où il a passé sa jeunesse et allait fréquemment en vacances, il a gardé le goût de la fête et de la danse.

**Au 87** puis **aux 65 et 67**, le fabricant de chaussures Trotry-Latouche ne chômait pas. Il employait beaucoup d'ouvriers et sûrement même beaucoup d'ouvrières. Mais les difficultés n'épargnant personne, dès le tournant du siècle il doit réduire ses effectifs : de 430, l'entreprise passe à 395 ouvriers en 1885 et tombe à 250 en 1901 pour finir à 200 en 1905.

Un siècle plus tard, on entend des nouvelles très semblables qui concernent Romans (Drôme), dite capitale de la chaussure. L'agonie des fabricants de chaussures aura été lente mais inéluctable dans notre pays.





## RUE DU DELTA

De douze mètres de large, la rue du Delta a été ouverte sur les terrains appartenant à MM. Lambin et Louis Guillaume. L'ordonnance royale d'autorisation, du 2 février 1825, sera immédiatement exécutée, et la rue nouvelle reçoit, en vertu d'une décision ministérielle du 16 août 1825, la dénomination de rue du Delta, afin de rappeler l'emplacement sur lequel ce percement a été effectué.

Elle n'est pas vraiment engageante, cette rue, et le ton de Jean-Noël Pancrazi, qui la cite souvent dans son roman *Tout est passé si vite* (Grand Prix du roman de l'Académie française 2003) ne fait qu'ajouter à son caractère triste et discret. Son amie qui demeure là, dans un petit appartement, pas très clair, bien qu'il donne sur la rue, se meurt d'une longue maladie...



Elle ne savait pas qu'il regardait [...], dans la rumeur du métro aérien, depuis l'angle du boulevard Rochechouart, sa fenêtre éclairée, essayait de suivre le clignotement de la croix de la pharmacie à côté, comme s'il suppliait de la sauver, avant de repartir, un peu égaré dans la foule du soir autour de chez Tati, le visage redevenant rouge à cause du chagrin, de sa colère à peine contenue contre le monde, Dieu, la Maison, les globules déréglés, Paris qui tuait en priorité ceux qu'il aimait [...].

Des années auparavant, le promeneur pouvait flâner dans le jardin et les « Promenades égyptiennes », agrémentées de montagnes russes, où se donnaient des fêtes à l'image de celles tant en vogue au jardin de Tivoli. Rapprochons-nous de ce qu'en écrit Lucien Lazard dans *Deux Jardins disparus* :



[...] s'ouvrent en 1818, sur l'emplacement d'un vaste jardin privé à la française, les « Promenades égyptiennes », dont l'attraction majeure consistait en d'inévitables « Montagnes égyptiennes ».

Dès le début du mois de mai, cette nouveauté excite la curiosité des chroniqueurs : « On nous assure que les « Promenades égyptiennes » seront sous peu de temps ouvertes au public. Cet établissement, construit à grand frais, rue du Faubourg Poissonnière, n° 105, réunira une grande variété d'amusements [...]. Un bâtiment considérable renferme un vaste salon décoré à l'égyptienne [...]. La décoration du bâtiment principal

et le tracé du jardin sont de M. Henriette, architecte; c'est M. Moyau, ingénieur mécanicien qui est l'auteur des machines.» Extrait du *Moniteur universel*, 4 mai 1818.

L'utilisation de ces machines n'était d'ailleurs pas sans risque : les « Montagnes égyptiennes » ne différaient des autres qu'en ce qu'il n'y avait de pavillon de point de départ; les voies entre les poutres n'étaient pas converties en plancher, et dans cette rapide excursion aérienne, on voyait fuir le sol qui semblait s'échapper sous les pas du voyageur. On s'était plu, dans cet amusement, à augmenter en quelque sorte les dangers : les chars étaient dépourvus de toute sorte de balustrade ou d'appui et on se trouvait suspendu, pour ainsi dire, dans le vide. Il arrivait fréquemment que les voyageurs, qui n'avaient pas compté avec la sensibilité de leurs nerfs, furent pris de vertige au moment où la voiture était lancée dans l'espace, et comme rien ne les retenait ils venaient impitoyablement s'écraser sur le sol [...].

Les « Promenades égyptiennes » deviennent en 1819 le Jardin du Delta. De 1820 à 1822 des feux d'artifice y sont réalisés par Claude Ruggieri. En 1825, lors du percement de la rue du même nom, qui toutefois ne deviendra voie publique qu'en 1840, quand le pavage sera entrepris par le propriétaire dont c'était la charge, le jardin disparut.

**Au 6**, le 14 décembre 1828 la Société des berlines du Delta est créée. Elle loue des voitures de place, propres, spacieuses mais sans luxe, avec un cocher au langage quelque peu châtié et correctement vêtu.

### La belle équipe des peintres du 7

Les archives de la Direction administrative des travaux de Paris, 3<sup>e</sup> section, font état que le 12 janvier 1894 un affaissement du trottoir du 7 a conduit à déplacer un candélabre et à le reporter sur le trottoir opposé. Enquête faite, la descente en égout révélant « des crevasses importantes sur une longueur de 16 mètres », l'entrepreneur Cante a été prié de poser des étais et de boucher provisoirement les fissures. Le rapport précise encore que « le mur de clôture n° 7 déjà en très mauvais état auparavant est gravement fissuré et l'appentis qui y est appuyé menace ruine ».

Dans un pavillon caché par ce mur fissuré, un groupe de peintres, au nombre desquels Modigliani, viendront, quelques années plus tard, exercer leur art et passer du bon temps avec des jeunes dames peu farouches. Ce pavillon de sept pièces, plutôt délabré, donnant







## ● *Levant*



sur un terrain vague et propriété de la Ville de Paris est loué par le docteur Paul Alexandre, dermatologue rue Pigalle et amateur d'art. Son frère et lui-même s'y retrouvent pour peindre, et y hébergent aussi des peintres et des sculpteurs. Ainsi entre 1907 et 1913 de nombreux artistes



fréquentent ce lieu, dont Glaize, Le Fauconnier, Brancusi... Henri Doucet et Maurice Drouard ont habité là de 1907 à 1913. Paul Alexandre, grand admirateur de Modigliani, a été longtemps son seul acheteur. Pour favoriser les échanges, le bon docteur crée les «Samedis du Delta». Le Delta devient ainsi un lieu de rencontres et d'expériences artistiques. En juillet 1913, la Ville de Paris reprend possession des lieux. La maison est démolie et à la place est érigé un garage, le Garage du Delta qui a fonctionné jusque dans les années 1980. À son tour victime des bulldozers, il est remplacé par un grand immeuble de bureaux à façade-miroir.



Le 5 juillet 1913, le 7 rue du Delta déménage. On voit à même le sol des toiles de Modigliani, posées au pied de la charrette : *Tête de femme de profil* de 1907, à côté du *Nu dolent*. Le Dr Alexandre est juché sur la charrette. Aujourd'hui, c'est l'immeuble de bureaux à façade-miroir qui a pris sa place.

septembre 1884 de la malpropreté à l'angle de la rue du Delta et du Faubourg Poissonnière. Pas encore de poubelles de rue ? Ou déjà de mauvaises habitudes ? Vous entendrez dire que la rue du Delta est une «rue à chiens» parce qu'il s'agit d'une rue peu passante et sans commerces... Il n'en a pas toujours été ainsi : vers 1870, entre l'angle du Faubourg et le 10 de la rue, soit sur 80 mètres, on trouvait dans l'ordre un café-restaurant, une blanchisserie, un atelier de reliure, deux boutiques fermées, une autre blanchisserie, un restaurant et un débit de vins. Un peu plus haut, un teinturier...

### **Histoire de trottoirs**

Le maire du 9<sup>e</sup>, Paul Strauss, se plaint dès le 21



Il y a quelques années une dentellière avait réussi **au 8** à faire reconnaître son talent et la maîtrise de son art dans tout Paris. On venait de loin faire réparer telle chemise délicate ou telle pièce de lingerie fine. Qui n'a pas conservé une serviette de table dépareillée avec une jolie lettre au point de croix...

Maintenant, ce sont les agences de communication qui fleurissent dans cette rue, au nom poétique parfois : *.com un poisson dans l'eau* ou encore *L'allumineuse*. Les objets dérivés des mangas japonais, curieux personnages de couleurs et de tailles variées s'affichent dans la vitrine **du 10**.

L'association d'artistes Le Delta, **au 26**, organise manifestations, expositions, concours... pour promouvoir le travail d'artistes contemporains hors des circuits traditionnels.

**Au 11** a vécu le dessinateur humoriste Siné. Dans *Le Monde* du 11 janvier 2005, il évoque «le bon vieux bistrot *Chez Camille* [qui] n'a pas changé. Merci mon Dieu!», dit-il. Situé à droite en haut de la rue du Delta, au bout de la rue de Rochechouart, n'hésitez pas à aller y prendre un verre, vous ne le regretterez pas.



Certains se souviennent avoir entendu parler d'une ferme au début des années 1920, où l'on allait chercher du lait. Elle aurait brûlé en 1922 par la faute de deux garnements qui imprudemment auraient mis le feu à la paille avec leur cigarette. Malheureusement, nous ne pouvons vous en dire davantage.

*Lieux communs*, 2005.  
Françoise Marbleu a installé son atelier, en 1997, dans une ancienne imprimerie, au 26 : « Je peins l'amour, la danse, la musique, le cirque, le mouvement, les instants magiques gagnés sur le silence, l'immobilité, la mort », dit-elle.

Le décor intérieur est constitué de carreaux en relief provenant des faienceries de Sarreguemines.



Une réclame de l'imprimeur F. Appel qui était installé au 12.



## RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE (à partir du 143)

Vous êtes ici dans une zone fortement marquée au XIX<sup>e</sup> siècle par les activités industrielles et manufacturières : les manufactures de chaussures et les usines à gaz ont remplacé les grandes propriétés – disparues les folies..., disparus les jardins..., l'urbanisation s'étend.

### La ville s'étend

La première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est une période d'intense mutation économique et urbaine pour la ville et pour les villages ruraux qui l'entourent. À partir de 1820, le paysage du nord de Paris, et notamment de la Plaine Saint-Denis, change rapidement sous l'effet de l'industrialisation. Deux facteurs expliquent cette évolution :

- Dès 1841 a été construite, à l'emplacement des actuels boulevards des Maréchaux, l'enceinte fortifiée de Thiers. Cette ligne fortifiée place les communes situées entre cette nouvelle enceinte et l'ancien mur des Fermiers généraux (pour nous, le tracé du boulevard de Rochechouart) dans l'orbite directe de Paris ;
- en 1846, l'ouverture de la gare du Nord et l'installation de nombreux dépôts et ateliers modifient considérablement le paysage ; les lignes de chemin de fer créent une véritable césure entre Clignancourt et la Chapelle, au niveau du chemin des Poissonniers.

Du fait de l'industrialisation du nord de Paris, la population s'accroît considérablement à Clignancourt. Montmartre (alors extra-muros) accueille un flux important d'habitants venus travailler dans la capitale mais trop pauvres pour s'y loger. Ces nouveaux arrivants sont en majorité des cabaretiers, des meuniers, des carriers, des ouvriers, des employés, des petits rentiers et des artistes.

Ce mouvement urbain conduit très vite Napoléon III, sur les conseils du préfet Haussmann, à rattacher à Paris les communes situées entre les limites parisiennes et l'enceinte de Thiers. Ainsi, au 1<sup>er</sup> janvier 1860, les anciennes communes de banlieue sont annexées à Paris et constituent dès lors des arrondissements. La partie de la commune de Montmartre située à l'extérieur de l'enceinte de Thiers est rattachée à la commune de Saint-Ouen. Et la commune de Montmartre disparaît.



**C'est au 153** que le littérateur Émile Souvestre a poussé son dernier soupir en 1854, à l'âge de quarante-huit ans. Il est l'auteur de romans « provincialistes » dans lesquels il peint mœurs et paysages bretons, mais le plus amusant dans cette vie consacrée à l'écriture nous paraît être sans conteste, avec le regard de notre époque, sa nomination à la fonction de professeur de « style administratif » à l'École d'administration de Paris, fondée par la République. Il fait par ailleurs des conférences qui ont un réel succès.

Les n<sup>os</sup> 155 à 187 – soit de la rue Pétreille au Chemin de ronde Poissonnière, **actuel 189** – couvraient l'emplacement des « Promenades égyptiennes », ouvertes le 4 mai 1818. Nous vous conseillons de vous reporter rue du Delta pour lire ce que *Le Moniteur* en disait ce jour-là, et vous verrez que « la grande variété de ses amusements, ses danses, ses courses en char, la beauté de son jardin, de ses allées et de ses bosquets touffus » ne pouvaient que faire rêver et inciter à la promenade.

**Au 161**, la petite maison du prince Charles de Bourbon Condé, comte de Charolais, avait une entrée sur le Faubourg. Voir pages 23 à 25.

**Au 171**, le 5 juin 1848, le siège social de la première association d'ouvriers s'installe. Dans le *Journal des ouvriers*, on lit à cette même date : « Le principe d'association fait de rapides progrès dans les classes ouvrières. Les ouvriers mécaniciens, chaudronniers, forgerons, serruriers en bâtiment et en voiture viennent de se constituer en société, le siège de leur administration est rue du Faubourg Poissonnière 171. Nous ne saurions trop engager les autres à imiter leur exemple pour arriver à une affiliation complète. »

Les immeubles du **173-175** sont réalisés en 1878 pour le compte de la C<sup>ie</sup> La Confiance par Alfred Le Bègue. Architecte, il a par ailleurs construit les établissements Crespin-Dufayel, des villas, des châteaux..., avec pour principe une unité d'architecture : immeubles de cinq étages avec attique, construction en pierre sur la façade rue, sans aucun décor, balcon filant au cinquième étage en brique sur les cours intérieures et jardin, grands appartements, escalier principal monumental, très beau.

**Au 177**, sur la vitrine d'une boutique en rénovation, un collage éphémère de Rafaël Gray et Patrick Pinon (P. P.)



Vue plongeante sur les pavés moussus de l'arrière-cour du 169 qui donne accès à un curieux chalet sans soleil.



est une œuvre en évolution. Peintre, créateur textile, on peut voir des créations de P. P. au *Tracteur*, 32 rue de Rochecouart. Plasticien militant, Patrick Pinon travaille dans son atelier au 187 rue du Faubourg Poissonnière.

**DERRIÈRE LA FAÇADE PLUTÔT AUSTÈRE DU 175** se cache un hôtel particulier, au milieu d'un petit jardin sur lequel donnent les immeubles d'une partie de la rue de Dunkerque, de la rue du Faubourg Poissonnière et l'immeuble situé au 9 de la rue du Delta.

Au printemps, l'odeur des tontes d'herbe que le jardinier évacue par la rue nous avertit de sa présence. Si vous avez un peu de chance et que le portail est ouvert, n'hésitez pas à aller jeter un regard à la seconde cour.

Il aime par ailleurs intervenir dans l'espace urbain : « Avec Antonio Gallego, José-Maria Gonzalez, François Morel..., quasiment tous les vendredis soirs on colle... Le choix du médium (affiches, autocollants, pochoirs), explique l'un des artistes, est toujours lié au contexte dans lequel le travail s'inscrit. Les formes créées par les mots et par les images font appel tant à la réalité politique et sociale qu'à une poésie intérieure; ils permettent une confrontation du présent et de sa mémoire. »

Le bâtiment industriel **du 179** est construit en 1926, rénové par la Régie immobilière de la Ville de Paris puis vendu en appartements, dont certains possèdent des terrasses. L'entrée est sur le pan coupé et porte le n° 1 rue du Delta.



C'est en voyant cet immeuble que José Alvarez, fondateur et directeur des Éditions du Regard, a eu le coup de foudre. Élevé rive gauche, il a toujours eu un goût prononcé pour la rive droite. Les Éditions du Regard avaient une jolie adresse, rue du Mail, près de la place des Victoires, mais arrive le moment où on ne peut plus pousser les murs. Alors José Alvarez a franchi la barrière et a installé ici non seulement sa maison d'édition mais aussi son appartement qui bénéficie de deux terrasses en teck peuplées de bambous. Là tout n'est qu'ordre et beauté...

S'il attend avec impatience que le Louxor retrouve son lustre d'antan, en revanche, il déplore l'absence de café : « Pas même un bon couscous, heureusement qu'il y a



depuis peu *Les Vivres*», dit-il. Sa bibliothèque, d'une hauteur de plus de sept mètres sous plafond, est une véritable preuve d'amour – près de quinze mille livres essentiellement sur les beaux-arts sont là. Ses rencontres avec de nombreux artistes l'ont conduit à leur consacrer des pages et des pages et il est aujourd'hui collectionneur et éditeur tout particulièrement de l'art du XX<sup>e</sup> siècle.

Grâce à l'initiative de l'architecte chargé de la reconstruction qui a eu la riche idée de conserver dans le hall l'ascenseur – bien qu'il soit hors d'usage – et sa cage en fer forgé, on tourne régulièrement dans cette entrée des séquences de film. La cabine suspendue entre rez-de-chaussée et premier étage est comme figée dans le temps. Le dernier long métrage tourné là, *Travaux, on sait quand ça commence...*, est sorti le 1<sup>er</sup> juin 2005. La réalisatrice, Brigitte Roüan, met en scène une avocate excentrique, Carole Bouquet, décidée à moderniser son appartement mais engluée dans la folie du chantier et ses affaires de coeur.

**Au 187**, la Villa Garance a été construite au cours des années 1980. Elle abrite des ateliers d'artistes. Actuellement vingt artistes vivent et travaillent là, dont Patrick Pinon que nous venons de quitter **au 177**. Certains d'entre eux ouvrent leur atelier aux regards des curieux une ou deux fois par an, notamment dans le cadre des journées «Portes ouvertes des ateliers d'Anvers à Abbesses». N'hésitez donc pas à aller à la rencontre de Marie-Louise Jenny, Aude de Marcellus, Felice Varini...

Vous voilà presque en haut de la rue du Faubourg Poissonnière, tout comme Pellerin, le peintre «raté» de *L'Éducation sentimentale*, qui a son atelier quasiment en haut de cette rue. Flaubert écrit, en 1869 :

Frédéric accompagna Pellerin jusqu'au haut du faubourg Poissonnière, lui demanda la permission de venir le voir quelquefois, faveur qui lui fut accordée gracieusement. [...]. Il admira des académies de femmes échevelées, des paysages où les troncs d'arbres tordus par la tempête

Au 175 rue du Faubourg Poissonnière, jolie naissance de l'escalier principal, avec angelot portant un globe lumineux.



Terrasse et bibliothèque des Éditions du Regard (détails).





Le 193 rue du Faubourg Poissonnière tutoie le 155 boulevard de Magenta.

foisonnaient, et surtout des caprices à la plume, souvenirs de Callot, de Rembrandt ou de Goya, dont il ne connaissait pas les modèles. Pellerin n'estimait plus ces travaux de sa jeunesse ; maintenant il était pour le grand style ; il dogmatisa sur Phidias et Winckelmann, éloquentement. Les choses autour de lui renforçaient la puissance de sa parole : on voyait une tête de mort sur un prie-Dieu, des yatagans, une robe de moine ; Frédéric l'endossa.

**Au 189**, derrière le portail de la Pâtisserie du Faubourg qui inonde la rue de ses senteurs de miel et d'épices orientales, subsiste une drôle de chaussée pavée, que bordent des cabanes en bois reconverties en box pour les voitures. Il est dit dans le *Dictionnaire historique* des Frères Lazare qu'elle mesure 188 mètres de long et qu'elle finit aux rue et barrière de Rochechouart. Une ordonnance royale du 12 août 1846 a fixé sa largeur à 11 mètres 69. Pourquoi 69 ? Parce que les distances étaient fixées en pieds et que 36 pieds font exactement 11,69 mètres.

Le 193 a été construit en 1896 par Louis Margerie. L'immeuble d'angle qui le jouxte au 155 boulevard de Magenta est l'œuvre de l'architecte Goblet (1888). La rencontre de ces deux voies a inspiré Ernest Baraldi : il a composé la java *Barbès Magenta*.



## BOULEVARD DE ROCHECHOUART (du 1 au 19)



Le boulevard limite le 9<sup>e</sup> arrondissement au nord. Cette frontière, loin d'être naturelle, est chargée d'histoire. Autrefois, la commune de Montmartre s'étendait au sud du mur des Fermiers généraux. Elle fut séparée de Paris par cette enceinte d'octroi voulu par l'Ancien Régime en peine de finances. Sa construction commença en 1785... Mais déjà en 1860 on la démolissait et la ville intégrait alors toute la commune de Montmartre qui devenait le 18<sup>e</sup> arrondissement.

## La Ferme générale

Les difficultés de perception de l'impôt sous l'Ancien Régime sont patentées et menacent la monarchie là où elle est sensible : « Soit, confions à une entreprise privée le soin de collecter les taxes », déclare tout de go le pouvoir dès la fin du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Ainsi est créée la Ferme générale, une compagnie de financiers qui se rend adjudicataire par bail de six ans et s'engage à verser le montant du bail annuel au Trésor royal. Elle va percevoir dans chaque zone les droits exigibles qui font l'objet de son bail. Son siège est à Paris et sa direction est assurée collégalement par les fermiers généraux. Elle emploiera jusqu'à 25 000 agents, une partie s'occupant de vérifier, percevoir et liquider les droits, l'autre luttant contre la fraude et la contrebande. Ses agents agissent « au nom du roi », comme l'atteste la bandoulière qui sert d'uniforme aux gardes des brigades.

Les vrais bénéficiaires du système seront surtout les fermiers généraux, dont le nombre est de 40, car leurs revenus résultent de la différence entre les droits perçus et le montant du bail versé au Trésor royal, qui trop content « d'externaliser » cette mission n'est pas très regardant sur la méthode appliquée à ses sujets. Les abus de la Ferme et le mécontentement grandissant du peuple seront tels que des limites seront imposées dès 1780. Les Fermiers généraux n'en amassent pas moins des fortunes colossales et certains même jouent un rôle politique et social important, en l'absence de pouvoir fort au sommet d'un État endetté.

On a la trace d'un contrôleur de l'octroi qui sans nul doute portait ladite bandoulière : **Jean Charles Decalonne**. Né le 14 juillet 1795 à Nogent-sur-Marne. Profession : contrôleur de l'octroi de Paris demeurant barrière Poissonnière.

## La construction du mur autour de Paris

Une limite fiscale séparait le territoire de Paris, assujetti à l'octroi, de la campagne, soumise à la taille. La Ferme percevait les droits d'entrée sur les objets et les denrées destinées à la consommation (vins et autres boissons, fruits cuits, viandes et volailles, bois, charbon...). Les revenus du bail étaient partagés entre la Ville de Paris et l'Hôpital général.

Vers la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, les limites fiscales de Paris étaient mal définies et la fraude n'était que trop perceptible : la Ferme perdait de l'argent dans ce flou de barrières et de rues, voire d'habitations à cheval sur deux zones frappées de droits différents.

Par ailleurs, le pouvoir royal se préoccupait de l'extension anarchique des faubourgs de Paris, à ses yeux porteuse d'insécurité. Les édits royaux n'apportaient aucune amélioration, faute d'être appliqués. Aussi le projet de la Ferme de ceindre Paris d'une nouvelle muraille fut-il accueilli favorablement à la Cour. Adopté officiellement par Louis XVI au début de 1785, il fut confié à l'architecte Claude-Nicolas Ledoux. Le tracé retenu profita largement aux fermiers car on assimila à la ville des faubourgs très urbanisés, augmentant ainsi l'assiette des droits, et en oubliant des zones cultivées...





Barrière Poissonnière  
aquarelle de Palaiseau  
(détail), BNF.

Les expropriations prirent du temps, coûtèrent beaucoup... et l'ambitieux projet qui prévoyait un boulevard planté de trois rangées d'arbres à l'extérieur du mur pour que les Parisiens privés de verdure *intra-muros* s'y promènent, fut réduit au strict minimum : un chemin de ronde diminué de moitié à l'intérieur et une zone d'isolement limitée au simple boulevard à l'extérieur. Une interdiction de construire fut maintenue dans la zone d'isolement initialement prévue (100 mètres).

### Claude-Nicolas Ledoux et les barrières

Son plus grand chantier est bien sûr celui de la saline royale d'Arc-et-Senans dans le Doubs, qui marque le début de l'architecture appliquée au monde industriel. Pour nous, Parisiens, son nom reste lié à la rotonde de la Villette, une des rares barrières qui a résisté aux destructions révolutionnaires, avec celle d'Enfer (place Denfert-Rochereau), celle du Trône et, dans le parc Monceau, la barrière de Chartres.

La carrière de Ledoux est un exemple d'ascension sociale réussie : fils de commerçants, né à Dormans dans la Marne en 1736, il est vite remarqué pour son intelligence. Grâce à une bourse et à l'enseignement des jésuites, il étudie « ses classiques », accède aux sciences, puis prend des cours d'architecture. En 1764, il devient ingénieur des eaux et forêts. Ses contacts avec Mme du Barry facilitent son parcours. Le roi est enchanté par les projets que lui présente l'architecte et il le nomme directeur des Bâtiments du roi, puis commissaire des salines de l'État en Franche-Comté en 1771 et, en 1773, architecte de la Ferme générale. Quelle progression !

Mais bientôt les temps seront plus difficiles pour qui a de bonnes relations avec la monarchie. Il participe certes à la construction de plusieurs barrières d'octroi à partir de 1785, mais ses plans sont contestés et le projet monumental qu'il destinait à la barrière Sainte-Anne (ou Poissonnière) ne verra jamais le jour, du moins sous la forme qu'il a imaginée. Il est démis de ses fonctions en 1789, arrêté en 1793 par le comité révolutionnaire du Nord et ne doit son salut qu'à la chute de Robespierre en juillet 1794. Il meurt en 1806.



On retrouve une description fidèle du passage des barrières dans *L'Assommoir* d'Émile Zola (1877). Au début du roman, Gervaise attend Lantier qui n'est pas rentré de la nuit :

L'hôtel se trouvait sur le boulevard de la Chapelle, à gauche de la barrière Poissonnière. [...] Au-dessus d'une lanterne aux vitres étoilées, on parvenait à lire entre les deux fenêtres Hôtel Boncoeur, tenu par Marsoullier, en grandes lettres jaunes, dont la moisissure du plâtre avait emporté des morceaux. Gervaise, que la lanterne gênait, se haussait, son mouchoir sur les lèvres. Elle regardait à droite, du côté du boulevard de Rochechouart, où des groupes de bouchers, devant les abattoirs, stationnaient en tabliers sanglants ; et le vent

frais apportait une puanteur par moments, une odeur fauve de bêtes massacrées. Elle regardait à gauche, enfilant un long ruban d'avenue, s'arrêtant presque en face d'elle, à la masse blanche de l'hôpital de Lariboisière, alors en construction. Lentement, d'un bout à l'autre de l'horizon, elle suivait le mur de l'octroi, derrière lequel, la nuit, elle entendait parfois des cris d'assassinés et elle fouillait les angles écartés, les coins sombres, noirs d'humidité et d'ordure, avec la peur d'y découvrir le corps de Lantier, le ventre troué de coups de couteau. Quand elle levait les yeux, au-delà de cette muraille grise et interminable qui entourait la ville d'une bande de désert, elle apercevait une grande lueur, une poussière de soleil, pleine déjà du grondement matinal de Paris.

[...] Mais c'était toujours à la barrière Poissonnière qu'elle revenait, le cou tendu, s'étourdissant à voir couler, entre les deux pavillons trapus de l'octroi, le flot ininterrompu d'hommes, de bêtes, de charrettes, qui descendait des hauteurs de Montmartre et de la Chapelle. Il y avait là un piétinement de troupeau, une foule que de brusques arrêts étalaient en mares sur la chaussée, un défilé sans fin d'ouvriers allant au travail, leurs outils sur le dos, leur pain sous le bras; et la cohue s'engouffrait dans Paris où elle se noyait, continuellement.

À la suite de la démolition de l'enceinte des Fermiers généraux, le boulevard réunira – à partir de 1860 – les chemins de ronde, intérieur et extérieur au mur. Sur cette nouvelle voie aménagée en promenade, plantée de quatre rangées de platanes, l'ambiance change peu à peu. Les artistes de tout genre vont remplacer les gabelous.

Le boulevard de Rochechouart commence au carrefour des boulevards Barbès, de la Chapelle et de Magenta. Depuis avril 1903, il est « percé » par la trémie du métropolitain – ligne 2 Nation-Dauphine – jusqu'à la fictive place du Delta.

Abdelkader Djemaï dans *Gare du Nord* évoque l'ambiance de ce carrefour, où ses *chibanis* (vieux) arrivés d'Algérie en France dans les années 1950 se promènent régulièrement :

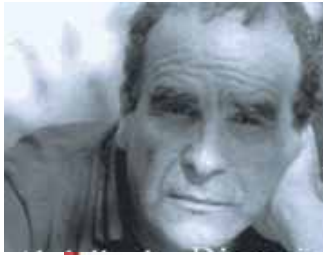
Bonbon, Bartolo et Zalamite commençaient leur itinéraire par le terre-plein au-dessus duquel roulait, entre Nation et porte Dauphine, le métro aérien de la ligne n° 2. Ils respectaient toujours les feux de signalisation. Après le passage clouté du boulevard Barbès, l'un des plus fréquentés de la capitale, ils remontaient puis



La Gaîté Montmartre : en haut, détail de façade, en bas, carte postale ancienne.

La Cigale au début du siècle dernier et maintenant.





redescendaient lentement le boulevard Rochechouart. [...] Ils ne voulaient pas ressembler aux nombreux désœuvrés ou à ceux qui n'avaient simplement pas d'argent pour s'asseoir à une table de café. Ils évitaient de rester debout, les fesses collées pendant des heures aux barrières de protection courant le long des magasins Tati et du Louxor, le Palais du Cinéma maintenant fermé et qu'ils avaient fréquenté jadis.

L'angle du boulevard de Magenta n'a pas toujours été une banque. Comme le chantait déjà Fréhel en 1926, avec nostalgie, dans *Où est-il donc ?*, de grandes banques ont souvent remplacé nos belles brasseries. Pas une seule n'a survécu autour du carrefour Barbès!

Selon l'expression consacrée, «le métro sort de terre» entre les stations Barbès-Rochechouart et Anvers depuis plus d'un siècle. Nous devons ce beau viaduc et tout le réseau ancien du métropolitain à un ingénieur dont le patronyme suit le nom de la station de métro Montparnasse-Bienvenüe. Qui, parmi les nombreux usagers, associe ce «Bienvenüe » au «père du métro», Fulgence Bienvenüe, qui en dressa les plans et dirigea les premiers travaux ?

Pendant presque vingt années, nombre de projets ont fait s'opposer les partisans d'un chemin de fer souterrain, comme celui de Londres, à ceux d'un train aérien, comme celui de New York. Et, en 1887, le projet de l'ingénieur Berliet – percer un tunnel renforcé par un bouclier métallique dans lequel circulera un tramway électrique – est retenu par la Ville de Paris. Berliet, concessionnaire du projet, n'ayant pas réussi à réunir les financements nécessaires, son projet est mis en œuvre sous la responsabilité de la Ville de Paris (Compagnie du métropolitain de Paris) et inauguré lors de l'Exposition universelle de 1900. Et à qui confie-t-on cette immense tâche ? À l'ingénieur général des Ponts et Chaussées, Fulgence Bienvenüe.

La ligne 2 est mise en service en avril 1903. Le matériel des premières années est en bois et sur essieux, ce qui explique en partie le tragique accident qui survint quatre mois plus tard, le 10 août.

Jean-Claude Demory, dans *Le Métro de chez nous* raconte :

Un début d'incendie se déclara à la station Barbès sur la rame 43 qui se dirigeait vers Nation. On évacua les passagers, le mécanicien maîtrisa le feu puis reçut l'ordre de continuer jusqu'au terminus. Après avoir traversé Belleville et Couronnes, la rame pénétra dans la station Ménilmontant. C'est alors que le feu mal

Percement de la ligne 2 à sa sortie de terre sur le boulevard de Rochechouart.

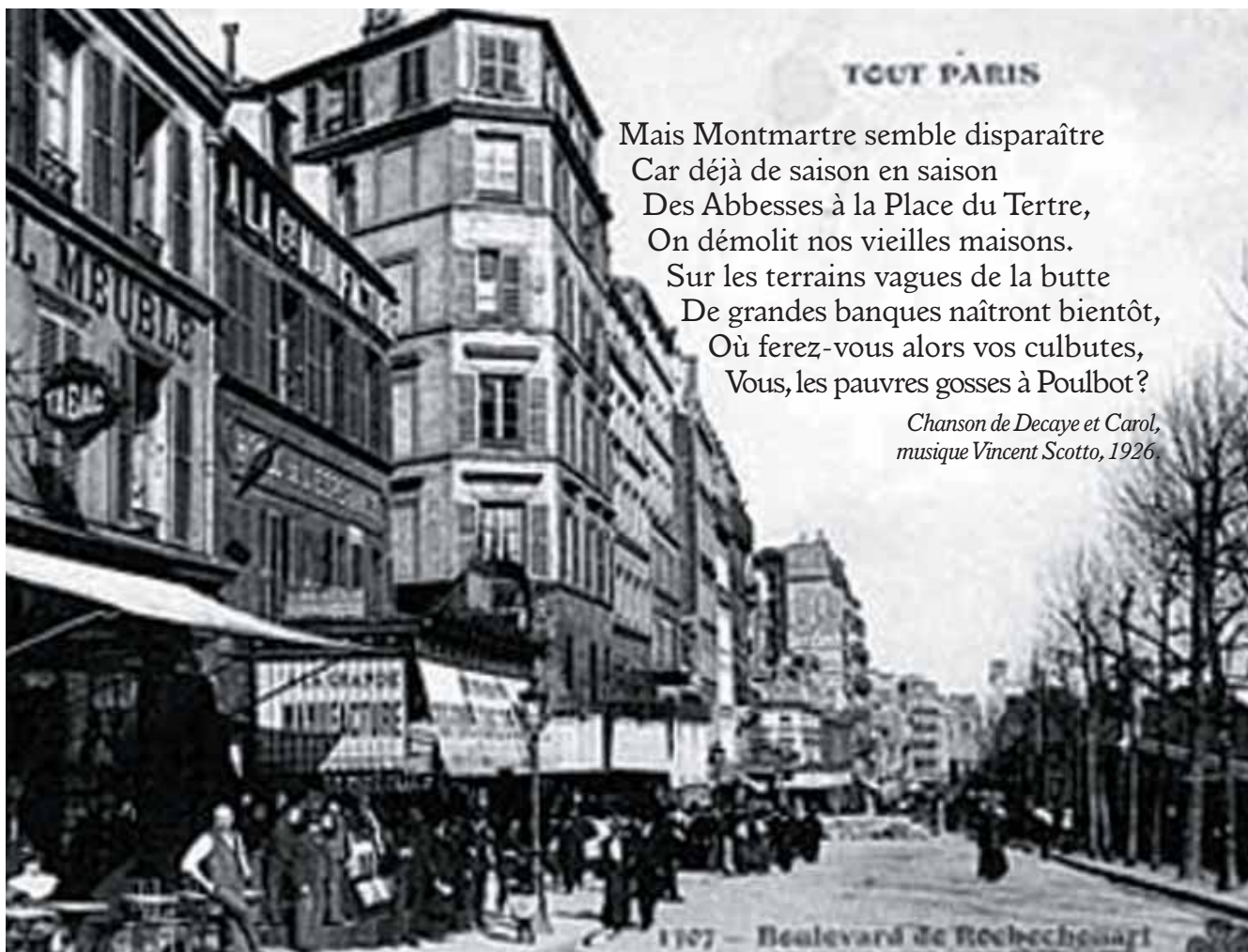


éteint, reprit de plus belle. Les wagons de bois s'embrasèrent et furent dévorés par les flammes. Aspiré par le tunnel, un énorme panache de fumée envahit la station Couronnes où arrivait le train surchargé des voyageurs qui avaient été évacués à Barbès. Aussitôt, ce fut la panique, d'autant plus vive que l'électricité s'était éteinte, plongeant la gare dans l'obscurité complète. Les pompiers avaient été appelés à la station Ménilmontant, et il fallut un certain temps pour réaliser que c'était à Couronnes que se jouait, en fait, l'essentiel du drame. Lorsque les sauveteurs y parvinrent, ils découvrirent les corps de 77 victimes, écrasées par la foule ou asphyxiées par la fumée.



Fils d'un notaire breton, Fulgence Bienvenüe, le « père du métro », est né en 1852. Il entre à Polytechnique en 1870. Ingénieur des Ponts et Chaussées, il perd son bras gauche en 1881 sur un chantier qu'il dirige en Mayenne. Nommé à Paris en 1886 comme ingénieur de la Voirie, il devient bientôt ingénieur général de la Ville, chargé dix ans plus tard du projet du métropolitain.

Simple hangar au 15, aménagé en salle de spectacle vers 1865, la Gaîté-Rochechouart vivote jusqu'en 1882. C'est alors que Richard et Varlet en prennent la direction pour en faire un des tout premiers cafés-concerts de l'époque. Mistinguett et Fréhel s'y produisent devant des salles pleines et enthousiastes. En 1911, Colette y joue dans le mimodrame *L'Oiseau de nuit*; la même année, elle est également sur la scène du Bataclan avec *La Vagabonde* et *Bat'd'Af'*.



TOUT PARIS

Mais Montmartre semble disparaître  
Car déjà de saison en saison  
Des Abbesses à la Place du Tertre,  
On démolit nos vieilles maisons.  
Sur les terrains vagues de la butte  
De grandes banques naîtront bientôt,  
Où ferez-vous alors vos culbutes,  
Vous, les pauvres gosses à Poulbot ?

*Chanson de Decaye et Carol,  
musique Vincent Scotto, 1926.*



Colette.

D'inspiration autobiographique, avec *La Vagabonde* (1910) Colette met en scène une femme indépendante et dépeint les coulisses des théâtres et des cabarets :

Notre noir public du samedi nous a récompensés par un tumulte où il y avait des bravos, des sifflets, des cris, des obscénités cordiales, et j'ai reçu, bien assené sur le coin de la bouche, un petit paquet de ces œillets à deux sous, des œillets blancs anémiques que la marchande de fleurs au panier baigne, pour les teindre, dans une eau carminée... Je l'emporte, au revers de ma jaquette; il sent le poivre et le chien mouillé. J'emporte aussi une lettre qu'on vient de me remettre : « Madame, j'étais au premier rang de l'orchestre; votre talent de mime m'invite à croire que vous en possédez d'autres, plus spéciaux et plus captivants encore; faites-moi le plaisir de souper ce soir avec moi... » C'est signé « Marquis de Fontanges », mon Dieu oui, et écrit du café du Delta... Combien de rejetons de familles nobles, et qu'on croyait dès longtemps éteintes, élisent domicile au café du Delta?... Contre toute vraisemblance, je flaire chez ce marquis de Fontanges une parenté proche avec un comte de Lavallière, qui m'offrit, la semaine passée, un « five o'clock » dans sa garçonnière. Fumisteries banales, mais où se devine le romanesque autour de la grande vie, le respect du blason qui couve, en ce quartier de gouapes, sous tant de casquettes avachies.



En 1914, Francis Carco, lui aussi, nous emmène avec *Jésus-la-Caille* à la Gaîté Rochecrouart, où nous le suivons sans hésiter :

La Caille évoquait l'atmosphère empestée de la Gaîté Rochecrouart où, pour la première fois, il avait vu Bambou exécuter une voltige au trapèze. [...].

Mais certain soir, Bambou perdait l'équilibre et s'aplatissait sur la scène en plein exercice volant. On l'emportait pour mort à Lariboisière : il s'était brisé les deux jambes.

Avec Léon, également propriétaire du Casino de Paris, vient le temps des grands spectacles. Il fait tourner sur les deux salles des vedettes comme Maurice

Chevalier... Mais encore une fois le feu ayant raison de tout, l'incendie de 1923 embrase salle, fauteuils et tentures, et précipite le changement.

Adieu le spectacle vivant, bonjour le septième art! Comme bien d'autres salles de quartier, après les années de gloire du cinéma populaire, la reconversion se fait dans les vêtements. Certaines sont devenues des supermarchés... Récemment, les immeubles du boulevard ont été ravalés, et les usagers du métro qui retrouvent la lumière du jour peuvent les admirer. L'une de nous se souvient de cette sortie de terre devant la façade de la Gaîté Rochechouart, **au 15**, à l'époque où elle n'était déjà plus qu'un cinéma. C'était à la fin des années 1950. Un rayon lumineux barrait la moitié de la façade du cinéma, puis d'autres s'allumaient progressivement pour former un demi cercle au-dessus de l'affiche du film. Magnifique! Dans les yeux d'une enfant de l'époque, bien sûr! Mais, vous, flâneur, ne cherchez ni le cinéma, ni la salle de spectacle, ni même ce nom « Gaîté Rochechouart... », tout a disparu.



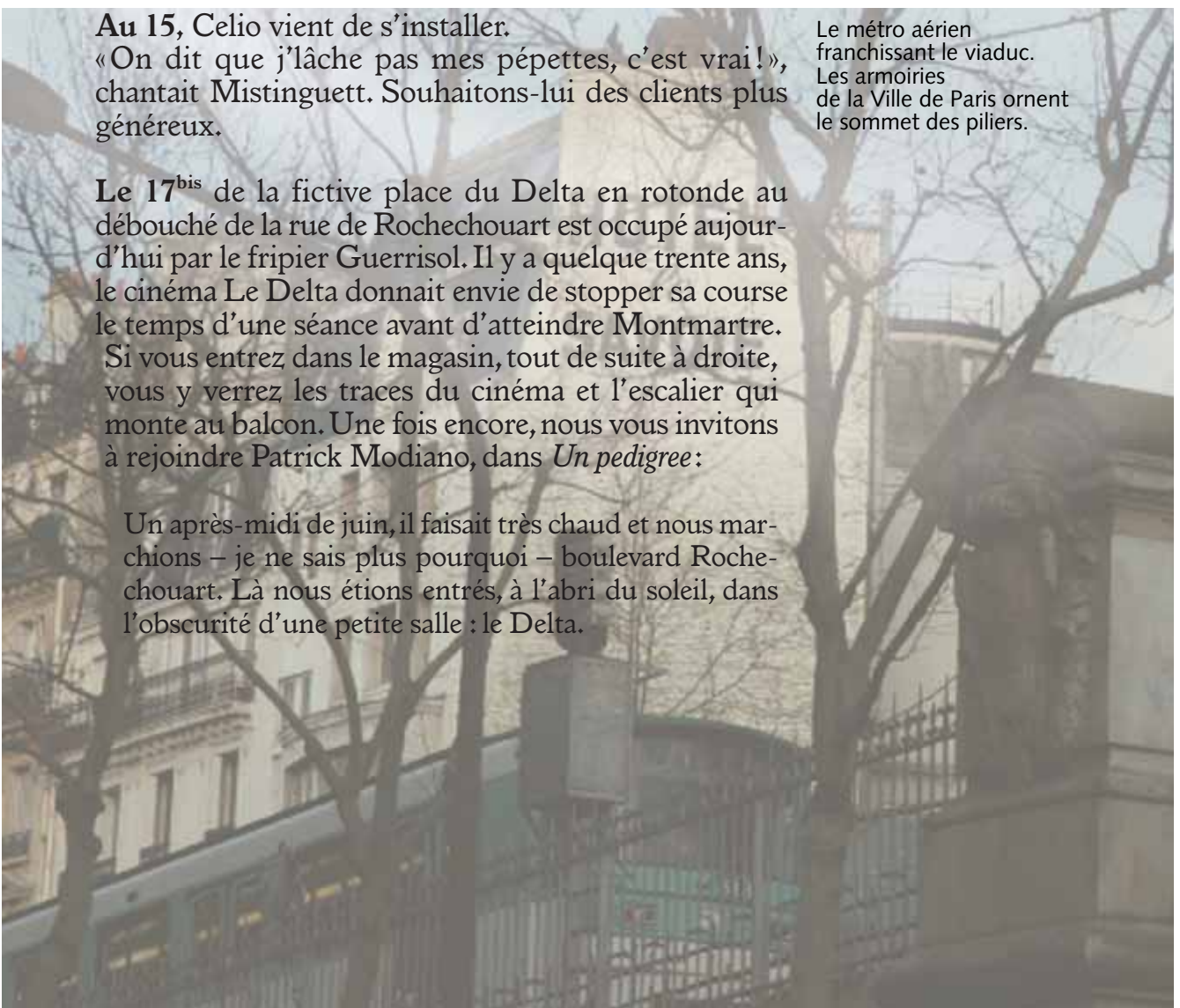
Plafond de l'ancien cinéma Le Delta, pris d'assaut par les cintres et les fripes.

**Au 15**, Celio vient de s'installer. « On dit que j'lâche pas mes pépettes, c'est vrai! », chantait Mistinguett. Souhaitons-lui des clients plus généreux.

Le 17<sup>bis</sup> de la fictive place du Delta en rotonde au débouché de la rue de Rochechouart est occupé aujourd'hui par le fripier Guerrisol. Il y a quelque trente ans, le cinéma Le Delta donnait envie de stopper sa course le temps d'une séance avant d'atteindre Montmartre. Si vous entrez dans le magasin, tout de suite à droite, vous y verrez les traces du cinéma et l'escalier qui monte au balcon. Une fois encore, nous vous invitons à rejoindre Patrick Modiano, dans *Un pedigree* :

Un après-midi de juin, il faisait très chaud et nous marchions – je ne sais plus pourquoi – boulevard Rochechouart. Là nous étions entrés, à l'abri du soleil, dans l'obscurité d'une petite salle : le Delta.

Le métro aérien franchissant le viaduc. Les armoiries de la Ville de Paris ornent le sommet des piliers.



*Vous voilà donc en haut du Levant.  
Peut-être fait-il très chaud aussi.  
Pour clore cette aurore, et avant de passer  
au Couchant, n'hésitez pas à vous reposer  
sur les bancs de notre « coulée verte »,  
inaugurée le 17 novembre 2005  
par Bertrand Delanoë,  
maire de Paris,  
Jacques Bravo et Denis Baupin.*



*Couchant*

**BOULEVARD  
DE ROCHECHOUART À  
RUE VIOLLET-LE-DUC**



- BOULEVARD DE ROCHECHOUART À PARTIR DU 21
- RUES DE LA TOUR D'AUVERGNE ‣ CONDORCET À PARTIR DU 23
- TURGOT ‣ RODIER À PARTIR DU 38 ‣ DE DUNKERQUE À PARTIR DU 68
- GÉRANDO ‣ PLACE ET SQUARE D'ANVERS
- AVENUE TRUDAINE ‣ RUES BOCHART DE SARON
- JEAN-BAPTISTE SAY ‣ CRÉTET ‣ LALLIER ‣ VIOLLET-LE-DUC





**PLAN DE PERROT**

L'abattoir occupe un rectangle de 4 hectares et demi limité au nord par le boulevard extérieur, celui que nous appelons aujourd'hui le boulevard de Rochechouart, et au sud par l'avenue Trudaine.

L'ABATTOIR DE MONTMARTRE, d'une superficie de 4 hectares et demi occupe, en 1818, un espace délimité par la rue Bochart de Saron, l'avenue Trudaine, la rue et le boulevard de Rochechouart, comme l'indique le plan de Perrot de 1834, ci-dessous. Aussi, notre Couchant est-il empreint de son histoire.

Il faut souligner également l'influence du prévôt des marchands que l'on retrouve sur les plaques des rues Lallier, Trudaine et Turgot. Mais qui était-il ? En 1246, Saint Louis crée la première municipalité : les bourgeois de Paris élisent des échevins qui les représentent auprès du roi. Leur chef est appelé « prévôt des marchands » et le sceau des marchands de l'eau, les plus puissants, est adopté : c'est le fameux vaisseau qui forme aujourd'hui les armoiries de Paris, avec pour devise *fluctuat nec mergitur*. Le prévôt des marchands supervise aussi les travaux de voirie et d'assainissement en créant des égouts. Les Parisiens sont sensibles à l'amélioration de l'hygiène publique et les trois rues qui honorent ces prévôts sont une jolie preuve de leur reconnaissance !

Au XII<sup>e</sup> siècle, la Grande Boucherie de Paris avait ses étals sur la rive droite de la Seine, près du Grand Châtelet. Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le quartier demeurera « l'endroit le plus puant » de la ville. Peu à peu, les tueries se répandront dans tous les quartiers, sous les hangars, dans des cours..., ce qui ne fera qu'augmenter son insalubrité. Louis-Sébastien Mercier qui dit avoir fait son livre « avec [s]es jambes » nous en donne dans *Tableau de Paris* une description saisissante :



La rue du Delta débouche bien sur un delta, à l'extrémité de la rue de Rochechouart. Nous étions alors dans le 2<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Le sang ruisselle dans les rues, il se caille sous vos pieds, et vos souliers en sont rougis ; quelquefois, le bœuf, non terrassé, brise ses liens et, furieux, s'échappe... ; des femmes, des enfants qui se trouvent sur son passage sont blessés. En passant, vous êtes tout à coup frappés de mu-

gissements plaintifs. Un jeune bœuf est terrassé, et la tête armée est liée avec des cordes contre la terre ; une lourde massue lui brise le crâne, un large couteau lui fait au gosier une plaie profonde ; son sang, qui fume, coule à gros bouillons avec sa vie...

La parution de ce *Tableau* commence en 1781 ; elle a un retentissement considérable, mais, censuré, Mercier est contraint de fuir en Suisse où il terminera son œuvre. Pour mettre fin à l'émoi populaire, la construction d'un abattoir privé est confiée à l'architecte Bellanger, puis à Poitevin ; la première pierre est posée en décembre 1808. Mais le 9 février 1810, Napoléon I<sup>er</sup> met un terme à cette anarchie en publiant un décret : « Il sera fondé à Paris cinq tueries : trois sur la rive droite de la Seine, deux sur la rive gauche. » Des cinq établissements terminés en 1818, c'est l'abattoir de Montmartre qui reçoit le plus de bestiaux : sur les 501 bouchers réunis en corporation, 140 y travaillent. En 1860, en vue d'agrandir Paris, Napoléon III décrètera le transfert des abattoirs à la Villette. Celui de Montmartre sera démoli en 1867 : le collège Rollin (Jacques-Decour) sera construit sur la majeure partie du terrain libéré.

À la fin de *L'Assommoir* d'Émile Zola, la démolition des abattoirs accompagne la déchéance de Gervaise. La citation qui suit décrit la promenade de la jeune femme lorsqu'elle tente de se prostituer sur les boulevards extérieurs :

Elle se trouvait en face des abattoirs qu'on démolissait ; la façade éventrée montrait des cours sombres, puantes, encore humides de sang. [...] Elle descendait encore vers l'hôpital, elle remontait vers les abattoirs. C'était sa promenade dernière, des cours sanglantes où l'on assommait, aux salles blafardes où la mort raidissait les gens dans les draps de tout le monde. Sa vie avait tenu là.

## BOULEVARD DE ROCHECHOUART (à partir du 21)

Laissons à Henri Salvador l'initiative de nous présenter un gars de Rochechouart :

Il est né  
Dans un quartier tocard  
Mal famé  
Près d'Barbès Rochechouart  
Ses parents  
Étaient pas bien méchants  
Mais z'avaient pas d'argent

Sous vos yeux passe un bus de la ligne 30 (Trocadéro-Gare de l'Est). Vers 1850, cette ligne dénommée tout simplement « B », était desservie par la Compagnie générale



Remarquez la hauteur de ce véhicule de la **COMPAGNIE DES CITADINES**, qui s'apparentait encore à une diligence aux dimensions réduites et qui circulait en 1830.

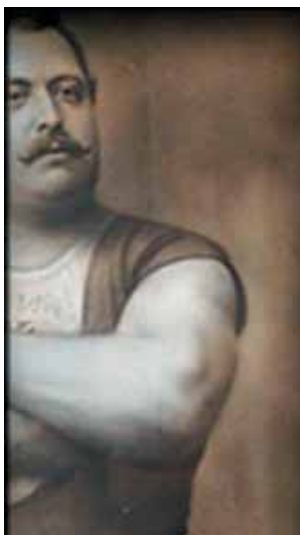




Jean Gabin dans *Pepe le Moko*, de Julien Duvivier, 1937. (Détail de l'affiche.)

### JEAN GABIN (1904-1976)

Véritable titi parisien, Jean Alexis Moncorgé voit le jour au 23 boulevard de Rochechouart le 17 mai 1904. Son père est comédien-chanteur, créateur de nombreuses revues entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et 1933, année de sa mort. C'est lui qui le baptise Gabin, et Jean conservera ce nom pour la scène. Jean aime l'école surtout quand il se trouve loin d'elle. Aussi, dès ses quatorze ans, il la quitte définitivement et exerce différents métiers : cimentier, manœuvre, magasinier. Mais son père décide qu'il sera « artiste » comme lui. Le voilà donc qui monte sur scène et débute une carrière en chantant qui ne prendra fin qu'en 1976, dans sa maison de Neuilly. Carrière cependant interrompue durant la Seconde Guerre mondiale : il saura quitter Paris pour Hollywood, où il y tournera deux films. Pour finir, il s'engage dans les Forces navales françaises libres.



des omnibus. Avec un parc de 7816 diligences et un effectif de 123 473 chevaux, 4 607 560 voyageurs ont été transportés sur cette ligne en 1880. La Ville de Paris accordait à quatorze autres compagnies le transport public de voyageurs. Toutes portent des noms de rêve : les Tricycles, les Favorites, les Hirondelles, les Citadines, les Gazelles, les Constantines, les Orléanaises, les Diligentes, les Béarnaises, les Excellentes et les Écos-saises... Certaines voitures étaient à impériale. En 1910, sur cette ligne B, la capacité de certains omnibus tirés par trois chevaux était de quarante places.

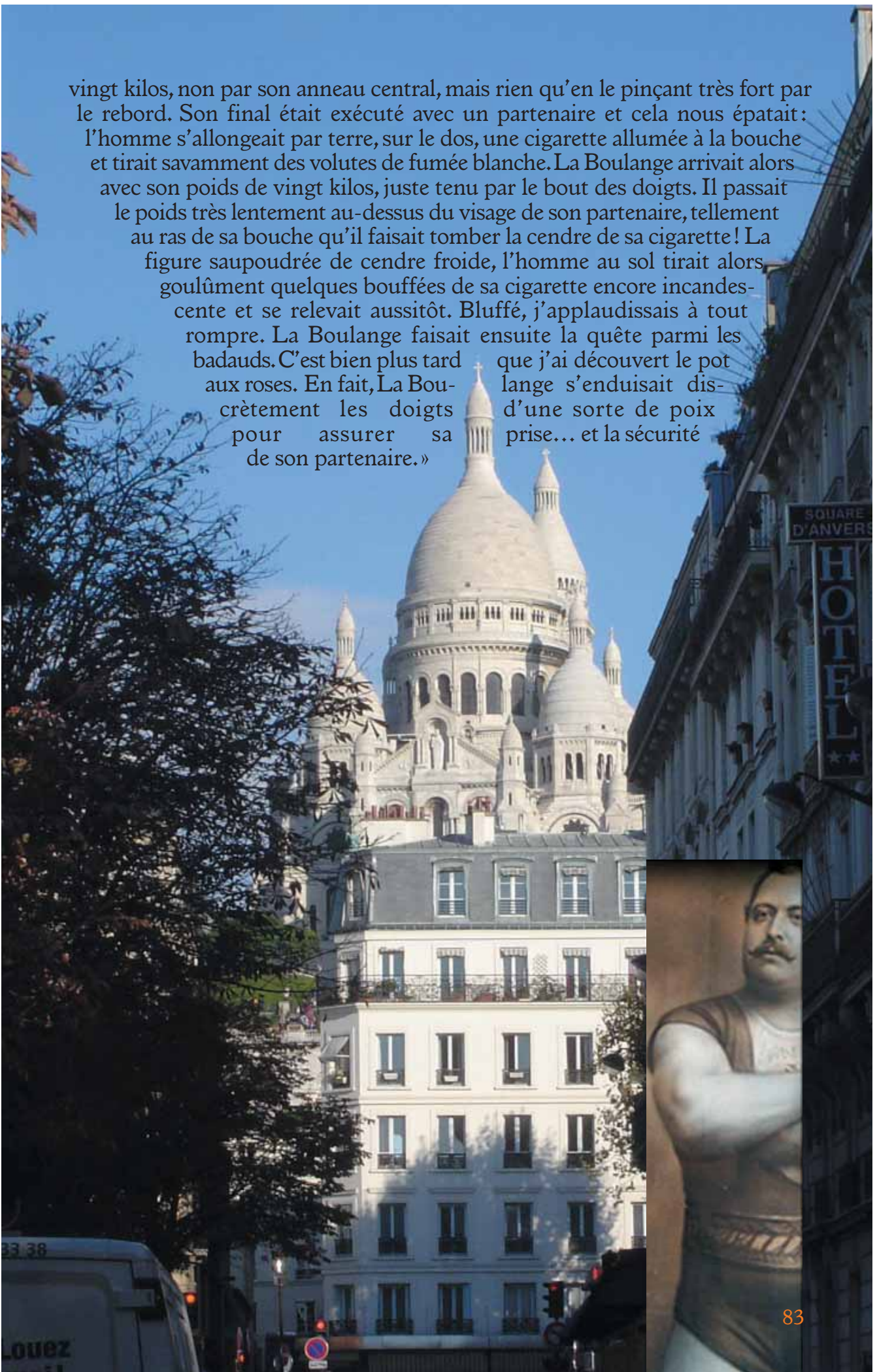
**Au 23**, qui sait qu'une célébrité du cinéma du XX<sup>e</sup> siècle est née. *Pepe le Moko*, vous connaissez ? Pas sûr ! Un film de Julien Duvivier, un film des années trente, c'est vieux, mais parlez-en à vos grands-parents. La légion, les malfrats, la casbah d'Alger... Non ? Vous ne voyez toujours pas ? C'est Jean Gabin.

**Au 35**, vous êtes devant le premier atelier du boulevard. Henri Pillé, né en 1844, peintre, illustrateur, président des dessinateurs français, a vécu dans cette maison de 1874 à 1897.

**VOUS ARRIVEZ À LA STATION DE MÉTRO ANVERS** d'où sort une foule nombreuse qui lève le nez, aperçoit le Sacré-Cœur et comme un seul homme se lance dans la rue de Steinkerque. Mais quand donc cette rue sera-t-elle interdite à la circulation automobile ! Passons à autre chose. Nous vous engageons à regarder sur l'autre trottoir les vitraux de la façade nord du lycée Jacques-Decour. Il y a là, au premier étage, une chapelle et au-dessous, un théâtre. Ce bel établissement a vu le jour pendant la Commune de Paris.

La promenade sur le boulevard était plus animée et populaire dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Daniel Philippon, né en 1938, villa Marie-Louise dans la cité Malesherbes, ancien restaurateur avenue Trudaine, évoque cette belle époque : « Avec mon grand-père, j'adorais aller sur le terre-plein central du boulevard de Rochechouart où des fêtes foraines saisonnières s'installaient régulièrement. L'attraction qui me plaisait le plus était un stand de tir à l'arc où j'excellais. Malgré mon jeune âge, les forains me considéraient comme un champion en herbe et j'avais droit à la cible mobile : un nounours se balançant au bout d'une ficelle. Les néophytes, eux, n'avaient droit qu'à une cible fixe. Il y avait aussi celui qu'on appelait familièrement "La Boulangère". Ce saltimbanque pouvait soulever un poids de

vingt kilos, non par son anneau central, mais rien qu'en le pinçant très fort par le rebord. Son final était exécuté avec un partenaire et cela nous épatait : l'homme s'allongeait par terre, sur le dos, une cigarette allumée à la bouche et tirait savamment des volutes de fumée blanche. La Boulange arrivait alors avec son poids de vingt kilos, juste tenu par le bout des doigts. Il passait le poids très lentement au-dessus du visage de son partenaire, tellement au ras de sa bouche qu'il faisait tomber la cendre de sa cigarette ! La figure saupoudrée de cendre froide, l'homme au sol tirait alors goulûment quelques bouffées de sa cigarette encore incandescente et se relevait aussitôt. Bluffé, j'applaudissais à tout rompre. La Boulange faisait ensuite la quête parmi les badauds. C'est bien plus tard que j'ai découvert le pot aux roses. En fait, La Boulange s'enduisait discrètement les doigts d'une sorte de poix pour assurer sa prise... et la sécurité de son partenaire.»





Avant de traverser la rue Lallier, gardez le recul nécessaire pour admirer au 55 la belle façade de l'hôtel Carlton's, sa verrière et ses chambres d'angle en saillie. Construit en 1925, cet ensemble remarquable est l'œuvre de Jean Dechelette. De la terrasse ouverte au huitième étage, la vue panoramique de Paris est à couper le souffle (voir la frise ci-dessus). Heureux celui qui peut y admirer à loisir la course du soleil du lever au coucher tout en dégustant un cocktail maison ! Bien caché derrière de larges baies vitrées, vous pourrez aussi apprécier le style de la grande salle du restaurant Le Relais de Montmartre dans son jus. En témoignent les mosaïques entrelacées du sol, les banquettes coiffées de porte-bagages en cuivre, les éclairages et les différents menus d'époque gravés sur des plaques en marbre. Regardez aussi l'enseigne du Mikado, que vous retrouverez rue Lallier ! Ces trois établissements ont maintenant leur propre direction.

**Le 57 et ses ateliers** seront votre avant-dernière pause le long de ce boulevard. C'est là que Pierre-Auguste Renoir (Limoges 1841-Cagnes-sur-Mer 1919) a vécu quelques années au premier étage. Dans son livre *Pierre-Auguste Renoir, mon père*, Jean Renoir, second fils du peintre et auteur de films, évoque ses souvenirs. Terriblement handicapé par des rhumatismes, Renoir ne peut pratiquement plus se déplacer qu'en fauteuil roulant. Aussi sa femme décide-t-elle, en 1912, de s'installer boulevard de Rochechouart, dans un appartement de plain-pied avec un atelier d'artiste. En avril 1915, Jean est blessé à la guerre. Hospitalisé à Paris, il passera sa convalescence dans cet appartement. Se faisant transporter de Cagnes où il réside déjà pour partie, Renoir revient à Paris pour se rapprocher de son fils. Alors que tous deux sont pratiquement invalides, il se nouera de cette longue cohabitation une grande complicité entre les deux hommes.

Mon père ne manquait jamais de mettre la conversation sur le chapitre de Haussmann qui avait si fâcheusement transformé Paris. Ce n'est pourtant pas la place qui manquait. Qu'est-ce qui empêchait d'étendre la ville sur les champs monotones de la banlieue et de laisser les arbres et les jardins ?

Il accusait l'esprit de lucre d'avoir tout sacrifié au désir de faire monter le prix des terrains. Il détestait ce monde d'industriels, de banquiers, de spéculateurs qui faisaient la loi depuis le second Empire : « Qu'est-ce qu'ils ont fait de mon pauvre Paris ! »



**Au 63** vous pourrez faire quelques courses chez Champion, certes, mais le cirque Medrano..., c'était autre chose!

Sur un terrain vague, Fernando Bert y dresse en 1873 un premier chapiteau en toile: le cirque Fernando. Un an après, une construction en dur le remplace. Pendant près de trente ans s'y produit Boum Boum Medrano, clown et dompteur. Les Fratellini lui succèdent, mais le cirque reste aux Medrano jusqu'en 1963.

La famille Bouglione le reprend sous le nom de cirque Montmartre et décide de sa démolition en 1969, malgré les nombreuses protestations du quartier, prenant ainsi de court les Monuments historiques. Le nouvel ensemble immobilier construit en 1973 est baptisé «Le Bouglione». Œuvre de M. Pussiaux, seule la fresque du hall d'entrée sur le cirque évoque ce temps passé.

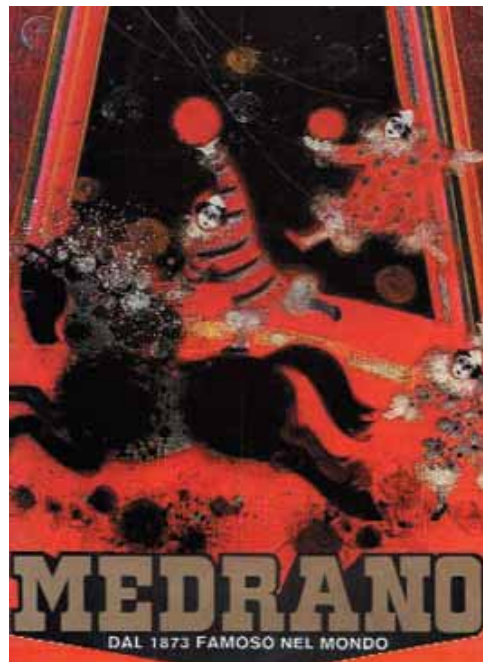
Daniel Philippon et Gilbert Savéant, le tapissier de la rue Jean-Baptiste Say, se souviennent :

Le premier flash que j'en garde est en fait sensoriel: en fonction du vent, quels effluves de chevaux et de fauves venaient me chatouiller les narines! Ainsi, rien que par l'odeur, le cirque se rappelait constamment à nous dans tout le quartier, dit Daniel.

Il y avait un zoo avec de grandes cages montées sur voitures à pneumatiques. Au travers des barreaux, on pouvait y voir ainsi gratuitement toutes sortes d'animaux, les fauves en particulier. Compte tenu de leur taille, les éléphants étaient sous le chapiteau. Tous les jours, les cornacs devaient donc les emmener se dégourdir les pattes en faisant le tour du pâté de maisons. Ce spectacle était une vision extraordinaire, dans ces petites rues

comme la rue Say, sans voiture, parmi les gamins qui jouaient au ballon et les gens qui comméraient sur leur pas de porte. Ces rues étaient toujours animées jusqu'à la tombée de la nuit car dame Télévision n'était pas encore arrivée dans les foyers. Les cornacs descendaient par la rue Lallier... Les éléphants ne manquaient pas au passage de faucher avec leur trompe un fruit, un légume... sur l'étal de l'épicerie **du 5**. Pour cet épicier, Medrano était un excellent client!, raconte Gilbert.

Imaginons à notre tour... une descente nocturne de toute la ménagerie Medrano dans les rayons fruits, légumes, viandes et poissons du Champion. Quel cirque! Et quel festin!



#### LES PEINTRES ET LE CIRQUE

Entre 1904 et 1909, Pablo Picasso a habité le Bateau Lavoir, à Montmartre.

Il descendait fréquemment jusqu'au cirque Medrano pour y croquer les saltimbanques en compagnie de son amie Fernande Olivier. C'était sa période rose.

En 1904, Kees van Dongen peignait également clowns et écuyères (*Les Ecuyères du cirque Medrano*, huile sur toile), et aussi le... pompier de service!



## RUE DE LA TOUR D'AUVERGNE

Ancien chemin de la Nouvelle-France, elle reçoit en 1760 le nom d'une abbesse de l'abbaye de Montmartre, Louise Émilie de la Tour d'Auvergne (1667-1737). Sur 1 760 m<sup>2</sup> de terrain, entre cette rue et l'avenue Trudaine, Louis XVIII (1755-1824) implantera l'usine royale de fabrication du gaz.



### IMPASSE DE LA TOUR D'AUVERGNE

Au 34, tout au fond de l'impasse, sur la façade de l'hôtel Alba, on apprend que Louis Armstrong (1901-1971), l'inoubliable trompettiste de jazz, demeura dans cette maison en 1934 et 1935.

Plaque du 26 rue de la Tour d'Auvergne.



Au 26, Georges Bizet voit le jour le 25 octobre 1838 entre son père Adolphe, coiffeur perruquier, et sa mère, Aymée Delsarte. Aymée lui fait suivre de brillantes études musicales. Pianiste virtuose très jeune, il entre au conservatoire par faveur avant l'âge et remporte à dix-huit ans le premier grand prix de Rome.

### Bizet ? *Carmen* ! Mais aussi...

Pendant les cinq années passées en Italie, Bizet compose diverses pièces dont un opéra bouffe, *Don Procopio* (1859). De retour à Paris, il partage son temps entre des activités alimentaires (compositions de mélodies, leçons et répétitions d'opéras, arrangements de partitions) et ses tentatives pour se faire apprécier sur les scènes parisiennes. *Les Pêcheurs de perle* (1863) laissent public et critique indifférents. *La Jolie Fille de Perth* (1867) est mieux accueillie. Composée en 1872, la musique de scène *L'Arlésienne* ne rencontre pas plus de succès, mais Bizet y tenant beaucoup en fait un arrangement orchestral. Créé aux Concerts Padeloup le 10 novembre 1872, c'est d'emblée un succès.

Bien que malade, Bizet engage l'écriture de ce qui sera sa dernière œuvre, *Carmen*. Sur un livret de Meilhac et Halévy d'après la nouvelle de Prosper Mérimée, il consacra à cet opéra en quatre actes toutes ses forces. Créée à l'Opéra-Comique le 3 mars 1875, l'œuvre est mal accueillie : la critique juge l'intrigue indécente et vulgaire. Quelques semaines après cette création, Bizet succombe à une crise cardiaque, le 3 juin 1875, à Bougival. C'est à Vienne que *Carmen* prendra son envol. Brahms viendra l'entendre vingt fois de suite. Wagner aussi viendra l'écouter.

D'autres célébrités ont vécu dans cette rue : le sculpteur Auguste Rodin, sans oublier Victor Hugo au 37, qui multiplia les résidences dans le quartier (rue de Navarin, villa Frochot, rues Laffitte, de La Rochefoucault...). Mais chut, impossible de vous en dire plus, tout sim-

plement parce que le côté de cette rue n'est pas dans les limites de notre Conseil de quartier.  
Dommage!

Devant le 48, le dimanche 7 avril 1912, la police monte une souricière dès 6 heures du matin. Pierre Jourdain, arrivé peu après à bicyclette, est ceinturé avant d'avoir pu sortir son browning. Il s'appelle en réalité Raymond Callemin, dit Raymond-la-Science, et c'est un des chefs de la bande à Bonnot.

« Vous faites une bonne affaire! Ma tête vaut cent mille francs, chacune des vôtres sept centimes et demi. Oui, c'est le prix exact d'une balle de browning! », déclare-t-il aux policiers qui l'embarquent. Condamné le 28 février 1913 à la peine capitale avec André Soudy, Ferdinand Monier et Eugène Dieudonné (qu'il a tenté de disculper), autres ordonnateurs de la bande, il sera guillotiné le 21 avril 1913.



Une Delaunay-Belleville de 1904.  
Coll. particulière.

**« LA BANDE À BONNOT », DITE DES « BANDITS EN AUTO »**

Si le cœur vous en dit, il est toujours possible de voir le film de Philippe Fourastié *La Bande à Bonnot*, réalisé en 1968. Bruno Cremer y est Jules Bonnot; Jacques Brel, Raymond-la-Science; Annie Girardot, Marie-la-Belge; Jean-Pierre Kalfon, Octave Garnier. En 1911, Jules Bonnot (1876-1912) prend la tête d'une bande d'anarchistes, qu'il entraîne dans de sanglantes attaques de banques à main armée. Entre lui et Raymond-la-Science une amitié prend racine. Le poète Octave Garnier et Marie-la-Belge, sa maîtresse, les rejoignent. La fin du film est sensiblement différente de la réalité – Jules est abattu en 1912 alors qu'il allait être arrêté –, mais le cinéma a tous les droits...

**RUE CONDORCET (à partir du 23)**



Au 25, la fée Électricité, avec ses volets d'origine datant de 1894, n'a pas pris une ride et les interrupteurs n'ont plus de secret pour elle!

Juste à côté, si la grille de la cité Condorcet est ouverte, n'hésitez pas à pénétrer dans cette voie privée encore pavée. Vous verrez au fond à gauche qu'elle sur-

plombe la cour du 53 de la rue de Rochechouart. Encore une bizarrerie topographique due à la pente douce de la colline de Montmartre qui cherche à se faire oublier mais n'y parvient pas tout à fait. Dans cette cour, une maison remarquable a été longtemps le siège de la section communiste du quartier.

Le 34, dans les années 1910, maison d'angle, a abrité Aurélien Lugné-Poe (1869-1940). Il restera quasiment toute sa vie dans le 9<sup>e</sup> arrondissement, passant de la rue



Plusieurs œuvres de Vuillard représentant Lugné-Poe illustrent l'amitié entre les deux hommes mais aussi les liens existant à cette époque entre le théâtre et la peinture. Vuillard représente ici Lugné-Poe dans l'intimité, en train d'écrire sur un coin de table, dans un cadrage resserré mettant en évidence leur complicité.



**HENRY BERNSTEIN  
(1876-1953)**

Cet auteur dramatique régna plus d'un demi-siècle sur le théâtre de boulevard avec des pièces célèbres pour leur audace et le caractère excessif des personnages. Certains furent incarnés par des monstres sacrés, comme Lucien Guitry et Jean Gabin. Bernstein décrivait un monde parcouru par la violence des conflits nés de l'argent et des passions, comme on peut s'en rendre compte en lisant *Le Détour*, *La Rafale*, *Le Voleur* ou *La Soif*.

Metteur en scène et directeur du théâtre du Gymnase, puis de celui des Ambassadeurs, il avait une réelle admiration pour Ibsen. Il mène une vie flamboyante, émaillée de combats au sein de la Société des auteurs, mais aussi sur la scène politique, contre l'antisémitisme dans l'entre-deux-guerres, et pour de Gaulle durant la Seconde Guerre mondiale. Ne reculant devant aucun défi, il a croisé le fer, entre autres personnes, avec le journaliste et écrivain Léon Daudet. Alain Resnais le « redécouvre » en portant au cinéma, en 1986, sa pièce *Mélo*.



Henry Bernstein en 1881, par Édouard Manet.  
Collection particulière.



Condorcet à la rue de Rochecouart, de la rue Turgot à l'avenue Trudaine. Alors qu'il est lycéen à Condorcet, il participe à la fondation du Cercle des Escholiers. C'est au lycée que ce jeune comédien de dix-sept ans se lie d'amitié avec Édouard Vuillard, Maurice Denis et Pierre Bonnard. Le 6 octobre 1893, avec le critique littéraire Camille Mauclair il fonde L'Œuvre, théâtre moderne et aventure artistique : à l'affiche, *Rosmersholm* d'Ibsen. En novembre 1919, grâce aux capitaux de l'actrice Marcelle Frappa, il transforme son théâtre en Maison de l'Œuvre et inaugure la

première saison de l'après-guerre. Selon les échos de presse, cette Maison de l'Œuvre, maison « fermée », ne faisait aucune publicité personnelle. Les critiques n'étaient pas invités mais reçus s'ils se présentaient. Pas de générales, pas de premières.

Lugné-Poe révélera un nouveau répertoire :

Ibsen (*Maison de poupée*, *Le Canard sauvage*), Strinberg (*Créanciers*, *La Danse de mort*, *Père*), Oscar Wilde (*Salomé*), Synge (*Le Baladin du monde occidental*), et aussi Alfred Jarry (*Ubu roi*), Tristan Bernard (*Les Pieds Nickelés*), Verhaeren (*Le Cloître*), André Gide (*Le Roi Candaulé*), Paul Claudel (*L'Annonce faite à Marie*, *L'Otage*), Jean Sarmant (*La Couronne de carton*), Fernand Cromelynk (*Le Cocu magnifique*)... *Une femme libre*, d'Armand Salacrou sera créée par Lugné-Poe en 1934. Il a aussi laissé de nombreux articles, des souvenirs et un essai sur Ibsen.

---

**Willy Ronis, témoin du xx<sup>e</sup> siècle**

Le 14 août 1910, Willy Ronis voit le jour au 8 de la cité Condorcet au troisième étage à gauche. Ses parents, fuyant les pogroms, s'installent dans cette cité, où Willy résidera jusqu'en 1936. Il s'offre en 1937 son premier appareil, un Rolleiflex, qu'il achète à un réfugié juif allemand. À l'occasion de son quatre-vingt-quinzième anniversaire, la Ville de Paris a rendu, début 2006, un hommage à ce photographe qui a su regarder un Paris populaire et nous offrir une galerie de personnages et de scènes de la vie quotidienne où se mêlent tendresse et engagement.

---



# CUTERIE LYONNAISE

Par ailleurs, cet immeuble, avec son curieux balcon en forme de flèche, est une grande vedette des tournages en extérieur et des cartes postales anciennes.

**Au 39**, avant 1914, des séances de spiritisme soulèvent des controverses passionnées. L'organisatrice est la veuve d'Alexandre Bisson, l'auteur des *Surprises du divorce* et du *Contrôleur des wagons-lits*. La médium est Marthe Béraud, dite Éva C. (i.e. Carrière). C'est en 1909 que Mme Bisson s'attache les services d'Éva Carrière, organisant pour elle à son domicile un «cabinet spirite» auquel elle convie nombre de personnalités triées sur le volet. La spécialité d'Éva était l'ectoplasme, substance d'apparence gélatineuse qui, sortant de sa bouche, prenait peu à peu la forme de visages humains. Malheureusement pour Éva et sa protectrice, les photographies prises au magnésium révélèrent un grossier subterfuge. Les «matérialisations» étaient non seulement plates, mais encore manifestement découpées dans du papier journal. Sur l'une d'elles, on reconnaissait le président Wilson; on voyait même, par transparence, le titre du journal : *Le Miroir*! Cela n'empêcha pas une commission de savants d'étudier Éva Carrière à la Sorbonne. Les résultats furent décevants et rien de «paranormal» ne se manifesta. Éva C. fut accusée de fraude, et sa réputation en reçut un coup fatal.

**Au 40** se trouvait l'hôtel particulier d'Henry Bernstein, remplacé aujourd'hui par un très bel immeuble en pierre et brique. Admirez le lampadaire de la cour à travers les grilles du portail.

**Au 68**, une plaque apposée sur cette maison construite en 1862 par Eugène Viollet-le-Duc nous dit qu'il a habité là jusqu'à la fin de sa vie. En fait, il est mort à Lausanne (1879). Les façades et les toitures de cet immeuble sont inscrites à l'Inventaire des Monuments historiques. À quelques pas de là, son nom a été donné à une rue qui monte vers le boulevard de Rochechouart, que vous allez rencontrer très bientôt.



## COMMERCES D'ALIMENTATION

C'est en allant vers la rue des Martyrs que vous trouverez le plus de commerces de bouche : l'animation qui règne le dimanche matin dans cette rue a amené la mairie à tenter la formule piétonne, à la satisfaction des habitants et finalement... des commerçants.

Dans le médaillon, le visage d'Éva C.





**MICHEL-ÉTIENNE TURGOT (1690-1751),**

chevalier, marquis de Sousmons, seigneur de Saint-Germain-sur-Eaulne... Il est président en la deuxième chambre du Palais lorsqu'il est nommé prévôt des marchands le 14 juillet 1729. Dans cette honorable fonction, qu'il remplit jusqu'au 16 août 1740, Turgot déploie zèle et compétence. La ville de Paris lui doit de notables améliorations. Nommé conseiller d'État, il sera président du Grand Conseil en 1741.



## RUE TURGOT

Cette petite rue de 231 mètres devra attendre l'ordonnance royale du 23 août 1833 pour que son percement soit définitivement arrêté : elle fera 13 mètres de large. Elle comporte 31 numéros impairs et 22 pairs, tout simplement parce que le côté Ouest prend le pas sur la place Turgot.

Ah, on l'aime bien notre place Turgot, surtout aux beaux jours ! Et, comme nous vous le recommandions à la fin de Plein Sud, prenez garde aux pigeons qui nichent dans les arbres : ils ont une forte tendance, du haut de leurs perchoirs, à décorer les vêtements.

Assis sur un des bancs qui vous invitent au repos, admirez le superbe immeuble **du 2**, à l'angle de la rue Condorcet, construit en 1910 par Farcy. Ce lieu accueille des tournages de films dans l'un des grands appartements du premier étage. Les cinéastes y trouvent une grande facilité de déplacement des caméras tant les dégagements sont vastes et nombreux.

Tout en remontant la rue, regardez les réalisations des architectes A. Vallet et A. Augé, 1899 (**au 4**), Fougeron (**au 8**) et arrêtez-vous au **9<sup>bis</sup>** où

**DENT CREUSE**  
C'est le terme officiel pour désigner les immeubles bas contrastant avec le reste d'un quartier densément construit.

se niche une maison basse en brique, à un seul étage.

Voilà un bel exemple de dent creuse !

**Au 10**, Eugène Delacroix a eu un atelier. C'est là qu'il a peint le plafond de la galerie d'Apollon que vous pouvez admirer au Louvre. Une anecdote amusante : c'est la femme de son coiffeur qui a posé pour une déesse de l'Olympe !

**Au 11** siège l'OIML (Organisation internationale de métrologie légale), dans un ancien hôtel particulier très élégant. La métrologie légale définit et réglemente les procédures de mesurage et leur contrôle. Ainsi, par exemple, dans tous les pays membres de l'OIML, on mesurera de la même façon la quantité de carburant versée à la pompe dans un réservoir de voiture, on contrôlera à l'identique la qualité de l'air, etc. Instituée en 1955, l'OIML fédère quelque cent vingt pays membres ou correspondants.

**Au 19**, l'architecte A. Walwlin nous donne un bel exemple d'immeuble haussmannien construit en 1884.

Un des lieux de répétition de Lugué-Poe, rue Turgot.



**Au 23**, retrouvons Aurélien Lugné-Poe, que vous avez quitté au 34 rue Condorcet. Il loue, au fond de la cour, un local qui lui sert de base administrative et de lieu de répétition : « L'humble atelier de la rue Turgot a été un foyer de l'intelligence et de la hardiesse intellectuelle française », témoigne Camille Mauclair dans *L'Information* du 22 janvier 1921. En octobre 1896, Lugné-Poe déménage pour s'installer **au 22** de cette même rue.

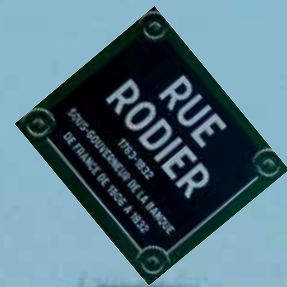
### RUE RODIER (à partir du 38)

À son ouverture, la rue Rodier s'appelait rue Neuve-Coquenard au sud et, à compter de 1790, impasse Brutus entre les rues Choron et de la Tour d'Auvergne. Au-dessus, elle devient successivement cité Rodier puis rue Rodier, mais ne sera ouverte qu'en 1833, sur des terrains appartenant à Jean-Baptiste Rodier, sous-gouverneur de la Banque de France (1806). Un décret de Louis Napoléon Bonaparte décide en 1850 l'élargissement de la cité Rodier et lui confère le statut de voie publique. En 1877, l'étroite rue Rodier, prolongée, filera comme un petit ruisseau de l'avenue Trudaine à la rue de Maubeuge.

C'est **au 51<sup>bis</sup>** que Jeanne Sourza a habité pendant plus de dix ans, nous confie Gabrielle Truel, quatre-vingt huit ans, qui vit depuis 1939 **au 57**. Vous ne connaissez pas Jeanne Sourza ? *Sur le banc* ? Cela ne vous dit rien ? Vous êtes trop jeune ! Ou bien vous n'écoutez pas la radio dans la journée. À cette époque, on l'écoutait beaucoup, en accomplissant les tâches ménagères, surtout les femmes qui élevaient leurs enfants ! Et puis, dans les années 1950, les télévisions étaient rares, c'était un luxe réservé aux milieux aisés. On adorait écouter cette chronique du quotidien. Jeanne Sourza était une clocharde sympathique qui commentait l'actualité avec son compère Raymond Souplex. Lui, vous le connaissez forcément ! c'était le commissaire dans *Les Cinq Dernières Minutes*... Non ? Bon, vous n'avez pas dû regarder souvent la télévision non plus.

Bien que parfois quelque peu vagues, ces souvenirs nous donnent envie de chercher, et il arrive que l'on trouve... C'est le cas pour cette haute cheminée d'usine, en brique, qu'elle évoque et qui était à l'emplacement du centre de tri de La Poste. Construit à l'angle des rues de la Tour d'Auvergne et Rodier, ce bâtiment relativement « jeune » et sans charme date des

**DE SA PARTIE HAUTE**, la vue de la tour Montparnasse que l'on découvre dans le lointain rend plus perceptible l'altitude de notre colline de Montmartre qui, avec ses 127,45 mètres de haut, est le deuxième point culminant de Paris après les Buttes Chaumont (129 mètres).





LA SALAMANDRE, fabriquée entre 1883 et 1953 à 800 000 exemplaires, est un succès technique, commercial et artistique. Ce poêle à combustion lente révolutionnaire peut être déplacé d'une pièce à l'autre sans être éteint. Sa notoriété est telle que le nom déposé « Salamandre » entre dans le Petit Larousse illustré dès 1913. Ci-dessous, facture de 1939 avec réclame pour une Salamandre transformée.



années 1970. Et cette cheminée, alors ? Mme Truel se souvient d'une usine qui fabriquait des poêles de chauffage... Eurêka ! En effet, là était le siège de l'entreprise Chaboche, du nom de son fondateur Edmond Chaboche (1857-1929) qui produisait les élégantes salamandres, poêles à feu continu ou à combustion lente qui lui ont valu la notoriété. L'entreprise faisait travailler en moyenne 500 ouvriers et employés et avait des bureaux de vente à l'étranger.

### L'atelier du 33-35 rue Rodier Chaboche, ingénieurs et constructeurs

L'entrée rue de la Tour d'Auvergne est réservée à la partie habitation car toute la famille habitera dans cette grande maison.

L'atelier de fabrication, sur environ 2 000 m<sup>2</sup> au sol, dispose d'une petite fonderie d'où sortent les premières salamandres (brevet déposé en 1889). C'est aussi là que les voitures et les camions à vapeur sont fabriqués jusqu'en 1910. Plus tard, l'atelier parisien ne servira plus qu'aux réparations de salamandres et à la mise au point de nouveaux produits. Ainsi au sous-sol mitoyen de la rue de la Tour d'Auvergne se trouve, vers 1934, une presse Pinchart Deny pour la réalisation de plaques-modèles servant à certains moulages de fonderie. Pendant la dernière guerre, pour éviter une réquisition par les Allemands, les frères Chaboche, héritiers du génial inventeur, louent leurs locaux à la Croix-Rouge. Les deux premiers niveaux du 32 de la Tour d'Auvergne sont ainsi remplis de matériels divers qui, malgré les surveillances, donnent lieu à un important marché noir. En juillet 1945, la

veille du jour où un contrôle des stocks est programmé, un incendie, probablement d'origine criminelle, se déclare pendant la nuit au sous-sol. L'immeuble du 32 est complètement ravagé. Dans les stocks de la Croix-Rouge se trouvent des bouteilles de butane qui explosent. Comble de malheur, les pompiers, juste après-guerre, sont mal équipés et tardent à

intervenir. L'outil de travail n'est pas trop endommagé mais les ventes chutent malgré les tentatives de diversification. Le réseau de vente se plaint de l'aspect vieillissant des salamandres : en 1951 on n'en livre plus que 1 166, contre 25 000 autour de 1910. Dès l'après-guerre et jusqu'à la liquidation de l'entreprise en 1954, une grande partie des locaux sera louée à la Sécurité sociale.

Au 37<sup>bis</sup>, admirez le très beau bestiaire sur la porte cochère en fonte moulée. Serait-ce une réalisation de la presse Pinchart Deny que l'on vient juste d'évoquer ?



Aux 53 et 53<sup>bis</sup>, un bel ensemble d'immeubles haussmanniens a été construit, avec des oriels en arrondi. Deux plaques murales attirent l'œil. La première, en marbre, honore un des résidents du 53, Hisayoshi Nagashima (1948-1973), promoteur fondateur de l'École internationale du Tanka, commandeur de l'ordre du Trésor Sacré. La seconde, en émail bleu, clame la fierté de ces deux immeubles à posséder l'eau, le gaz, l'électricité et même le calorifère! À ce propos, savez-vous ce qu'est un calorifère? On dirait maintenant un chauffage central par l'immeuble. La chaudière à charbon se trouvait dans une cave et selon les époques de construction ou de rénovation, la chaleur était acheminée dans les étages soit par un réseau de manches à air encastrées, soit par un réseau de canalisations d'eau.

Dans la littérature japonaise, le tanka est un court poème, formé de 31 syllabes soumises à l'alternance 5-7-5 / 7-7.

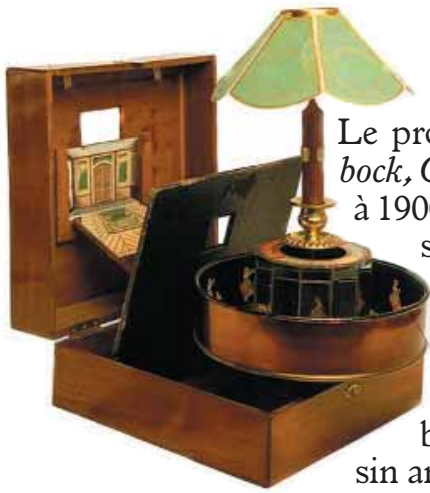


Au 58, juste en face, une plaque nous rappelle qu'Émile Reynaud, né à Montreuil-sous-Bois en 1844, habita cet immeuble. Autodidacte issu d'une famille modeste, il réussit à obtenir un poste de professeur de sciences. En 1876, il invente le premier praxinoscope, appareil où les images sont reflétées sur de petits miroirs disposés en prisme. Remplaçant les dessins opaques par des vues transparentes, Reynaud met ensuite au point le praxinoscope de projection, le premier appareil assurant des projections animées lumineuses. Le 28 octobre 1892, c'est au musée Grévin, où Reynaud restera sous contrat jusqu'en février 1900, que le public assiste à la première représentation de ce «Théâtre optique» composé de diverses saynètes, chacune comportant plusieurs centaines de dessins qu'il peint lui-même et dont la durée varie entre cinq et quinze minutes environ.



N'hésitez pas à jeter un regard à travers le portail ajouré pour admirer la verrière, encore plus belle quand les rayons du soleil l'illuminent. Le bâtiment sur cour a été érigé lorsque les anciennes écuries ont été détruites, aux environs de 1900.





Le praxinoscope d'Émile Reynaud.

Le programme comprend trois bandes : *Un bon bock*, *Clown et ses chiens* et *Pauvre Pierrot*. De 1892 à 1900, il assure lui-même plus de dix mille représentations publiques. Mais les frères Lumière arrivent et leurs représentations détrôneront le « Théâtre optique ». Émile Reynaud sombre dans l'oubli et la misère. En 1910, il jette dans la Seine la plupart de ses bandes. Cet inventeur avant la lettre du dessin animé meurt à l'hospice d'Ivry-sur-Seine en 1918 dans une extrême pauvreté.

**Au 60** se trouve un petit hôtel particulier, très élégant avec sa tourelle hexagonale. Il abritait le Comité de bienfaisance israélite de Paris (CBIP) fondé en 1809 par le Consistoire, sous l'impulsion des Juifs alsaciens venus s'installer dans la capitale. Devenu Comité d'aide sociale israélite de Paris, le Casip a eu son siège là pendant quatre-vingt dix années. En 1991, il quitte les lieux pour s'installer dans le XX<sup>e</sup> arrondissement.

**LES OISEAUX**

Lieu apprécié des surréalistes, André Breton y situe sa rencontre, le 29 mai 1934, avec Jacqueline Lamba qui est au centre du roman *L'Amour fou*.

**RUE DE DUNKERQUE (à partir du 68)**



Vous retrouvez la rue de Dunkerque que vous avez parcourue dans le Levant. Cette partie a été ouverte en 1871 au travers de l'ancien abattoir de Montmartre et reçut le même nom que les autres sections. Les rues Gérando et de Dunkerque forment une croix qui a été la base du lotissement de cette partie de terrain laissée libre par la destruction des abattoirs en 1867. La rue débouche largement sur le square et le boulevard : à gauche, des arbres – une double rangée de marronniers – et, à la pointe, le café Les Oiseaux qu'André Breton (1896-1966) fréquentait avant la guerre.



**RUE GÉRANDO**

Percée en 1868, elle aussi sur les anciens abattoirs, cette rue porte le nom de Joseph-Marie Mottet de Gérando (1772-1842), baron de Rathsammhausen et de l'Empire, économiste et juriconsulte. Lorsque les boutiques baissent leurs rideaux métalliques, le tronçon de rue côté boulevard de Rochechouart revêt un aspect bien différent. En effet, six d'entre eux ont été peints par un certain Mozé. « Il a fait ça comme ça », nous disait-on évasivement chaque fois que l'on cherchait à se renseigner sur l'auteur de ces œuvres. Et, enfin, le voile se leva au début



de 2006! Le photographe, Axel Heise, raconte: « Fin 1998, un an après l'ouverture de mon atelier "m le maudit", j'ai découvert un matin que la moitié de mon rideau avait été peint. Alors que l'on galère beaucoup pour s'installer, quelle émotion pour un tel cadeau que l'on n'a pas demandé! Des voisins avaient entendu du bruit la nuit et vu un jeune en train de peindre, juché sur une poubelle. Inquiets, ils ont alerté les policiers. Après un court échange avec le jeune artiste, ils sont repartis». La nuit suivante, il terminait l'autre moitié du rideau. Mozé avait à l'époque environ vingt-cinq ans. L'artiste a peint ensuite cinq autres stores rue Gérando, toujours la nuit, en toute liberté, sans prévenir ni demander la moindre rétribution au préalable. Son œuvre finie, il est passé en toute simplicité chez les commerçants pour leur demander comment ils l'appréciaient. Les gens ont donné ce qu'ils ont voulu, sous une forme ou une autre...

Depuis, on n'a plus jamais revu Mozé dans le quartier. Pour le bonheur de nos yeux, il opère dans d'autres rues de Paris, sur des rideaux métalliques ou des camions de livraison. À vous de les découvrir...





Entrée de la station de métro Anvers vers 1900, et aujourd'hui avec le candélabre sauvé de Guimard.



## PLACE ET SQUARE D'ANVERS

Mais pourquoi Anvers ? La station de métro, le square et la place ? Tout simplement en commémoration de la citadelle d'Anvers que les Français ont prise aux Hollandais en 1832. En fait, ce n'est pas vraiment une place mais plutôt une petite rue, et il suffit de cent huit pas pour la parcourir de bout en bout. Ouverte en 1871, toujours sur les anciens abattoirs, cette « place » présente l'originalité de n'avoir que des immeubles côté pair. Le côté impair borde le square et accueille tous les vendredis après-midi le premier et seul marché d'alimentation de l'arrondissement ! Fruit, au sens propre et figuré du terme, d'une concertation entre la mairie et les résidents, ce marché du soir a été inauguré en juin 2004 et son succès ne se dément pas depuis. Tout près du square, attablé au café Les Oiseaux, laissez-vous emporter par ces lignes qu'André Breton a écrites dans *L'Amour fou* (1937) :

Le visage que j'avais follement craint de ne jamais revoir se trouvait tourné vers moi, de si près que son sourire à cette seconde me laisse aujourd'hui le souvenir d'un écureuil tenant une noisette verte. [...] Et, comme j'étais hors d'état de songer alors à la retenir, [elle] prit très vite congé de moi en me donnant rendez-vous ce même soir à minuit. Je glisse sur les heures de tumulte qui suivirent. Il est deux heures du matin quand nous sortons du « Café des Oiseaux ».



Le square d'Anvers au début du xx<sup>e</sup> siècle, tel qu'on le découvre sur les cartes postales de l'époque.

Ballon d'oxygène de notre quartier, le square dessiné par l'architecte Jean-Camille Formigé, sous la direction d'Alphand est aménagé en 1877. Initialement baptisé « square Rollin », puisqu'il jouxte le lycée Jacques-Decour (anciennement Rollin) et fier de ses 4 000 m<sup>2</sup>, c'est le plus grand des squares du 9<sup>e</sup> arrondissement. Lui aussi occupe une partie des anciens abattoirs de Montmartre. La première version du square présentait un jardin à la française avec des parterres géométriques, une colonne centrale haute de 8 mètres, que surmontait une statue de la Paix armée. Deux autres statues en bronze l'ornaient : elles ont été fondues par les Allemands en 1942. Le kiosque, installé en 1900, accueillait aux beaux jours des musiciens.



En 1950, Mme Maigret, dans *L'Amie de Madame Maigret*, de Georges Simenon, raconte qu'en attendant l'heure de son rendez-vous chez le dentiste : un Roumain qui avait son cabinet au troisième étage d'un immeuble situé au coin de la rue Turgot et de l'avenue Trudaine, elle avait l'habitude de s'asseoir sur un banc de ce square :

C'était agréable de voir du gazon, des bourgeons à demi éclatés déjà aux branches des quelques arbres qui se découpaient sur le mur du lycée ; et du banc, en plein soleil, on suivait des yeux le mouvement du boulevard Rochechouart.

La deuxième version du square date de 1981, lorsque le parking est creusé juste en dessous. Engagée en novembre 2005, sa troisième rénovation offre un meilleur accueil aux adolescents.

Contrairement à leurs aînés, gamins de Paris de l'entre-deux-guerres, ils ne sont plus les bienvenus dans la rue et leur territoire s'est réduit comme une peau de chagrin. Aussi un terrain de basket y est aménagé, en plus des espaces pour les petits et les aînés. Réalisé en 1982 par les ateliers Bataillard d'après un dessin du célèbre ferronnier d'art, Raymond Subes (1891-1970), le kiosque est toujours là !

Nous retrouvons *Tout est passé si vite* de Jean-Noël Pancrazi. Son amie, malade, que vous avez quittée au Levant, jette un regard nostalgique sur les rues du quartier :

Elle regardait s'éteindre au loin les lampadaires du square d'Anvers, le kiosque de nuit, à l'angle du boulevard...





**CHARLES TRUDAINE  
DE MONTIGNY  
(1660-1721)**

Conseiller d'État,  
élu prévôt des  
marchands le 16 août  
1716, il exercera  
cette importante  
fonction jusqu'au  
16 août 1720.

**AVENUE TRUDAINE**

Ouverte en 1821, l'avenue Trudaine est un peu le fleuron de notre quartier, là où les prix de l'immobilier atteignent des sommets à chaque fièvre du marché. Et pourtant elle était loin de jouir d'une telle réputation au temps des abattoirs de Montmartre, de leur ouverture en 1818 jusqu'à leur démolition en 1867. En 1861, cherchant un « quartier pauvre et peuplé », les promoteurs de la future école de la Chambre de commerce choisiront... l'avenue Trudaine pour y construire leur bâtiment ! De leur côté, les opposants au déménagement du collège Rollin avenue Trudaine diront en 1867 : « C'est une suite de terrains vagues sur lesquels s'élèvent quelques débits de vin. À la nuit close, ce quartier revêt un aspect sinistre. »



On accède à l'avenue par différentes rues qui gravissent la colline, toutes ouvertes successivement pour la desserte des abattoirs et c'est leur point commun : la rue de Rochechouart, la rue Turgot si en apercevant le Sacré-Coeur on a choisi de prendre au plus court, la rue Rodier, la rue Bochard de Saron, ou la rue des Martyrs à l'autre extrémité. Bordée de magnifiques platanes, notre unique avenue a bénéficié des soins attentifs des différentes municipalités et les banquettes fleuries qui



l'habillent ajoutent à son charme. L'esthétique des constructions, leur agencement harmonieux témoignent aussi des « hommes de qualité » qui étaient censés y élire domicile. En effet, le lotissement de l'avenue ne la destinait pas aux couches populaires qui travaillaient jusque-là dans les abattoirs, les usines

Un sandwich vite pris à La Petite Fringale, un joli bouquet acheté aux Fleurs en couleur... gardez un instant pour regarder les œuvres exposées dans la vitrine de la galerie d'art.

à gaz et les nombreux ateliers du quartier. L'aspect de la rue changea donc radicalement. Actionnaire de la Compagnie générale des travaux publics et particuliers, l'architecte Charles Léon Le François de Lalande construit en 1870-1871 les immeubles des numéros 2, 4, 6, 8 et 10 qui donnent à l'avenue son style. Il ne s'arrêtera pas en si bon chemin puisqu'il a quasiment tout construit dans le triangle Trudaine/Gérando/Dunkerque. Ses immeubles en pierre de taille, avec leurs hautes portes à deux vantaux, tout en bois de chêne sculpté et percées d'un oculus, nous impressionnent. Juste au dessus, à l'entresol, l'encadrement se prolonge par une arcade plein cintre abritant une imposte fixe, elle aussi en chêne. De là, la balustrade en fonte moulée rendait certainement plus confortable l'observation du va-et-vient des attelages dans l'avenue. En 1880, l'arrondissement recensait 507 propriétaires de chevaux pour un effectif total de 2567 chevaux, juments, mules et mulets!



La statue de Charles Rollin dans la cour d'honneur du lycée Jacques-Decour.

**Au 9**, la compagnie Continental Edison installe en 1887 une centrale électrique très moderne se composant de deux bâtiments métalliques, l'un pour les moteurs et les dynamos, l'autre pour les condenseurs et les réservoirs d'eau.

**Au 12**, le lycée Jacques-Decour. Inutile de compter vos pas en longeant sa façade : vous en ferez 182 jusqu'à la rue Bochart de Saron. Cet établissement, qui occupe trois hectares et demi sur les anciens abattoirs, a été construit par l'architecte Napoléon Roger. Ses portes ont été ouvertes en 1876 mais, en fait, sa création remonte à 1690, lorsque la communauté de Sainte-Barbe fonde son école près de la Sorbonne. Ses locaux devenus trop exigus, un collège plus spacieux est construit avenue Trudaine. Imaginez dans la cour d'honneur où trône

la statue en bronze de Charles Rollin, l'apparition du professeur d'anglais Mallarmé, telle que la décrit Léon-Paul Fargue dans *Refuges* :

[il] s'avancait d'un pas balancé et traversait obliquement la cour plantée d'ailantes et de paulownias, dessinant discrètement, selon la lumière des saisons, le profil contrasté d'un kiosque, d'une dame jeanne ou d'un kangourou : c'est que les poches de son pardessus étaient bourrées à se découdre de journaux, de revues, de bouquins et de plaquettes. Le tout tiaré du météore évidemment retouché d'encre d'un haut-de-forme à bords plats.

## LE LYCÉE-COLLÈGE JACQUES-DECOUR

Après avoir porté le nom Charles Rollin (1661-1741), chancelier des universités et grand humaniste, l'établissement prend en octobre 1944 son nom actuel : Jacques-Decour. Professeur agrégé d'allemand et un des pionniers de la presse clandestine, Daniel Decourdemanche enseigne à Rollin et écrit dans diverses revues sous son nom de plume « Jacques Decour ». Il entre dans la Résistance dès 1940. Arrêté le 17 février 1942 à Paris, il est fusillé par les Allemands au mont Valérien le 30 mai 1942. Il a trente-deux ans.

Samedi 17 septembre 2005, dans le cadre des Journées du patrimoine, des lycéens qui suivent des cours de théâtre au lycée donnent aux visiteurs lecture de la dernière lettre que Daniel Decourdemanche a adressée à ses parents. Il l'a rédigée ce même 30 mai 1942 à 6 h 45, quelques heures avant de mourir.

*Mes chers parents,*

*Vous attendiez depuis longtemps une lettre de moi. Vous ne pensiez pas recevoir celle-ci. Moi aussi j'espérais bien ne pas vous faire ce chagrin. Dites-vous bien que je suis resté jusqu'au bout digne de vous, de notre pays que nous aimons.*

*Voyez-vous, j'aurais très bien pu mourir à la guerre, ou bien même dans le bombardement de cette nuit. Aussi je ne regrette pas d'avoir donné un sens à cette fin. Vous savez bien que je n'ai commis aucun crime, vous n'avez pas à rougir de moi, j'ai su faire mon devoir de Français. Je ne pense pas que ma mort soit une catastrophe ; songez qu'en ce moment des milliers de soldats de tous les pays meurent chaque jour, entraînés dans un grand vent qui m'emporte aussi.*

*Vous savez que je m'attendais depuis deux mois à ce qui m'arrive ce matin, aussi ai-je eu le temps de m'y préparer, mais comme je n'ai pas de religion, je n'ai pas sombré dans la méditation de la mort ; je me considère un peu comme une feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau. La qualité du terreau dépendra de celle des feuilles. Je veux parler de la jeunesse française, en qui je mets tout mon espoir.*

*Mes parents chéris, je serai sans doute à Suresnes ; vous pouvez si vous le désirez demander mon transfert à Montmartre.*

*Il faut me pardonner de vous faire ce chagrin. Mon seul souci depuis trois mois a été votre inquiétude. En ce moment, c'est de vous laisser ainsi sans votre fils qui vous a causé plus de peines que de joies. Voyez-vous, il est content tout de même de la vie qu'il a vécue qui a été bien belle.*

*J'ai beaucoup imaginé, ces derniers temps, les bons repas que nous ferions quand je serais libéré – vous les ferez sans moi, en famille, mais pas tristement, je vous en prie. Je ne veux pas que votre pensée s'arrête aux belles*

## ET L'HÉRITAGE DE CHARLES ROLLIN

*choses qui auraient pu m'arriver, mais à toutes celles que nous avons réellement vécues. J'ai refait pendant ces deux mois d'isolement, sans lecture, tous mes voyages, toutes mes expériences..., j'ai même fait un plan de roman. Votre pensée ne m'a pas quitté, et je souhaite que vous ayez, s'il le fallait, beaucoup de patience et de courage, surtout pas de rancœur. Dites toute mon affection à mes sœurs, à l'infatigable Denise qui s'est tant dévouée pour moi, et à la jolie maman de Michel et de Denis...*

*Je vais écrire un mot pour Brigitte à la fin de cette lettre, vous le lui recopiez. Dieu sait si j'ai pensé à Elle. Elle n'a pas vu son papa depuis deux ans.*

*Si vous en avez l'occasion, faites dire à mes élèves de Première, par mon remplaçant, que j'ai bien pensé à la dernière scène d'Egmont...*

*Toutes mes amitiés à mes collègues et à l'ami pour qui j'ai traduit Goethe sans trahir.*

*Il est huit heures, il va être temps de partir.*

*J'ai mangé, fumé, bu du café. Je ne vois plus d'affaire à régler.*

*Mes parents chéris, je vous embrasse de tout cœur. Je suis près de vous et votre pensée ne me quitte pas.*

*Votre Daniel*

Daniel Decourdemanche habitait avec sa famille à Suresnes, au 19 rue des Verjus. Cette rue prendra le nom de Jacques-Decour en 1945. Il en sera de même pour l'arrêt de l'autobus juste avant celui du mont Valérien.

Profitez des journées du Patrimoine ou d'un concert donné dans la chapelle pour pousser la porte du lycée. Dès l'entrée, vous serez saisi par la beauté et le calme que vous renvoie cette image de « cloître » !

Au fond de la cour d'honneur trône la statue en bronze de Charles Rollin, à moitié cachée en été par un imposant figuier aux fruits blancs.

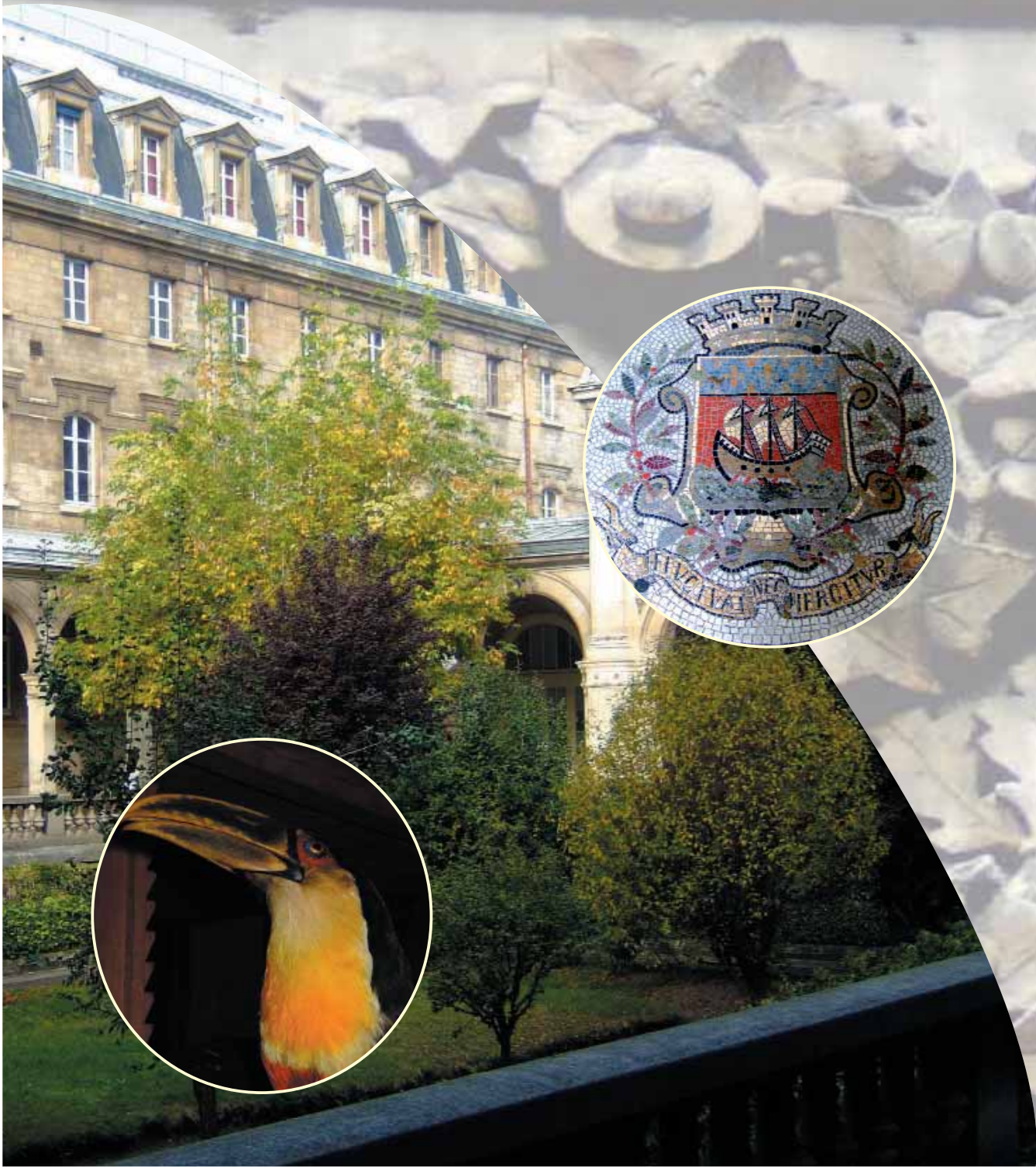
Levez la tête et remarquez la belle horloge qu'encadrent deux hautes cheminées, avec les initiales C et R étroitement enlacées. Sachez aussi que tout en haut, sous les combles, se cache une (toute petite) partie du fonds patrimonial, d'une grande richesse, de « Charles Rollin ». Il comprend des milliers d'ouvrages anciens, des collections de revues, des centaines d'animaux naturalisés, des bustes en plâtre, des vieilles cartes géographiques murales (les célèbres Brunhes, Deffontaines et Vidal-Lablache !), les anciens albums photos des différentes classes, des instruments de physique, etc.

Sur de grandes plaques en marbre fixées sous ses arcades, la commémoration de tous les héros du lycée, enseignants, élèves – même très jeunes –, fonctionnaires, qui ont été dénoncés, fusillés, déportés, ou sont morts au combat sur des terres lointaines, en fait un très émouvant lieu de mémoire.

L'âme de Decour est inscrite loin dans l'Histoire, mais elle est aussi solidement ancrée dans celle d'aujourd'hui. En effet, cela fait vingt-cinq ans que l'on peut y apprendre le chinois dès la quatrième !



Ombre et lumière sur  
la cour d'honneur du lycée  
Jacques-Decour. Des rosaces de  
pierre ornent les piliers et des mosaïques  
courent sous les arcades. Dans les médaillons,  
l'emblème de la Ville de Paris et les animaux naturalisés  
du cabinet de sciences naturelles.



Au 14, à l'angle de la rue Bochart de Saron, un bel hôtel particulier nous donne envie d'en savoir plus. Un grand escalier conduit au premier étage vers un salon somptueux, dont le plafond richement peint est accompagné, dans leur cadre doré, de grandes fresques murales. Cet hôtel a été habité par Georges Ohnet (1848-1918) journaliste politique, puis écrivain et dramaturge, très en vogue à son époque. Auteur, entre autres, du *Maître de Forges* (1882), de la *Grande Manière* (1885), ses œuvres connaissent alors un succès considérable.



Aujourd'hui l'immeuble est occupé par la société Tout sur l'Écran Productions, véritable ruche moderne avec écrans informatiques sur tous les bureaux dans ce décor d'un autre temps. Malheureusement, on ne peut le visiter ! Mais consolons-nous : les grandes fresques murales aux riches couleurs ont contribué à l'inscription de ce lieu à l'Inventaire des Monuments historiques. En hiver, on peut même les admirer de la rue dès la nuit tombée !

Fernandel a résidé au 15 pendant presque trente ans. Après son départ en 1965, il vous fait encore un clin d'œil derrière le masque de théâtre juste au-dessus de la porte d'entrée. De mémoire de gamin du quartier, il roulait dans une grosse voiture noire, type Cadillac. Voilà de quoi épater tous les enfants, particulièrement nombreux aux abords du square d'Anvers ! Fernand Joseph Désiré Contandin, dit Fernandel (1903-1971), débuta au café-concert avant de devenir un des comiques les plus populaires du cinéma français. On ne peut oublier son Saturnin, le benêt au grand cœur dans *Angèle*, de Marcel Pagnol (1934), ni les nombreux *Don Camillo*, de Julien Duvivier et Carmine Gallone.

Au 23, l'historienne Anne Thoraval nous rappelle qu'il existait une librairie avant la guerre... L'ordonnance du 17 octobre 1940 interdit aux fabricants et marchands grossistes la vente de tout matériel pouvant servir à la duplication et à la confection d'écrits (ronéo, stencils...). Les résistants ont donc recours à des « emprunts forcés ». Le 27 mai 1944, un petit groupe armé exige du papetier-libraire la remise d'une ronéo. En guise de quittance, ce mot est laissé aux commerçants : « Mort aux Boches, ronéo volée pour la Libération. » Dans un contexte bien moins grave, cette difficulté pour ronéotyper la presse clandestine nous remet en mémoire la solution des étudiants de Jacques-Decour en mai



1968 : leurs tracts étaient ronéotypés juste en face, dans l'aumônerie ! L'abbé Wargny, que les anciens de Jacques-Decour évoquent toujours avec enthousiasme, a largement ouvert les portes de son aumônerie à la « cellule rouge » du lycée, comme celles du lycée lui étaient aussi grandes ouvertes.

**Au 28**, ce restaurant n'a pas toujours accueilli de la musique hongroise, et le tokay n'a pas toujours été à la carte des vins. C'est ce que nous a raconté l'ancien patron de ce lieu riche d'histoires et passé par des noms divers. Vous avez reconnu Le Paprika, mais connaissez-vous L'Âne rouge, ou La Bouche riche ?



### De La Grande Pinte au Paprika

Il y eut d'abord au 28 la célèbre auberge, La Grande Pinte, ouverte en 1878, un des tout premiers cabarets-concerts qui ont fait la gloire de Montmartre. En 1890, cette auberge est reprise par Gabriel Salis et devient L'Âne rouge. La représentation de L'Âne rouge était en porcelaine, sur un pilier de marbre situé à l'extérieur de l'établissement. Dans ce restaurant de grande réputation, Willette, Steilen et bien d'autres personnalités célèbres y ont accroché leurs œuvres. Courteline et Verlaine s'y retrouvaient souvent.

Et puis l'établissement a décliné petit à petit. Après la guerre, un pâtissier s'y est installé en 1945, toujours sous la même enseigne. Ensuite, un traiteur de buffets salés et sucrés y a emménagé sous l'enseigne Les 3 Thés.



Daniel Philippon, que nous avons quitté boulevard de Rochechouart, nous raconte : « En 1986, j'ai repris cet établissement et l'ai baptisé "La Bouche riche", du nom d'un restaurant que j'avais auparavant rue de la Roquette. J'ai bien sûr conservé la célèbre poterie de L'Âne rouge en devanture. Tous les soirs, je faisais venir un musicien. Alain Jardy qui s'accompagnait à la guitare a animé nos soirées pendant longtemps. Très apprécié par la clientèle, il ne chantait que des chansons françaises. La salle reprenait souvent en chœur les chansons les plus connues de son répertoire, comme *Le Temps des cerises*. En 1990, j'ai revendu le restaurant



qui est devenu Chez Adé. Et en 1992, un dernier changement voit apparaître Le Paprika.» L'Âne rouge veille toujours sur cet endroit.

**Au 30**, l'Auberge du clou, ouverte par le Suisse Paul Tomaschet en décembre 1883, vaut le détour. Son décor campagnard, œuvre de Willette en particulier, était d'une grande originalité. Très vite, l'associé de Tomaschet, l'acteur Mousseaux, est seul aux commandes de l'établissement. Georges Courteline, client assidu comme en témoigne sa grande photo au-dessus du bar, invente en 1890 le célèbre «idiomètre», appareil permettant de mesurer la stupidité de la clientèle. C'est également au Clou que les compositeurs Érik Satie (1866-1925) et Claude Debussy (1862-1918) font connaissance. Pour la petite histoire, le Clou permettait aux peintres fauchés d'accrocher leurs œuvres en attendant de pouvoir régler l'addition. Lors de notre visite fin 2005, la salle en sous-sol était en travaux et une bâche protégeait la fresque murale de Toulouse-Lautrec dont on nous a parlé. Nous préférons lui garder tout son mystère...



Une belle perspective de l'avenue Trudaine.

**Au 39**, l'école de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris (CCIP) est construite en 1863, suite au rapport de M. Denière en date du 15 mars 1860. Celui-ci demande la création dans un quartier «populeux» d'une école commerciale destinée à former des employés de banque et de commerce à l'apprentissage de «l'écriture dans sa perfection», l'orthographe, la tenue des livres, l'étude de langues étrangères, du calcul rapide, etc. La Chambre de commerce achète alors à la Ville de Paris des terrains **aux 66-68 rue des Martyrs et 49 avenue Trudaine**. L'achat est ratifié par un décret du 21 juillet 1861, mais ce terrain jugé trop petit est ensuite échangé contre un autre appartenant à la Compagnie parisienne d'éclairage, mieux situé avenue Trudaine. Construit par Juste Lisch, architecte de la gare Saint-Lazare et d'un certain nombre de restaurations de monuments historiques à travers la France, l'établissement accueille uniquement des garçons. L'éclairage et le chauffage au gaz sont installés dès 1863, et la température des pièces à chauffer devra être de quinze degrés centigrades au-dessus de zéro, précise le règlement. Les élèves viennent surtout de Paris et sa région,

Cour de l'école de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris.



quelques-uns seulement de province. En 1895, ils sont 445, et en 1921, 862. Aussi, le bâtiment se révèle-t-il rapidement trop petit. Les premières transformations commencées dès 1887 se poursuivront au cours du XX<sup>e</sup> siècle. L'éclairage électrique sera installé en 1921. Aujourd'hui Advancia, école de la CCIP, est un établissement d'enseignement supérieur qui forme de jeunes entrepreneurs: manager entrepreneur, expert, assistant manager, etc. L'école se veut un incubateur de porteurs de projets. Elle accueille des étudiants en formation initiale et des stagiaires en formation continue.

### La boîte à sable

Au XIX<sup>e</sup> siècle le sablage était utilisé pour lutter contre les chaussées rendues glissantes par la neige et le verglas, et également pour nettoyer les déjections issues de la traction hippomobile. Les cantonniers devaient donc avoir du sable à leur disposition, sur les trottoirs. C'est ainsi que sont nées les boîtes à sable. À ce jour, selon nos informations, il ne resterait à Paris qu'environ une demi-douzaine de ces objets insolites. C'est pourquoi celle de l'avenue Trudaine devrait être regardée avec une certaine émotion.

Une des dernières boîtes à sable de Paris, devant le 39.



### RUE BOCHART DE SARON

Ouverte en 1821, elle est prolongée en 1860 jusqu'à la rue Condorcet, sur des terrains de l'usine à gaz, fondée en 1821 par les industriels anglais Manby et Wilson. Cette usine n'a pas manqué d'inquiéter les riverains de la rue des Martyrs qui craignaient les risques d'explosion, de pollution des eaux ou se plaignaient des épais nuages de fumée jaunâtre et des vapeurs nauséabondes qui se répandaient hors des ateliers au déchargement des cornues et pendant l'extinction du coke... Le Conseil de salubrité publique jugera ces plaintes injustifiées, la fumée n'excédant pas trois minutes par heure !

La grande maison d'angle **du 9** rue Bochart de Saron et **du 47** boulevard de Rochechouart est une ancienne cité d'artistes construite au début du XX<sup>e</sup> siècle, reconnaissable à ses grandes verrières (page ci-contre). Au rez-de-chaussée, on devine une porte qui donnait accès à un atelier de sculpteur. La devise latine qui accueille le visiteur pourrait être traduite ainsi: «Salut aux savants juges de la peinture et de la sculpture.»

Maurice Chevalier (1888-1972) et Henri Royer (1869-1938) – peintre nancéen célèbre pour ses paysages de Bretagne – ont habité là.

Si vous contournez le lycée Jacques-Decour, vous serez sans doute surpris de voir des rideaux en dentelle blanche à plusieurs fenêtres du 16. Dans le quartier, on nous avait parlé d'un commissariat de police, mais dans la quasi-enceinte d'un lycée, était-ce possible? Mais oui! En effet, après avoir abrité la Défense passive pendant l'Occupation, cette ancienne antenne de quartier était une sorte de vigie médicale où passaient les gardiens de la paix en arrêt maladie, et plus récemment les agents contractuels au repos entre deux services. Indépendant du lycée, ce local appartient toujours à la préfecture de police. Il accueille depuis 1990 l'AAFPA (Amicale des anciens de la force de police auxiliaire), association qui se propose d'informer et d'aider – dans la limite de ses possibilités – les anciens supplétifs de l'armée française en Algérie, et leurs familles.

**LA DÉFENSE PASSIVE**  
Sous l'Occupation, les îlotiers étaient chargés de la surveillance des quartiers, surtout pendant le couvre-feu, de 22 h à 6 h du matin. Les caves servant d'abri lors des alertes, les soupiraux étaient calfeutrés avec des sacs de sable. Dans les immeubles, toutes les lumières devaient être camouflées dès la tombée de la nuit et les persiennes bouchées. Recrutés par les mairies, les agents de la Défense passive étaient des civils qui veillaient au respect de ces consignes et s'occupaient de l'évacuation des blessés et des morts.

Au 18, la construction de la piscine municipale Georges-Drigny, creusée juste en dessous d'une partie du lycée Jacques-Decour entre 1973 et 1976, a dévoilé des trésors géologiques, gardés comme de précieux trophées par certains habitants. Émile-Georges Drigny (1883-1957), fervent adepte du water-polo, a fait partie de l'équipe française aux jeux Olympiques d'Anvers en 1920.



Né à Paris, **Jean-Baptiste** (prénom très prisé dans notre quartier, sachant que Rodier, Say et Pigalle partagent ce même nom de baptême), **Gaspard Bochart de Saron** était mathématicien, magistrat et astronome. Premier président du parlement de Paris, il est aussi le premier à proposer une orbite planétaire. Il périta, lui aussi, sur l'échafaud.



## RUE JEAN-BAPTISTE SAY

Formée elle aussi sur les anciens abattoirs, cette rue a été ouverte en 1864 par Emmanuel Crétet, ministre de l'Intérieur sous Napoléon I<sup>er</sup>.

Jean-Baptiste Say est né à Lyon en 1767 d'une famille de négociants protestants. Après un premier emploi dans une banque, il part à Londres étudier la révolution industrielle et en revient à vingt-deux ans, fervent adepte des idées de l'économiste écossais Adam Smith. Il retournera deux fois en Angleterre et ses idées y seront largement divulguées. Il soutient le 18 Brumaire mais n'en est pas moins opposé à Bonaparte. Il publie notamment un *Traité d'économie politique ou simple exposé de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses* (1803). Pour avoir refusé de soutenir la politique fiscale de Bonaparte, il est évincé du Tribunat en 1804. Gérant d'une usine de filature du coton, il prône l'industrie et l'esprit entrepreneurial. Le Collège de France lui crée en 1830 une chaire d'économie politique. En 1832, Say meurt d'une crise d'apoplexie.

**Au 11<sup>bis</sup>**, Gilbert Savéant, tapissier-décorateur toujours en activité, nous offre un retour dans le passé :

Initialement, mon atelier était un petit garage. Mon père, Marcel, a transformé ce local en atelier d'artisan-tapissier en 1936 et nous habitons au 8 rue Say. Les tissus dont mon père avait besoin étaient apportés par des fournisseurs-démarcheurs. Il passait aussi ses commandes après avoir consulté des catalogues d'échantillons. Ces tissus étaient essentiellement fabriqués par des tisseurs français, voire belges ou italiens. Puis vint la révolution des tissus synthétiques, en particulier le sobral au début des années 1960, très à la mode, mais très raide et difficile à travailler. Il fallait le chauffer devant un radiateur pour arriver à détendre la matière. Puis la mode a été au skai. Au début de sa carrière, mon père allait chercher sa marchandise et l'apportait à ses clients avec une voiture à bras qu'il louait chez un loueur situé au fond d'un des passages de la rue de Rochechouart. Lorsque j'ai repris cette activité, j'ai troqué la voiture à bras pour les Taxis G7.

**Au 10** était le domicile de Tonton, alias M. Baheu, qui tenait place Blanche un cabaret très célèbre, Le Libertis. En étage, d'anciens ateliers d'artistes ont été transformés en lofts. Le couple Tervagne y a habité. Lui était écrivain, sa femme, Simone, s'intéressait aux sciences occultes et elle avait acquis le collier de Mme Fraya, la célèbre voyante.



## RUE CRÉTET

Charmante avec ses vieux pavés, c'est la plus petite rue de notre quartier : nous avons compté 81 pas exactement pour la parcourir, même pas la moitié de la façade du lycée Decour ! Est-ce là une marque de reconnaissance pour celui qui a posé la première pierre des abattoirs de Montmartre ?

Au 4, la Galerie du 9<sup>e</sup> art fête les noces de bois de son implantation dans notre quartier. Pour clore la saison 2005-2006, elle promeut les œuvres de Don Lawrence et Ève Tharlet. Cette consécration de la bande dessinée à notre porte mérite bien un coup de chapeau.

Au 7, sous l'égide du Casp (Centre d'action sociale protestante) un hôtel social accueille depuis la fin de 1996 des personnes en voie de réinsertion professionnelle (hommes, femmes, couples avec enfants), ou dans l'attente d'un logement définitif. Le Casp accompagne les résidents dans leurs démarches.



## EMMANUEL CRÉTET,

né en 1747 dans le Dauphiné, fait ses études chez les Oratoriens et se rend en Amérique pour suivre la carrière du commerce. Nommé en 1795 député au Conseil des Cinq-Cents, c'est lui qui présente la plupart des lois sur le système monétaire, les contributions, le cadastre et l'enregistrement. Il concourt à la Révolution du 18 Brumaire, et est aussitôt après appelé au Conseil d'État. Nommé gouverneur de la Banque, il reçoit le portefeuille de ministre de l'Intérieur (1807). Napoléon l'anoblit, lui donne le titre de comte de Champmol, et le fait grand officier de la Légion d'honneur. Forcé par sa mauvaise santé de demander sa retraite, Crétet meurt à Auteuil le 28 novembre 1809. Sa dépouille fut solennellement déposée au Panthéon.



## RUE LALLIER

Ouverte en 1821, cette rue sera prolongée en 1833 jusqu'à la rue Crétet, puis jusqu'au boulevard de Rochechouart en 1858. Plus poétiquement, elle s'appelait à l'origine rue Beau-regard-des-Martyrs. C'est en 1864 qu'elle prend le nom de Lallier. Michel de Laillier (avec deux i en fait) est le prévôt des marchands qui ouvrit les portes de Paris à l'armée de Charles VII en 1436.

**Au 6**, la musique régnait en maître au **xx<sup>e</sup>** siècle, comme en témoigne l'écrivain Alain Rustenholz. Il y avait là une entreprise d'instruments à vent en bois et en cuivre. Totalement intégrée, de la fonderie à la définition en passant par la forge, le tournage et la ciselure, elle employait plus de 200 ouvriers en 1849. Créatrice, on l'aura deviné, du saxophone.

### Adolphe Sax, vu par Hector Berlioz

C'est en 1842 que Antoine-Joseph Sax, dit Adolphe, (1814-1894), d'origine belge, inventeur du saxophone, s'installe à Paris. Berlioz soutient ses innovations dans le domaine de la facture d'instruments à vent et en parle à plusieurs reprises dans ses *Mémoires* :

Adolphe Sax fait à cette heure des trompettes à cylindres, grandes et petites, dans tous les tons possibles, usités et inusités, dont l'excellente sonorité et la perfection sont incontestables. Croirait-on que ce jeune et ingénieux artiste a mille peines à se faire jour et à se maintenir à Paris? On renouvelle contre lui des persécutions dignes du Moyen Âge. On lui enlève ses ouvriers, on lui dérobe ses plans, on l'accuse de folie, on lui intente des procès; avec un peu plus d'audace, on l'assassinerait. Telle est la haine que les inventeurs excitent toujours parmi ceux de leurs rivaux qui n'inventent rien.

Saxophone alto d'Adolphe Sax, cuivre doré et gravé (Musée du conservatoire de Paris).





### Paris Gaz, une opération immobilière un peu compliquée

En raison de l'implantation de Paris Gaz et de ses regroupements immobiliers dans les années 1930, tout aussi compliquée est la situation du pâté d'immeubles mitoyens boulevard de Rochechouart/rue Lallier/rue Crétet. Construits à l'identique, ces deux immeubles marquent respectivement les angles des **53** boulevard de Rochechouart-**6** rue Lallier et **10** rue Lallier-**6** rue Crétet. Au fil des ans, des entrées ont été créées pour rassembler des rez-de chaussée, puis des premiers étages ; il en résulte une disposition intérieure quelque peu tarabiscotée. Immeubles de prestige, toute leur façade côté Lallier était richement couverte de gravier de rivière, nous dit-on ! Paris Gaz a pour mission d'assurer la distribution du gaz pour le chauffage et l'éclairage de Paris. En avril 1946, la nationalisation des secteurs de l'énergie est votée ; l'activité et les biens de Paris Gaz seront ainsi transférés à Gaz de France. Ce retrait marque peu à peu le quasi-abandon de cet ensemble immobilier. Des palissades métalliques en protègent la façade depuis l'automne 2005. Serait-ce enfin un signe de rénovation ?

**Au 10**, délaissés par Paris Gaz, les locaux ont été fermés jusqu'à leur reprise par Jalal Aro qui a ouvert Phonogalerie en novembre 2003. Mais qu'est-ce qui peut bien rapprocher Paris Gaz de Phonogalerie ? Tout simplement, les magnifiques initiales PG qui figurent toujours sur la porte d'entrée !

Jalal Aro nous invite avec beaucoup de gentillesse à visiter son atelier, comme il accueille volontiers le soir d'autres manifestations, celles de jazz en particulier. C'est le temple de la musique enregistrée, de La Voix de son Maître et de son célèbre chien.

Les objets que l'on y découvre dans un cadre assez Art-déco sont en parfait état de conservation ou en cours de restauration. Jalal Aro nous rappelle que les premiers enregistrements de café-concert ont été réalisés sur des cylindres en cire, précurseurs de l'enregistrement de la voix. Ces appareils ont tout d'abord été baptisés « machines parlantes », puis « phonographes », « gramophones », etc. On trouve ici de véritables pièces de musée, des phonographes à cylindres de cire, des gramophones à disques aux magnifiques pavillons couleur de cuivre, etc.







**Au 11**, Le Mikado vous plongera dans les volutes de la fumée et de la danse, à l'image de la célèbre Gitane. Cette discothèque très célèbre a sa domiciliation postale et sa sortie de secours **au 55**, boulevard de Rochechouart. Haut lieu du tango, Le Mikado a été inauguré dès 1925 par Maurice Chevalier (1888-1972) et Joséphine Baker (1906-1975) comme en témoigne la belle fresque murale juste à l'entrée. C'est maintenant une boîte de nuit animée par de jeunes *DJ's* très enthousiastes. Au sous-sol, sa superbe piste de danse, ses autres fresques murales et son mobilier lui aussi « d'époque » vous invitent à la danse. Comment résister au *Temps du tango*, mis en musique par Léo Ferré sur un texte de Jean-Roger Caussimon ?

Moi je suis du temps du tango  
 Où mêm' les durs étaient dingos  
 De cett' fleur du guinche exotique...  
 Ils y paumaient leur énergie  
 Car abuser d' la nostalgie  
 C'est comm' l'opium, ça intoxique..  
 Costume clair et chemis' blanche  
 Dans le sous-sol du Mikado  
 J'en ai passé des beaux dimanches...  
 Des bell's venaient en avalanche  
 Et vous offraient comme un cadeau  
 Rondeurs du sein et de la hanche  
 Pour qu'on leur fass' danser l'tango !

## RUE VIOLLET-LE-DUC

Vous venez de lire quelques souvenirs de Jean Renoir liés à l'appartement familial du Boulevard et à Haussmann. Ici, le cinéaste nous fait part des opinions de son père, Pierre-Auguste, sur Viollet-le-Duc :

En 1912 nous venions d'emménager dans cet appartement du boulevard Rochechouart où se situent nos entretiens. Le bail était déjà signé, les meubles transportés, lorsqu'il s'avisa que l'immeuble dont l'entrée était boulevard Rochechouart faisait le coin de la rue Viollet-le-Duc. Malgré l'avantage du logement de plain-pied avec l'atelier, mon père voulait s'en aller tout de suite, se déclarant incapable de supporter le voisinage de ce nom. Ce n'était qu'une boutade, mais le fond en était sérieux. Viollet-le-Duc était l'architecte qu'il haïssait le plus. Et Dieu sait s'il haïssait les architectes ! Il ne lui pardonnait pas d'avoir éreinté Notre-Dame de Paris et la cathédrale de Rouen. « J'adore les décors de théâtre, mais au théâtre. » Il prétendait que Viollet-le-Duc avait été plus destructif pour les monuments français que les bombardements allemands et toutes les révolutions et guerres passées ou futures.

**EUGÈNE  
EMMANUEL VIOLLET-LE-DUC  
(1814-1879)**

Architecte à la fois fameux et décrié, c'est à la demande de Prosper Mérimée, écrivain mais aussi inspecteur général des Monuments historiques, qu'il entame sa carrière de restaurateur pour exercer son art sur l'abbaye de Vézelay (1840-1861). Il n'a alors que vingt-six ans. Par la suite, il rénovera en particulier l'abbatiale de Saint-Denis (1847), l'église Saint-Nazaire et les fortifications à Carcassonne (1852), Saint-Sernin à Toulouse (1861) et les remparts d'Avignon (1863-67). En 1845, il engage la réfection de Notre-Dame de Paris. De nombreux monuments français lui doivent d'avoir échappé à la ruine. Pourtant, ses restaurations sont sujettes à critiques, certaines très véhémentes, car elles sont moins conformes à la réalité historique qu'à ses idées sur l'art gothique, assez controversées aujourd'hui.





# Index

- AAFPA, *Amicale des anciens de la force de police auxiliaire*, 107  
Abattoir de Montmartre, 56, 60, 72, 80, 81, 94, 96, 98, 99, 108, 109  
Abattoir, *rue de l'*, 60  
Abbaye de Montmartre, 21, 34, 35, 86  
Abbesse de Montmartre, 35, 86  
Advancia, *école*, 106  
Alba, *hôtel*, 86  
Alexandre Paul, 64  
Alger, *expédition d'*, 22  
Alphand Jean-Charles, 16, 17, 96  
Alvarez José, 68  
Âne rouge (L'), *restaurant*, 104, 105  
Apollinaire Guillaume, 28  
Armstrong Louis, 86  
Aro Jalal, 111  
Arsène, *cordonnier*, 61  
Artisans du monde, 35  
Aryanisation de l'enseignement, 28  
Atelier d'artiste, 69, 82, 84, 90, 106, 113  
Auberge du clou, 105  
Au Troisième Œil, *librairie*, 15  
Bains de fumigation, 51  
Baker Joséphine, 172  
Bancs de jardin, 16  
Bande à Bonnot, 87  
Bande dessinée, 109  
Baraldi Ernest, 70  
Barillet-Deschamp Jean-Pierre, 16  
Barricades, 22, 30, 54  
Barrières d'octroi, 34, 35, 70, 71, 72, 73  
Bataillard Abel, *et ateliers*, 18, 97  
Beauregard-des-Martyrs, *rue*, 110  
Beethoven Ludwig van, 37  
Berlioz Hector, 27, 110  
Bernstein Henry, 88, 89  
Bienvenue Fulgence, 74, 75  
Bisson, *Mme*, 89  
Bizet Georges, 86  
Bochart de Saron Jean-Baptiste, 106, 107  
Boîte à sable, 106  
Bonaparte, 108  
Bonaparte Louis-Napoléon, 46, 91  
Bonnot Jules, 87  
Bouche riche (La), *restaurant*, 104  
Bourbon Charles de, 23, 25  
Bourbon Condé Charles de, 67  
Bourgoin Stéphane, 15  
Bow-window, 31  
Brasillach Robert, 50  
Breton André, 13, 94, 96  
Cabaret, 21, 34, 35, 56, 76, 104  
Cabinet spirite, 89  
Calla Christophe-François, 17  
Calorifère, 93  
Carco Francis, 76  
Carlton's, *hôtel*, 84  
Carrière Éva, 89  
Casp, *Centre d'action sociale protestante*, 109  
Caussimon Jean-Roger, 112  
Cellier André, 48  
Centrale électrique, 99  
Centre Valeyre, 36  
CFDT, 14  
CFTC, 14  
CGT, 19  
Chaboche Edmond, 92  
Chambre de commerce et d'industrie de Paris, *école*, 98, 105

- Champmol, comte de, 109  
 Charolais, comte de, 23, 25, 32, 39, 67  
 Chaussures et souliers Godillot, 43, 44  
 Chaussures Trotry-Latouche, 61  
 Chénier Marie-Joseph, 14  
 Chevalier Maurice, 76, 107, 112  
 Chevaux, *propriétaires de*, 99  
 Chopin Frédéric, 14, 37, 38  
 Cirque Medrano, 85  
 Cirque Montmartre, 85  
 Cité Napoléon, 46  
 Cité ouvrière, 46, 47  
 Clos Cadet, 34  
 Cocéa Alice, 50  
 Colette, 48, 50, 75, 76  
 Coliseum (Le), *music-hall*, 48  
*Comœdia*, 48  
 Commissariat de police, 107  
 Commune de Montmartre, 56, 66, 70  
 Commune de Paris, 54, 55  
 Compagnie de l'Ouest, 58  
 Compagnie des Citadines, 81  
 Compagnie du gaz, 56, 57  
 Compagnie générale  
 des omnibus, 81, 82  
 Compagnie impériale  
 des petites voitures, 22, 23  
 Compagnie parisienne de gaz  
 d'éclairage et de chauffage, 58  
 Compteur à eau, 58  
 Compteurs à gaz, *usine de*, 58  
 Condorcet, *cité*, 87, 88  
 Condorcet, marquis de, 56  
 Congrès ouvrier international  
 de Paris, 39, 59  
 Contandin Fernand Joseph Désiré,  
*dit Fernandel*, 103  
 Coquenard, *rue*, 25, 35  
 Cornwallis Charles, 18  
 Corroierie, 43, 59  
 Coulée verte, *et espace civilisé*, 8, 78  
 Courteline Georges, 105  
 Crétet Emmanuel, 108, 109  
 Crimée, *guerre de*, 17  
 Criminologie, 15  
 Damia, 49  
 Dauphin (Le), *cinéma*, 13  
 Davioud Gabriel, 16  
 Debussy Claude, 105  
 Dechelette Jean, 84  
 Decourdemanche Daniel, 100, 101, 105  
 Défense passive, 107  
 Delacroix Eugène, 90  
 Delta (Le), *cinéma*, 54, 64, 77  
 Delta, *barricade du*, 54, 55  
 Delta, *café du*, 56, 76  
 Delta, *jardin du*, 62, 63  
 Delta, *place du*, 50, 54, 73, 76  
 Delta, Société des berlines du, 63  
 Delvau Alfred, 12  
 Demory Jean-Claude, 74  
 Dent creuse, *architecture*, 90  
 Dentisterie, *première école dentaire  
 de Paris*, 45  
 Djemaï Abdelkader, 73, 74  
 Don Lawrence, 109  
 Drigny Émile-Georges, 107  
 Dru Léon et Saint-Juste, 51  
 Duclos-Dufresnoy Charles-Nicolas, 26  
 Duperré Victor Guy, 22  
 Dussane Béatrice, 29  
 Duval Édouard Joseph, 32  
 École dentaire de Paris, 45  
 Ectoplasme, 89  
 EDF-GDF, 58  
 Ernouf Jean-Augustin, baron, 16  
 États-Unis d'Amérique, 12, 18, 39  
 Éva C., 89  
 Exposition universelle (1855), 57  
 Exposition universelle (1867), 47  
 Exposition universelle (1889), 57  
 Exposition universelle (1900), 74  
 Familistère, 47  
 Farcy Georges, 90  
 Fargue Léon-Paul, 99  
 Fauteuil de Malmezer, *dentisterie*, 45  
 Ferme générale, 71, 72  
 Fermiers généraux, 56, 70, 71, 73  
 Fernandel, 103  
 Ferré Léo, 112  
 Ferronnerie d'art, 18  
 Fêtes foraines, 82  
 Films et tournages, 8, 20, 53, 69, 82, 84,  
 87, 88, 89, 90, 103  
 Flaubert Gustave, 69  
 Folie, *maison de plaisance*, 23, 25, 66  
 Folies-Rochecouart (Les), *théâtre*, 39  
 Fonds patrimonial Rollin, 101

- Forage, *puits artésien*, 51  
 Formigé Jean-Camille, 96  
 Fourier Charles, 47  
 Fraya, *Mme*, 108  
 Fréhel, 49, 74, 75  
 Gabin Jean, 82, 88  
 Gaîté Montmartre (La), 73  
 Gaîté Rochechouart (La), 74, 76, 77  
 Galerie 9<sup>e</sup> art, 109  
 Gaz, *première usine parisienne*, 57  
 Gaz, *usine de compteurs à*, 58  
 Gazomètre, 30  
 Gigault de Bellefonds Marie, 21  
 Godillot Alexis, *ateliers*, 42, 43, 44, 45, 57, 58, 59  
 Godon Charles, 45  
 Goncourt Edmond et Jules de, 55, 56  
 Gramophones, 111  
 Grande Pinte (La), *restaurant*, 104  
 Gray Raphaël, 67  
 Guigo Jean-Pierre, 18  
 Guinguettes, 21, 34, 55, 56  
 Hadol Paul, 13  
 Haussmann Georges Eugène, baron, 13, 16, 17, 31, 66, 84, 111  
 Hugo Victor, 14, 86  
 Idiomètre, 105  
 Immeuble de rapport, 13, 31  
 Immeubles haussmanniens, 31  
 Incendies :  
 – Gaîté Rochechouart, 76  
 – 10 rue de Rochechouart, 35  
 – 52-54 rue Thimonnier, 57  
 – ateliers Godillot, 42, 44, 57, 58  
 – ferme du Delta, 65  
 – rue Rodier, 92  
 – station Barbès, 74, 75  
 Industrialisation, 66  
 Instrument à vent, 110  
 Intérieur bourgeois, 33  
 Jacques-Decour, *lycée*, 81, 82, 96, 99, 100, 101, 103, 104, 107  
 Jardy Alain, 104  
 Jazz, 48, 49, 86, 111  
 Jolivet, *rue*, 21, 34  
 Juif, *statut et enseignement*, 27, 28  
 Keller, *imprimerie*, 54  
 Klopp Lucien, 48  
 La Boulange, 82, 83  
 La Brillantais, hôtel de, 22  
 La Fayette, marquis de, 12  
 Lacroux-Dubut, *Mlle*, 26  
 Laillier Michel de, 110  
 Lalande Charles de, *architecte*, voir Le François de Lalande Charles-Léon  
 Lamartine, *lycée*, 25, 26, 27, 28, 29  
 Landru Henri Désiré, 53  
 Lariboisière, comtesse de, 22, 23  
 Lariboisière Charles de, 23  
 Lariboisière, *hôpital*, 22, 23, 56, 73, 76  
 Laurencin Marie, 28, 29  
 Laval-Prolongée, *rue de*, 56  
 Lazard Lucien, 62  
 Le Bègue Alfred, 67  
 Le François de Lalande Charles-Léon, 17, 20, 33, 99  
 Ledoux Claude-Nicolas, 71, 72  
 Legouvé Ernest, 27  
 Lentonnet Jean, 58  
 Libertis (Le), *cabaret*, 108  
 Ligne 2, *métropolitain*, 73, 74  
 Ligne 85, *autobus*, 42  
 Lisch Juste, 105  
 Liszt Franz, 37, 38  
 Logements ouvriers, 47  
 Lorieux Julien, 16, 17  
 Louxor, *cinéma*, 10, 68, 74  
 Lugné-Poe Aurélien, 87, 88, 90, 91  
 Machine à coudre, 42, 57  
 Madagascar, *expédition de*, 58  
 Mai 1968, 27, 28, 50, 103  
 Maignet, *Mme*, 97  
 Maison de l'Œuvre, 88  
 Mallarmé Étienne, *dit Stéphane*, 99  
 Marbleu Françoise, 65  
 Marché d'alimentation, 96  
 Marion de la Brillantais Louis Marie, 22  
 Mascarons, 13, 17, 19, 20  
 Maupassant Guy de, 54  
 Mayran Joseph Décimus Nicolas, 17  
 Medrano, *cirque*, 85  
 Méhul Étienne, 14  
 Métrologie légale, 90  
 Métropolitain et construction du, 73, 74, 77, 82  
 Michel Louise, 54  
 Mikado (Le), *discothèque*, 84, 112, 113  
 Mistinguett, 75, 77

## Index

- Mobilier urbain, 16  
Modiano Patrick, 59, 77  
Modigliani Amedeo, 63, 64  
Montagnes égyptiennes, 62  
Montholon Nicolas de, 13  
Motier Marie Joseph, 12  
Mottet de Gérando Joseph-Marie, 94  
Mozé, 94, 95  
Mulot Louis-Georges, 51  
Mur des Fermiers généraux, 56, 66, 70  
Music-hall de Montmartre, 49  
Nagashima Hisayoshi, 92  
Napoléon I<sup>er</sup>, 108  
Napoléon III, 16, 30, 47, 66  
Neuve-du-Delta, *rue*, 60  
Nolle Alfred, 17, 19  
Nouveau Théâtre de poche, 48, 49  
Nouvelle-France (La),  
*hameau de*, 34  
Occupation (l'), 48, 54, 107  
Octroi, *taxe*, 34, 35, 71  
Œuvre (L'), *théâtre*, 88  
Ohnet Georges, 103  
Oiseaux (Les), *café*, 94, 96  
Omnibus, 82  
OIML, *Organisation internationale de métrologie légale*, 90  
Oriol, 31, 32, 93  
Ouvriers, *première association d'*, 67  
Pancrazi Jean-Noël, 62, 97  
Paprika (Le), *restaurant*, 104, 105  
Parc d'attraction, 62  
Paris Gaz, 111  
Perrot, *plan de*, 58, 80  
Pétrelle, *salle*, 39, 59  
Phalanstère, 46  
Phonogalerie, 111  
Pianos, *et ateliers de*, 36, 37, 38  
Picasso Pablo, 28, 85  
Pigeons, *nuisance*, 39, 90  
Pillé Henri, 82  
Pinchart Deny, 92  
Pinon Patrick, 67, 69  
Pinon Pierre, 12, 19  
Piscine Georges-Drigny, 107  
Piscine Rochechouart, 48  
Pleyel Ignace et Camille, 36, 37, 38  
Porcherons, *hameau des*, 21, 34  
Praxinoscope, 92, 93  
Prévôt des marchands, 80, 90, 98, 110  
Promenades égyptiennes, 62, 63, 67  
Protais Paul-Alexandre, 17  
Provost Alain, 16  
Puits artésien, 51  
Regard, Éditions du, 68, 69  
Relais de Montmartre (Le),  
*restaurant*, 84  
Renoir Jean, 84, 112  
Renoir Pierre-Auguste, 84, 112  
Résistance (la), 19, 50, 100, 103  
Réverbères, 16  
Reynaud Émile, 93, 94  
Rizal y Alonzo José, 32  
Rochambeau, comte de, 12, 18  
Rochechouart Marguerite de, 35  
Rocroy Saint-Léon, *établissement d'enseignement privé*, 27  
Rodier Jean-Baptiste, 91  
Roger Napoléon, 99  
Rolin Jean, 13  
Roll Alfred, 16  
Rollin Charles, 98, 99, 100, 101  
Romans policiers, 15  
Ronis Willy, 88  
Roubé-Jansky Alexandra, 49  
Roubinovitch, *Mme*, 26  
Roxy-Rochechouart, *cinéma*, 48  
Royer Henri, 107  
Sainte-Anne, *faubourg et chapelle*, 21, 25, 34  
Salamandre, *poêle*, 92  
Salvador Henri, 81  
Sand George, 38  
Satie Erik, 105  
Sax Adolphe, 110  
Saxophone, 110  
Say Jean-Baptiste, 108  
Scientologie, 60  
Sémard Pierre, 17, 19, 20, 21  
Service des promenades  
et plantations, 16  
Simenon Georges, 97  
Smith Adam, 108  
Siné, 65  
Société des berlines du Delta, 63  
Souplex Raymond, 91  
Sourza Jeanne, 91  
Souvestre Émile, 66

- Strauss Paul, 64  
 Subes Raymond, 18, 97  
 Szmerlis Gisèle, 28  
 Tango, 112  
 Tanka, 93  
 Tapissier, *artisan*, 108  
 Tati, *magasins*, 8, 62, 74  
 Tervagne, *M. et Mme*, 108  
 Texcier Jean, 54  
 Tharlet Ève, 109  
 Théâtre de poche Montparnasse, 48  
*Théâtre et Comœdia Illustré (Le)*, 36  
 Théâtre des Arts, 49, 50  
 Théâtre Moderne, 42  
 Théâtre Verlaine, 49  
 Thiers, *enceinte fortifiée de*, 66  
 Thimonnier Barthélemy, 42, 57  
 Thion Charles, 32  
 Thoraval Anne, 103  
 Tissu synthétique, 108  
 Tivoli, 62  
 Tomaschet Paul, 105  
 Tonton, *surnom de M. Baheu*, 108  
 Tour d'Auvergne Louise Émilie de la, 86  
 Tracteur (Le), *styliste, galerie*, 67  
 Trotry-Latouche, 61  
 Troyon Constant, 45  
 Trudaine de Montigny Charles, 98  
 Tueries, 39, 56, 81  
 Turgan Julien, 37, 38, 42, 43, 58  
 Turgot Michel-Étienne, 90  
 Turgot, *cité*, 56  
 Usine à gaz, 57, 106  
 Usine de compteurs à gaz, 58  
 Valeyre Paul, 36  
 Valsamaki Marie, 49  
 Variétés-Rochechouart, *cinéma*, 49  
 Varlin Louis-Eugène, 17  
 Veugny Marie-Gabriel, 46  
 Vian Boris, 49  
 Viaduc, 19, 20, 21, 74, 77  
 Vignes, vin et marchands de vin, 21, 34, 35, 55, 64, 71, 98  
 Villa Garance, 69  
 Vimeur Jean-Baptiste, 18  
 Viollet-le-Duc Eugène-Emmanuel, 89, 113  
 Voirie, *chemin de la*, 34  
 Voyance, 108  
 Vuillard Édouard, 87, 88  
 Wargny Paul, *abbé*, 104  
 Willette Adolphe, 104, 105  
 Zola Émile, 53, 72, 81



## Bibliographie

ALEXANDRE Noël, *Modigliani inconnu. Témoignages, documents et dessins inédits de l'ancienne collection de Paul Alexandre*. Catalogue publié à l'occasion de l'exposition *Modigliani. La révolution* à la Stichting Saint-Jan à Bruges du 16 juillet au 2 octobre 1994, fonds Mercator Paribas.

BALZAC Honoré de, *Les Secrets de la princesse de Cadignan* (tome XI) ; *La Cousine Bette* (tome XVII), Éditions Furne, Dubochet et Cie, 1846-1848.

BELTRAN Alain et WILLIOT Jean-Pierre, *Le Noir et le bleu : 40 ans d'histoire de Gaz de France*, Belfond, 1992.

BERLIOZ Hector, *Mémoires*, Flammarion, « Harmoniques », 1991.

BONNARDOT Jeanne, *Un lycée de jeunes filles dans un vieil hôtel parisien : le lycée Lamartine*, Édition du lycée Lamartine, 1933.

BRANCIARD Michel, *Histoire de la CFDT. Soixante-Dix Ans d'action syndicale*, La Découverte, 1990.

BRAZIER Nicolas, *Histoire des petits théâtres de Paris depuis leur origine*, Allard, 1838.

BRETON André, *Nadja*, édition de la Nouvelle Revue française, 1928 ; *L'Amour fou*, Gallimard, 1937.

CABAUD Michel, *Paris et les Parisiens sous le second Empire*, Belfond, 1982.

CARADEC François et MASSON Jean-Robert (sous la direction de), *Guide de Paris mystérieux*, Presses pocket, « Galerie du mystère », 1975.

CARCO Francis, *Jésus-la-Caille*, Livre de poche, 1980.

CARON François (sous la direction de, colloque), *Paris et ses réseaux : naissance d'un mode de vie urbain, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Mairie de Paris, 1990.

CHADYCH Danielle et LEBORGNE Dominique, *Atlas de Paris. Évolution du paysage urbain*, Parigramme, 1999.

CHAUVEAU Philippe, *Les Théâtres parisiens disparus (1402-1986)*, Éditions de l'Amandier, 1999.

COLETTE, *La Vagabonde*, Albin Michel, 1926.

COLLECTIF D'AUTEURS du lycée Jacques-Decour, *À Montmartre, du collège Rollin au lycée Decour, 1690-1867-1967* ; *Les Cent Ans d'un lycée parisien : de Charles Rollin à Jacques Decour, 1876-1976* ; *Le Lycée et collège Jacques-Decour, guide du visiteur pour la journée du patrimoine, 17 septembre 2005*.

COLLECTIF D'AUTEURS, *Paris-Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, Librairie internationale, 1867.

- DELORME Jean-Claude et DUBOIS Anne-Marie, *Ateliers d'artistes à Paris*, Parigramme, 2004.
- DEMORY Jean-Claude, *Le Métro de chez nous*, MDM éditions, 1997.
- DJEMAÏ Abdelkader, *Gare du Nord*, Seuil, 2003.
- DREUX-BRÉZÉ Gérald de, « Paris et ses prévôts », dans *Paris villages*, le magazine du patrimoine parisien, n° 7, octobre-décembre 2004.
- DUGAST Anne et PARIZET Isabelle, *Dictionnaire par nom d'architectes des constructions élevées à Paris aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, première série 1876-1899*, Commission des travaux historiques 1990-1996 (4 volumes).
- DURAND Michel, *Du Rouge au Bleu*, Association technique de l'industrie du Gaz en France, 1995.
- EDELMAN Nicole, *Histoire de la voyance et du paranormal du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Seuil, 2006.
- ERNOUF, baron, avec le concours d'Alphonse Alphand, *Parcs, jardins et promenades*, J. Rothschild, 1886.
- ÉTIENNE Pascal, *Le Faubourg Poissonnière, architecture, élégance et décor*, Délégation à l'action artistique de la Ville de Paris, 1986.
- FEGDAL Charles, *Le Neuvième Arrondissement. Paris d'hier et d'aujourd'hui*, Firmin Didot, 1939.
- FIERRO Alfred et SARRAZIN Jean-Yves, *Le Paris des lumières, d'après le plan de Turgot (1734-1739)*, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2005.
- FIERRO Alfred, *Histoire et Dictionnaire de Paris*, Robert Laffont, 1993 ; *Dictionnaire du Paris disparu*, Parigramme, 2003.
- FLAUBERT Gustave, *L'Éducation sentimentale*, Charpentier, 1889.
- GAILLARD Marc, « Promenade historique dans la Nouvelle France », dans *Revue de l'habitat français*, 20 décembre 1986.
- GAUTIER Théophile, *Paris et les Parisiens*, La Boîte à Documents, 1996.
- GOLDEMBERG Maryse, *Le Guide du promeneur 9<sup>e</sup> arrondissement*, Parigramme, 1997.
- GONCOURT Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, Maison Quantin, 1886.
- GROETSCHER Yves, *Village Rochechouart*, PCV Éditions, 1992.
- HILLAIRET Jacques, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Éditions de Minuit, 1963.
- JULLIARD Jacques et WINOCK Michel, *Dictionnaire des intellectuels français, les personnes, les lieux, les moments*, Seuil, 1996.
- JURGENSON Luba, *Boutique de vie*, Actes Sud, 2002.
- KRONLUND Sonia, *Je me souviens du 9<sup>ème</sup> arrondissement*, Parigramme, 2001.
- LAROULANDIE Fabrice, *Les Ouvriers de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, Christian éditions, 1998.
- LASSARAT Raymond, *Alexis Godillot, 1816-1893*, R. Lassarat, 1984.
- LAZARD Lucien, *Deux Jardins disparus*, 1914.
- LAZARE Félix et Louis, *Dictionnaire historique des rues et monuments de Paris en 1855*, Maisonneuve et Larose, 2003.
- LOYER François, *Paris au XIX<sup>e</sup> siècle. L'immeuble et la rue*, Hazan, 1987.
- LUCAN Jacques, *Eau et gaz à tous les étages. Paris 100 ans de logement*, Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 1992.

## Bibliographie

- LURINE Louis (sous la direction de), *Les Rues de Paris. Paris ancien et moderne*, G. Kugelmann, 1844.
- MAIRIE DU 9<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT, *Le Paris du 9<sup>e</sup>. Le guide pratique, édition 2006-2007*.
- MAURY Émile, *Mes souvenirs sur les événements des années 1870-1871*, La Boutique de l'Histoire, 1999.
- MAYEUR Françoise, *L'Éducation des filles en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Hachette Littérature, 1979.
- MAZEDIER René, *Histoire de la presse parisienne*, Éditions du Pavois, 1945.
- MERCIER Louis-Sébastien, *Tableau de Paris*, Éditions d'Amsterdam (12 volumes), 1783.
- MICHEL Louise, *La Commune, histoire et souvenirs*, François Maspero, 1970.
- MIGNOT Claude, *Grammaire des immeubles parisiens. Six siècles de façades du Moyen Âge à nos jours*, Parigramme, 2005.
- MODIANO Patrick, *Un pedigree*, Gallimard, 2005.
- MONCAN Patrice de, HEURTEUX Claude, *Le Paris d'Hausmann*, Les Éditions du mécène, 2002.
- MONIER Noël, « Une histoire d'autobus », dossier spécial dans *Le 18<sup>ème</sup> du mois*, juillet-août 2006.
- PANCRAZI Jean-Noël, *Tout est passé si vite*, Gallimard, 2003.
- PASSEK Jean-Loup (sous la direction de), *Dictionnaire du cinéma*, Larousse, 1986.
- PINON Pierre et LE BOUDEC Bertrand, *Les Plans de Paris. Histoire d'une capitale*, Atelier parisien d'urbanisme, Bibliothèque nationale de France, 2004.
- PINON Pierre, *Atlas du Paris haussmannien*, Parigramme, 2002.
- PRÉFECTURE DE LA SEINE, Service de la statistique municipale, *Annuaire statistique de la Ville de Paris, années 1880 et 1910*, Imprimerie nationale, 1881 et 1911.
- PROUVOST Denis, « Les dernières boîtes à sable de la Ville de Paris », dans *Paris villages*, le magazine du patrimoine parisien n° 6, juillet-septembre 2004.
- RECLUS Élie, *La Commune de Paris au jour le jour, 1871, 19 mars-28 mai*, Schleicher, 1908.
- RENOIR Jean, *Pierre-Auguste Renoir, mon père*, collection Folio, Gallimard, 2002.
- ROLIN Jean, *Zones*, Gallimard, 1995.
- RONIS Willy, *Paris éternellement*, Hoëbeke, 2005.
- ROUX Jacqueline, *Le Lycée Lamartine (1891-1996). Histoire d'un lycée parisien de jeunes filles*. Thèse pour le doctorat d'histoire, université de Paris I, Presses universitaires du Septentrion, 1997.
- ROY Philippe, *Mémoire des rues, Paris 9<sup>e</sup> arrondissement 1900-1940*, Parimagine, 2005.
- RUSTENHOLZ Alain, *Paris ouvrier. Des sublimes aux camarades*, Parigramme, 2003.
- SAND George, « Un hiver à Majorque », dans *Œuvres autobiographiques*, La Pléiade, Gallimard, 1971.

- SARRUT Germain et SAINT-EDME B., « Pauwels », dans *Biographie des hommes du jour*, H. Krabbe, 1840.
- SÉBILLOT Paul-Yves, *Folklore et curiosités du vieux Paris*, Maisonneuve et Larose, 2002.
- SENAUCOUR Étienne de, *Obermann, Charpentier*, 1840.
- SIMENON George, *L'Amie de Madame Maigret*, Presses de la Cité, 1950.
- TCHOU Claude, *Guide de Paris mystérieux*, Les Guides noirs, Tchou éditeur, 1966.
- TERVAGNE Simone de, *L'au-delà mène l'enquête. Le testament de Mme Fraya*, Garancière, 1985 ; *Le Livre d'or de la voyance. De Mme de Thèbes à Yaguel Didier*, Garancière, 1986.
- TEXIER Simon, *Paris contemporain. De Haussmann à nos jours, une capitale à l'ère des métropoles*, Parigramme, 2005.
- THORAVAL Anne, *Les Résistants à Paris. Chemins d'histoire dans la capitale occupée, 14 juin 1940-19 août 1944*, Éditions SPE-Barthélemy, 2001.
- TURGAN Julien, *Les Grandes Usines : études industrielles en France et à l'étranger*, Michel Lévy Frères (10 volumes), 1868-1875 ; *Les Grandes Usines de France : tableau de l'industrie française au XIX<sup>e</sup> siècle*, A. Bourdilliat et Cie (20 volumes), 1860-1895.
- VAN DEPUTTE Jocelyne, *Vie et Histoire du IX<sup>e</sup> arrondissement*, Hervas, 1986.
- WILLOT Jean-Pierre, *L'Industrie du gaz à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, Rive droite éditions, 1999.

# *Remerciements*

Nous remercions

Danièle Valentin, pour l'intérêt de sa contribution ;

Danielle Le Quéré, pour son aide et sa constance ;

pour leur accueil, leur disponibilité et la confiance qu'ils nous ont témoignée :

José Alvarez, Éditions du Regard ;  
Anne-Marie Andreux, école Advancia ;  
Apur (Atelier parisien d'urbanisme) ;  
Jalal Aro, galerie Phonogramme ;  
Embarek Baheddi et Happise Hamchaoui,  
Amicale des anciens de la force de police auxiliaire ;  
Stéphane Bourgoïn, librairie Au Troisième Œil ;  
Luis Branco, Yves Pires, Pedro Raquen, Roberto Ribeiro, Niko Torche,  
discothèque Le Mikado ;  
Thierry Caillier, Annelise Carbonnier, Catherine Caulliez,  
lycée-collège Lamartine ;  
Laurence Chastenet, lycée technique privé Pétrelle ;  
Maryline Cosset et Frédéric Gonnet ;  
Arnault Divry, descendant de l'ingénieur Chaboche ;  
François Dupont, fonderie d'art Loiselet ;  
Maurice Finchelstein ;  
Yves Groetschel, PCV Éditions ;  
Michel Guillet et Maryse Parisot, galerie Guillet Arcane 17 ;  
Axel Heise, atelier « m le maudit » ;  
Bernard Imer ;  
Henri Joffo ;  
Philippe Leynaud, société Tout sur l'écran productions ;  
Jean-Pierre Lorenzati, Annick Puissacq, Françoise Rébert, Odile Ruaux  
et Hubert Tison, lycée-collège Jacques-Decour ;  
Arsène Maguian, cordonnier ;  
Ulisse Marcato, ateliers Bataillard ;  
Jan Martens, éditeur du fonds Mercator ;

## *Remerciements* ♥

Laura Muller ;  
José Neto, Michaël Sayin, Sébastien Thomas, hôtel Carlton's ;  
Jean-Michel Orsi et Alain Ternet, association Alternord ;  
Annie et Daniel Philippon, magasin de prêt-à-porter féminin Horsérie ;  
Patrick Pinon ;  
Richard Poly, imprimerie Polyprim ;  
Claudine Reynaud ;  
Georges Riahy, Electro 2000 ;  
Didier Rozé, Le Relais de Montmartre ;  
Gilbert Savéant, tapissier-décorateur ;  
Nicole Soulet, Auberge du clou ;  
Les magasins Tati ;  
Catherine Théodore ;  
Gabrielle Truel ;  
Jacques Vidallet ;  
Dominique Viguié.

---

# *Notes*

---



Achevé d'imprimer  
sur les presses de  
l'Imprimerie Chiffolleau - Nantes

Cet ouvrage a été réalisé avec le soutien de la Ville de Paris.  
Exemplaire gratuit, ne peut être vendu.

Tous droits de reproduction réservés :  
© Jeanne Caussé, Christiane Delpy, Marie-José Le Breton,  
Maryline Cosset, Frédéric Gonnet, Lise Thély-Muller,  
Danièle Valentin, Fonds Mercator, Rodolphe Raphaël.

Couverture : © Jeanne Caussé, Lise Thély-Muller.

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2006.  
*Imprimé en France.*